



23 HEURES ET CINQUANTE MINUTES SUR TERRE

Etude ■ Bruno Poncelet ■ Décembre 2025

*« Viens voir, viens voir
Viens voir, viens voir
Toi qui parles sans savoir
Mon Afrique n'est pas ce qu'on te fait croire
Pas un mot sur l'Histoire de ce continent
Sur les civilisations et les richesses d'antan
Aucun mot sur le sens des valeurs
Des gens qui t'accueillent la main sur le cœur
Viens voir. »*
Tiken Jah Fakoly

Il sera question, dans cette étude, de voyage et de dépaysement.

Dépaysement, tout d'abord, eu égard aux dérives haineuses d'un monde contemporain en proie à une pauvreté culturelle étouffante. Non que les occasions de s'enrichir l'esprit manquent ! Mais *l'air du temps* - hélas - fait la part belle aux détestables logiques discriminatoires du bouc-émissaire visant des populations précaires (allocataires sociaux, chômeuses, sans papiers...), sans oublier de couvrir le débat public de *fake news* et raccourcis innombrables où l'on peine à trouver un peu de hauteur de vue.

D'où l'idée du voyage. Un voyage pour s'aérer le cerveau. Un voyage pour respirer autre chose que l'air fétide vantant la haine et le mépris de l'Autre. Un voyage érudit au pays de livres conduisant loin du monde contemporain pour arpenter des époques révolues ; des époques si révolues que les manières d'y vivre et d'y faire société nous sont largement inconnues. Partant de l'aube de l'humanité il y a 300.000 ans, nous allons parcourir à grandes enjambées l'histoire de notre espèce (les *Homo Sapiens*). Chemin faisant, nous croiserons certains concepts qui nous semblent familiers : la *nature humaine*, la *vie en société*, la *culture*, le *progrès*, la *religion* ou encore l'opposition supposée entre *l'État et le marché*.

Mais ne cachons pas nos intentions : loin des lapalissades visant à confirmer des *a priori* solidement ancrés en nous, l'intention de cet écrit est plutôt de décentrer. De secouer. D'interroger en ébranlant nos certitudes. Comment ? En faisant connaissance avec les rapports au monde - et donc aux autres - de celles et ceux que je nomme des *peuples mosaïques*. Mieux connus sous le nom de peuples indigènes, les peuples mosaïques font partie des grands oubliés de l'histoire moderne : durant des siècles, le colonialisme occidental les a réduits en bouillie et considérés comme des moins-que-rien, condamnant ainsi à l'invisibilité leurs façons d'interagir avec les autres. En rendant visible ce qui est resté trop longtemps invisible, en découvrant des manières de vivre et de penser certes déroutantes mais bien réelles, l'idée est d'opter pour une perspective malmenant nos manières coutumières de penser. Dans quel but ? Je dirais simplement ceci : en cette époque de certitudes nauséabondes, susciter une saine curiosité et entraîner son esprit à tolérer les différences peut être - *qui sait ?* - un petit pas salvateur pour échapper aux déferlantes abrutissantes du prêt-à-penser contemporain.

En guise d'introduction

C'est lors d'une longue valse avec le minéral, où les forêts africaines s'allongent et se retirent au gré des grandes fluctuations climatiques mondiales, que nos ancêtres optent pour une démarche bipède. Mais cette histoire ne fut pas une belle et longue ligne droite jalonnée de progrès constants. Après s'être séparés des ancêtres que nous partageons, il y a des millions d'années, avec d'autres primates contemporains (bonobos, chimpanzés, gorilles), la tribu des hominiens¹ à laquelle nous appartenons a aussi évolué dans différentes directions. Plusieurs espèces hominiennes coexistèrent donc simultanément, chacune développant des aptitudes bourgeonnant plus ou moins fort dans différentes directions. Au gré des époques traversées et des territoires arpentés, certaines aptitudes pouvaient s'avérer bénéfiques ici et inutiles (voire handicapantes) là-bas. Par exemple, en métamorphosant les forêts en savanes puis les savanes en forêts, la valse du mutant climatique² planétaire favorisait, ou non, l'intérêt à se tenir debout, faisant osciller cette aptitude dans l'évolution des espèces hominiennes de l'époque. En outre, ces espèces nomades se croisaient forcément au hasard de leurs déambulations, ce qui pouvait mener à d'intimes rapprochements. Pourvu qu'elles ne soient pas trop éloignées d'un point de vue biologique, différentes espèces d'hominiens ont dès lors pu se reproduire ensemble, métissant ainsi leurs diverses spécificités acquises au fil du temps.ⁱ

Les aptitudes de notre espèce se sont donc forgées au sein d'une mosaïque d'évolutions contrastées, où nos ancêtres ont en quelque sorte picoré de-ci de-là - au gré des métissages, des territoires traversés ou encore des évolutions imposées par le mutant minéral. Voilà pourquoi la plupart des espèces hominiennes identifiées ne partagent que des similitudes partielles avec ce que nous sommes devenus (comme la forme des dents et des mâchoires pour certains *Australopithèques*, ou une bipédie beaucoup plus affirmée pour les *Homo erectus*). Toutefois, on peut se poser la question : au fil de ces évolutions contrastées, quelles ont été les aptitudes et compétences retenues par le tamis du temps pour nous servir d'atouts dans l'existence ?

LES CHOIX ÉVOLUTIFS QUI ONT MENÉ AUX SAPIENS

Comme le défendit jadis l'archéologue André Leroi-Gourhan (1911-1986) dans son livre *Le geste et la parole*ⁱⁱ, le fait d'avoir des mains libérées de la marche quadrupède, dotées qui plus est de doigts agiles et d'un pouce opposable, nous a permis de manipuler le monde alentour. En devenant bipèdes, ajoutait l'archéologue, nous avons également changé la physionomie de nos visages pour laisser davantage de place au cerveau qui, en grossissant, a « libéré » notre don pour la parole. Bien qu'un peu daté, notamment en raison de son enlisement dans des hiérarchies évolutionnistes condescendantes, André Leroi-Gourhan avait mis le doigt sur quelques intuitions fécondes.

Ce que l'on pourrait nommer la *bipédie aux mains agiles* nous a effectivement rendu capables de manipulations subtiles, notamment pour confectionner toutes sortes d'outils. Nombre d'entre eux

¹ Il s'agit donc d'une lignée regroupant différentes espèces apparues après notre séparation d'avec les bonobos et les chimpanzés. Toutes les espèces humaines (sapiens et non sapiens) identifiées par les paléanthropologues font partie de la lignée des hominiens.

² Le terme *mutant climatique* est utilisé en référence aux capacités de métamorphose du monde minéral, ainsi que je l'ai expliqué en détail dans *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé* (étude publiée en 2024 sur le site du CEPAG).

devaient être faits en matériaux périssables et n'ont pas laissé de traces durables. Les plus anciens vestiges connus sont donc des pierres, taillées il y a plus de trois millions d'années en Afrique, par une espèce hominienne précédant le genre humain. Pour ce qui est de la taille du cerveau, les choses sont plus compliquées. S'il est effectivement vrai que les cerveaux humains ont grossi par rapport à leurs ancêtres hominiens, ce concept de taille a perdu de sa superbe avec l'évolution des scanners utilisés à des fins scientifiques. Désormais, les spécialistes désirent trouver à tout prix une spécificité cognitive aux humains se penchant davantage sur la forme et le développement des différentes aires cérébrales. Par ailleurs, la bipédie n'est certainement pas le seul facteur explicatif à cette évolution. Si nos corps biologiques sont capables de faire circuler certaines informations neurologiques très rapidement, nous le devons à une membrane grasse isolante (nommée *myéline*) qui se forme autour des nerfs pour accélérer la circulation des impulsions électriques. Or, la myéline est l'un de ces héritages ancestraux reçus d'espèces anciennes qui nous ont précédé au cours de l'évolution³. En l'occurrence, la myéline proviendrait d'un virus qui aurait offert cette capacité génétique à des animaux vivant il y a plus de 350 millions d'annéesⁱⁱⁱ ! Par ailleurs, le fait de manger régulièrement de la viande a aussi joué un rôle certain. Même si nos ancêtres étaient omnivores et avaient intérêt à enrichir leur alimentation de nutriments variés (animaux comme végétaux), la viande avait l'avantage de fournir de nombreuses calories et protéines pour alimenter à satiété cet organe particulièrement gourmand en énergie : le cerveau. Si celui-ci a pu croître au fil de l'évolution des hominiens, c'est notamment grâce à l'apport de viande via la capture de nombreux animaux.^{iv}

Concernant la chasse, il est intéressant de souligner l'une des rares évolutions biologiques nous démarquant des autres mammifères : la perte des poils. Bien qu'on ignore exactement à quel moment cette perte est advenue - il y a vraisemblablement au moins un million d'années, probablement chez des humains distincts de notre espèce⁴ -, son avantage est par contre bien connu : en cas d'efforts soutenus, les corps sans poils de nos ancêtres pouvaient évacuer la chaleur par transpiration, là où les mammifères poilus devaient se contenter d'une stratégie moins efficace (le halètement). C'est l'une des raisons pour laquelle les humains sont d'excellents traqueurs : en cas de marche forcée de longue durée, les humains peuvent prolonger leurs efforts plus longtemps que les mammifères poilus qu'ils poursuivent.^v

Attention cependant à ne pas succomber à l'image d'Épinal présentant les tribus de chasseurs-cueilleurs d'antan gouvernées par des hominiens mâles, aussi forts que frustrés, auréolés de gloire par la mise à mort de grosses proies. Si la chasse au gros gibier a certes existé, les manières d'obtenir des protéines étaient diversifiées, incluant par exemple la collecte de crustacés, de plantes, de racines mais aussi le repérage d'une grosse proie récemment tuée par un autre prédateur. Autant d'activités où les femmes ont pu jouer un rôle important, voire dominant. Par ailleurs, même s'il semble que les hommes étaient davantage impliqués dans la mise à mort de grosses proies⁵, la traque et le rabattage de ces dernières était une affaire collective à laquelle femmes et enfants pouvaient participer. Enfin, des

³ Contrairement à ce que l'on pense trop souvent, de nombreuses caractéristiques dites « humaines » sont en réalité des facultés apparues dans le monde animal qui nous a précédé au cours de l'évolution des espèces, et dont nous avons ensuite hérité par héritage génétique. Pour en savoir plus à ce sujet, n'hésitez pas à consulter mon *Petit traité de sociologie animale - retour à la source de nos collectifs humains* (une étude publiée en 2023 sur le site du CEPAG).

⁴ Les méthodes de datation employées reposent sur l'analyse génétique de poux.

⁵ Comme toutes les activités sollicitant l'usage d'un membre situé d'un seul côté du corps (gauche ou droit), l'utilisation régulière d'une arme de jet (lance) pour tuer des animaux déforme l'épaule utilisée au point de laisser des traces asymétriques dans les ossements. Or, il s'avère que les restes anciens d'hommes sont plus fréquemment marqués par cette asymétrie que ceux des femmes... même s'il faut préciser que les échantillons d'ossements analysés de ce point de vue sont loin d'être suffisants pour prétendre cerner la réalité des temps anciens. On est donc face à une conjecture probable, mais pas certaine.

activités antérieures ou postérieures à la chasse proprement dite, comme le débitage des carcasses ou le traitement des peaux, pouvaient également concerner les femmes. Bref, il faut oublier l'image traditionnelle de tribus, humaines ou préhumaines, dominées exclusivement par des hommes chasseurs rapportant l'essentiel des nutriments à la maison. D'ailleurs, si l'on s'en tient à l'observation de tribus nomades contemporaines sans oublier d'inclure la collecte de nutriments végétaux, ce sont les femmes qui fournissent l'essentiel des calories consommées par le groupe.^{vi}

Pour en tenir compte, il est important que les mots utilisés soulignent l'apport essentiel des femmes au bien-être collectif. C'est pourquoi nous utiliserons désormais alternativement le masculin et le féminin pour désigner des personnes pouvant aussi bien être de sexe masculin que féminin. Dans la foulée, en cas de sujets féminins et masculins, nous accorderons les adjectifs qui s'y rapportent avec le genre le plus proche dans la phrase. Enfin, nous évoquerons à partir de maintenant les sociétés nomades d'antan sous le terme de *chasseurs-collectrices*.

Le mot est lâché : *société*. De toutes les évolutions héritées et privilégiées par nos ancêtres, la vie en communauté occupe assurément une place décisive. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir au point suivant : si nos lointains aïeux avaient vécu en individus solitaires après s'être séparés de la lignée des bonobos et chimpanzés⁶, l'évolution biologique les aurait dotés (plutôt que de les dépouiller) d'armes physiologiques d'attaque et de défense. Mais regardons-nous : nous n'avons ni les crocs du tigre, ni le venin des serpents, ni la peau cuirassée des crocodiles, ni la taille imposante des éléphants, ni la force des gorilles, et cela fait longtemps que nous avons abandonné l'agilité arboricole et la puissance physique des chimpanzés. Pour avoir le droit de vivre et de se reproduire à la grande loterie de l'évolution des espèces, force est de constater que nos ancêtres ont misé gros sur un atout décisif : le collectif. Et pour y parvenir, l'évolution du langage fut un facteur-clé (même si elle a commencé bien plus tôt que ne l'imaginait André Leroi-Gourhan).

VIE SOCIALE ET ÉVOLUTION DU LANGAGE

Comme je l'ai montré dans une étude précédente en évoquant les bosons^{vii} - ces particules élémentaires qui servent d'émissaires aux grandes forces qui structurent l'Univers (électromagnétisme, gravitation, interactions faible et forte) -, la communication accompagne le monde depuis les premières secondes qui ont suivi le Big Bang. Qu'on parle d'échanges sonores, de codes chimiques, de postures gestuelles ou de langages colorés⁷, l'échange de signes mutuellement compréhensibles a toujours été une nécessité pour les espèces sociables que la Terre a abritées. C'est une évidence : nous ne sommes pas les seuls à communiquer, ni même à user d'un langage sémantique donnant du sens aux conversations - comme je l'ai montré ailleurs en évoquant les communications chez les suricates ou les cétacés.^{viii}

Soyons-en certaines et certains : pour s'échanger des informations, nos plus lointaines ancêtres primates faisaient déjà usage de signes conventionnels, c'est-à-dire d'expressions communicatives prenant du sens en étant partagées au sein de leur communauté. Au fil de l'évolution, certaines espèces

⁶ Dans l'évolution des espèces, les bonobos et chimpanzés sont nos plus proches cousins car notre séparation biologique d'avec eux pour former une espèce singulière remonte environ à 7 millions d'années. À l'époque, bonobos et chimpanzés formaient encore une seule et même espèce.

⁷ Les lucioles sont connues pour émettre des signaux lumineux qui visent à se signaler aux potentiels partenaires sexuels. De même, certains animaux marins (comme les calmars mâles de récifs à grandes nageoires) font usage de messages colorés distincts selon qu'ils veulent séduire une femelle ou intimider des rivaux éventuels.

hominiennes ont toutefois enrichi et diversifié leurs liens sociaux pour créer des communautés plus soudées. Les stratégies de reproduction coopératives en sont un exemple : là où de nombreuses mamans primates n'ont droit qu'à une solidarité restreinte (femelles proches) pour prendre soin de leurs bébés, des communautés de bipèdes chasseurs-collectrices ont décidé d'unir leurs forces pour soutenir et protéger les femmes du groupe venant d'enfanter, mais aussi participer à l'éducation des jeunes plus âgés. Bien qu'on ignore à quel moment ce renforcement de l'éducation collective est arrivé, cette vie sociale plus intense et solidaire - une forme de *socialisme primitif* en quelque sorte - fut un moment-clé pour augmenter les chances de survie des jeunes et des mamans devant les allaiter.^{ix}

Mais pour enrichir la diversité des liens sociaux existants au sein d'un collectif, communiquer de façon plus complexe est une nécessité. Autrement dit, pour intensifier leurs relations, les communautés bipèdes ont dû créer de nouveaux signes conventionnels mutuellement compréhensibles. Parce que les primates adorent imiter prioritairement les individus les plus charismatiques au sein de leur groupe, il y a fort à parier que les bipèdes jouissant d'une forte aura sociale ont joué un rôle important dans ce processus. Lequel résultait cependant d'une créativité imaginaire collective : non seulement les nouveaux signes de référence devaient être inventés par la force de l'imagination, mais ils devaient ensuite être validés par un succès populaire pour intégrer le savoir collectif d'une communauté. On peut donc dire qu'il s'agissait de *référents imaginaires collectifs*. L'observation contemporaine de nos cousins primates démontre leur capacité à créer de tels référents : les babouins, par exemple, possèdent *a minima* une soixantaine de signes corporels distincts (expressions du visage, gestes des mains et du corps) pour communiquer avec leurs semblables, et ils peuvent en outre faire preuve d'initiative pour en créer de nouveaux afin de bien se faire comprendre.^x Et si le langage gestuel est à la mode chez nos proches cousines primates contemporaines, c'est la parole que nos lointains ancêtres ont pétri de référents imaginaires mutuellement compréhensibles. Bien avant notre apparition en tant qu'espèce, le partage d'une culture commune était donc un socle vital pour s'échanger des informations et s'identifier au sein d'une communauté. Forcément, plus les référents imaginaires partagés par un groupe d'hominiens étaient nombreux, plus les conversations en son sein pouvaient s'étoffer pour inclure des thèmes de discussions toujours plus variés, colorant ce qu'on pensait de mille nuances.

À force d'évolutions graduelles, vint un moment où l'enrichissement progressif du langage a métamorphosé les référents imaginaires en quelque chose d'un peu différent : des *entités imaginaires*. Entre les deux, une similitude essentielle : les référents comme les entités imaginaires sont des fabrications mentales qui peuvent fonctionner socialement (pour communiquer et s'identifier) à condition que leur signification soit partagée collectivement. Mais ces deux concepts se distinguent également par une différence de taille : alors que les référents imaginaires déploient l'éventail des conversations pour évoquer ce qui est présent sous nos yeux, les entités imaginaires peuvent être invoquées même en l'absence de ce qu'elles représentent. Il s'agit donc d'un langage faisant appel à des entités fictives. Abstraites et incompréhensibles pour les non-initiés, ces entités fictives ne prennent chair *et corps et vie* que dans une représentation mentalement partagée. Dit autrement, l'invention d'entités imaginaires permet de développer un langage symbolique où des mots, associés à des images, étaient compris par les personnes partageant les mêmes codes sociaux. Bien sûr, on ne peut que spéculer sur l'espèce hominienne qui aurait franchi ce Rubicon. Par ailleurs, l'invention de personnages imaginaires et inexistantes n'est pas sans conséquences. Cet acte de créativité collective est en effet profondément ambivalent.

LE LANGAGE SYMBOLIQUE : UN ATOUT COOPÉRATIF DES PLUS PRÉCIEUX

Dans son livre *Sapiens*, l'historien Yuval Noah-Harari (né en 1976) donne un exemple éloquent des avantages de pouvoir parler en détail de choses qui ne sont pas directement sous nos yeux : « Un singe vert peut crier à ses congénères : “Attention, un lion !”, mais un humain moderne peut raconter à ses amis que, ce matin, près du coude de la rivière, il a vu un lion suivre un troupeau de bisons. Il peut indiquer l’endroit exact, y compris les différents sentiers qui y conduisent. Forts de cette information, les membres de sa bande peuvent y réfléchir et en discuter : doivent-ils aller vers la rivière éloigner le lion et chasser le bison ? »^{xi} Dans cet exemple, le déploiement symbolique du langage permet de se projeter dans l’espace et dans le temps. Or, entretenir la mémoire collective d’évènements passés ou planifier ensemble des projets futurs est forcément une aptitude précieuse pour un groupe. Le primatologue Frans de Waal (1948-2024) soulignait cette évidence : « Le grand avantage du langage est d’abord et avant tout de transmettre des informations qui transcendent l’ici et maintenant. Communiquer des informations sur des réalités absentes et sur des évènements passés ou sur le point de se produire est très précieux pour la survie. »^{xii}

La création d’entités imaginaires dans le langage symbolique a donc permis aux bipèdes de transcender le VISIBLE pour nommer l’INVISIBLE, de transcender l’ICI pour se donner rendez-vous AILLEURS, de transcender le PRÉSENT pour voyager par l’esprit dans le FUTUR et le PASSÉ. Autant de créations mentales pour mieux se comprendre, mieux s’informer et planifier avec précision des tâches à l’avance. En deux mots : mieux s’organiser. Que ce soit pour planifier la traque collective de grosses proies, se répartir diverses tâches à accomplir de façon simultanée (collecter du bois mort pour le feu, trouver une plante médicinale pour soigner un malade, vérifier la sûreté d’un campement provisoire, etc.) ou simplement rester soudées et se coordonner efficacement face à une menace imminente, le développement d’un langage aux multiples facettes a permis aux bipèdes concernées de décupler leurs aptitudes individuelles grâce à une cohésion sociale plus fluide et plus efficace.

Mais le langage fictif a produit autre chose d’encore plus remarquable. Comme je l’ai montré ailleurs en évoquant la création des collectifs chez les mammifères sociaux, la colle sociale qui nous lie les uns aux autres depuis des millions d’années est l’empathie^{xiii}. On l’a également précisé : cette capacité à entrer en résonance avec ce que vit et pense autrui mène invariablement à des cercles de sociabilité préférentiels, tissant des réseaux de réciprocité à géométrie variable. Or, chez l’ensemble des mammifères sociaux non bipèdes, ces formes asymétriques de solidarité semblent toujours reposer, en dernier ressort, sur des rencontres bien réelles. Amitiés et inimitiés se forgent au moment où des individus se font face, se jaugent, s’apprécient, se défient, s’entraident, se rabrouent, etc.⁸ C’est sur ce point précis que la présence d’entités imaginaires, dans le langage des bipèdes, a changé la donne. Si les gens ont continué à apprécier ou non les personnes fréquentées au jour le jour, leur empathie s’est élargie en s’appliquant également aux entités fictives du langage symbolique. Par exemple, en partageant autour du feu des récits sur les actions courageuses d’un membre prestigieux du groupe disparu récemment, les hominiens d’antan entretenaient sa mémoire et forgeaient simultanément un lien identitaire au long cours entre eux : toutes et tous possédaient le même ancêtre prestigieux. Nourrie par de nombreux fils semblables, la force de la mémoire collective prêtait alors vie à de

⁸ Notons que ce point de vue est quelque peu étriqué car de nombreux mammifères, équipés d’un odorat hors pair, communiquent à distance par le biais d’odeurs corporelles (urine, phéromones, etc.) qui informent les autres de leur genre, leur état de santé, leur rang social, leur humeur du moment, etc.

nouvelles entités fictives (un *Clan*, une *Bande*, un *Lignage*, une *Tribu*...) à laquelle tous les membres pouvaient s'identifier et s'attacher émotionnellement. Mieux encore : cette identité ancestrale était transmissible de génération en génération, y compris chez des jeunes n'ayant jamais connu de leur vivant les personnes mortes servant de lien référentiel. Plus extraordinaire encore : des voisins étrangers pouvaient également distinguer ces groupes particuliers de bipèdes en les nommant, à l'aide de leurs propres entités imaginaires, susceptibles d'osciller entre une rivalité absolue et une affinité indéfectible.

Autrement dit, la floraison d'entités imaginaires dans le langage des bipèdes leur a permis de forger des frontières - empathiques, identitaires et relationnelles - allant au-delà des simples relations inter-individuelles. C'est ainsi que nos ancêtres sont devenus capables de souder ensemble, pour des coopérations variables, une multitude de sous-groupes coordonnant leurs activités sans même se connaître individuellement. Pour citer une fois encore Yuval-Noah Harari (avec lequel on ne partage toutefois pas l'usage du terme *fâcheusement* pour évoquer nos cousins primates) : « Pris un par un, voire dix par dix, nous sommes fâcheusement semblables aux chimpanzés. Des différences significatives ne commencent à apparaître que lorsque nous franchissons le seuil de 150 individus ; quand nous atteignons les 1500-2000 individus, les différences sont stupéfiantes. Si vous essayiez de réunir des milliers de chimpanzés à Tian'anmen, à Wall Street, au Vatican ou au siège des Nations unies, il en résulterait un charivari. En revanche, les Sapiens se réunissent régulièrement par milliers dans des lieux de ce genre. Ensemble, ils créent des structures ordonnées - réseaux commerciaux, célébrations de masse et institutions politiques - qu'ils n'auraient jamais pu créer isolément. Entre nous et les chimpanzés, la vraie différence réside dans la colle mythique qui lie de grands nombres d'individus, de familles et de groupes. »^{xiv}

LE LANGAGE SYMBOLIQUE : UNE ÉVOLUTION QUI PEUT SE PAYER CHER

Bien sûr, nous ne sommes pas la seule espèce capable de grandes prouesses organisationnelles. Comme le montrent nombre de recherches scientifiques contemporaines (parmi lesquelles on peut épinglez l'excellent ouvrage *Jamais seul* de Marc-André Selosse), les génies microbiens sont également incroyablement doués à ce petit jeu. De même, bien avant que les primates n'existent, les insectes sociaux bâtissaient déjà de fastueuses cités nées de l'étroite collaboration entre des millions d'habitants à six pattes différents ! Mais tandis que les insectes sociaux communiquent essentiellement à l'aide de messages chimiques, nos coopérations collectives passent par l'attachement émotionnel à des entités fictives où les récits imaginaires occupent une place prépondérante : « Toute coopération humaine à grande échelle - qu'il s'agisse d'un état moderne, d'une église médiévale, d'une cité antique ou d'une tribu archaïque - s'enracine dans des mythes communs qui n'existent que dans l'imagination collective. »^{xv}

Quand on y songe, les entités imaginaires sont partout dans nos vies. Ce sont elles qui nous offrent des étiquettes très commodes pour nous situer les uns par rapport aux autres, que ce soit dans un sens familial (*Frère*, *Belle-sœur*, *Tante*, *Cousin*...), organisationnel (*Chargées de projet*, *Cellule de communication*, *Département créatif*, *Secrétariat*, *Service administratif*...) ou hiérarchique (*Propriétaire* versus *Locataire*, *Manager* versus *Subordonnée*, *Actionnaire* versus *Salarié*...). Pour le meilleur comme pour le pire, invoquer des entités imaginaires nous confère un incroyable pouvoir collectif qui ouvre la porte à des coopérations institutionnelles allant au-delà des liens personnels.

Ainsi, la présence d'entités imaginaires dans notre langage nous permet de prêter vie à des institutions pour les transformer, dans notre esprit, en créatures homogènes capables d'agir sur le réel. C'est le cas, par exemple, avec des noms aussi divers que le *Dollar américain*, le *Gouvernement chinois*, la *Russie*, les *Talibans*, le *Vatican*, l'*Union européenne*, la *France*, *Apple*, *Disney*, *Hollywood* ou le *FC Barcelone*. Quand on s'y songe, aucune de ces entités n'est vraiment réelle : elles n'ont ni corps, ni chair, pas de gènes ni de membrane cellulaire. Malgré tout, nous pouvons leur donner un visage, leur associer des images, narrer leur histoire ou encore leur prêter des intentions via l'art de la fiction. Partagée par des milliers voire des millions de personnes, cette fiction prend vie et peut concrètement agir dans nos vies quotidiennes. Qu'un gouvernement promulgue des lois, qu'un clergé honore une divinité, qu'un empire marchand conçoive des chaînes de production mondialisées ou que des membres d'un club sportif chaussent leurs crampons pour frapper dans un ballon, c'est toujours le consensus social et la narration qui l'englobe qui nous permettent de reconnaître telle ou telle personne comme l'incarnation concrète - c'est-à-dire charnelle et vivante - d'un collectif fictif. Une narration collective qui nous permet également de nous situer vis-à-vis des institutions ainsi créées. Par exemple, selon qu'on vante le génie créatif d'une multinationale active dans le secteur des nouvelles technologies ou qu'on sonde la manière crapuleuse dont elle traite les plus humbles de ses travailleuses, les mots et les images qui affluent dans nos têtes ne sont pas du tout pareilles.

Ce n'est évidemment pas le seul exemple possible. De nos jours, des entités imaginaires comme *Chômeur*, *Gréviste*, *Immigrée*, *Handicapé*, *Entrepreneuse*, *Catholique*, *Musulmane*, *Juif*, *Palestinienne*, *Lesbienne*, *Féministe*, *LGBTQIA+*, *Patriarcat*, *Impôts*, *Profits*, *Milliardaire*, *Terroriste*, *Médias*, *Syndicat* ou *Politique* ne nous permettent pas seulement de comprendre ce dont on parle. Très souvent, ces mots charrient avec eux des opinions, des points de vue éthiques et des jugements moraux liés à nos valeurs et principes de vie. Selon l'idéologie qui nous guide, on peut par exemple penser le pire ou le meilleur des *Allocataires sociaux*, des *Travailleuses*, des *Grévistes*, des *Politiques* ou des *Entrepreneurs*. De même, les mots *Homme*, *Femme* ou *Genre* prendront une signification toute autre selon qu'on est militante pour l'abolition des genres au sein du mouvement LGBTQIA+, ou bien une personne ouverte à différentes formes de sexualité mais attachée à l'existence d'identités masculines et féminines, ou bien encore un macho traditionnel partisan d'un carcan familial centré sur un mode de vie hétérosexuel et patriarcal. Ainsi, chez les Sapiens, dire des mots, c'est penser le monde...

Bâtir des collectifs sur base de mythes et d'entités imaginaires est donc un exercice périlleux. D'un côté, on fédère des gens grâce à une colle sociale narrant des histoires ; mais revers de la médaille, certaines de ces histoires affublent l'*Autre* d'étiquettes méprisantes qui font fi de son bien-être en toute bonne conscience. Selon la manière dont on les brandit, les entités imaginaires peuvent aussi bien nourrir les solidarités que les exclusions. Elles peuvent être aimables et pacifiques ou belliqueuses et hostiles. Toutefois, c'est bel et bien parce qu'elles étaient armées d'entités fictives colorant leur langage de mille nuances que nos lointaines ancêtres, jadis, ont pu tisser des formes complexes de coopération entre des personnes ne se connaissant pas toujours individuellement. Sur ce point, les Sapiens ont dépassé⁹ leurs autres cousins et cousines hominiennes en créant des réseaux étendus de collaboration, d'oppressions et de solidarités...

⁹ Précisons qu'il n'y a ici aucun jugement de valeur positif dans l'emploi du verbe *dépasser*. Pour illustrer cela d'une métaphore automobile, un imbécile heureux peut dépasser à toute allure un autre véhicule, il n'en finira pas moins au fond du précipice s'il le fait en ignorant qu'il roule plein tube sur une route sinueuse de montagne.

LES SAPIENS : UNE BRÈVE HISTOIRE À L'ÉCHELLE DES VIVANTS

Si l'on veut à tout prix retenir ce qui nous a fait *partiellement* différents dans le tamis de l'évolution, l'originalité humaine se situerait donc à la confluence de plusieurs capacités spécifiques incluant la bipédie, les mains agiles dotées d'un pouce opposable, l'absence de poils, l'évolution du cerveau mais aussi, surtout, le développement d'un langage symbolique prêtant vie à des entités imaginaires. Des entités symboliques capables de nous projeter ailleurs : dans l'Invisible, dans le Lointain, dans Hier et Demain, dans des sentiments contrastés d'Amour ou de Haine pour les entités imaginaires partagées, ou encore dans l'Admiration ou le Mépris portant sur les collectifs établis – parfois sans même connaître les personnes qui en font partie ! En un mot comme en cent, le ciment social qui nous relie les uns aux autres se nomme la *culture*. (Un ciment social que nous partageons avec d'autres espèces animales, ainsi que je l'ai montré dans une étude précédente.^{xvi})

Certes, tout cela n'est pas arrivé en un jour. Ni même en un siècle ou un millénaire. On ne peut d'ailleurs que postuler de vagues hypothèses sur le chemin emprunté (espèces, lieux de vies, époques concernées) pour développer ces langages fictifs, peuplés de vastes tribus d'entités imaginaires. Bien avant d'apparaître sous la forme de peintures rupestres dans des grottes, il y a des milliers d'années, l'association entre images et mots a pu commencer en lisant, sur le sol, des empreintes racontant des histoires concrètes pour qui savait les interpréter : quel être vivant est passé là ? ; il y a combien de temps ? ; était-il seul ou accompagné ? ; etc. L'association symbolique entre mots et images a également pu se construire en levant la tête vers le ciel nocturne pour contempler les étoiles, repérer certaines formes particulières, leur donner des noms puis associer ces constellations avec des événements particuliers rythmant certaines périodes clés de l'année.

Quel que soit le chemin emprunté pour y parvenir, la création d'un riche langage symbolique a façonné nos manières de vivre et de penser en tant qu'Homo sapiens. Une espèce¹⁰ apparue très tardivement dans la salle de bal planétaire. D'après des ossements retrouvés à Jebel Irhoud dans le Maroc contemporain, les plus vieux fossiles connus d'*Homo sapiens* remonteraient en effet à 300.000 ans^{xvii}. Et comme retrouver les fossiles des tous premiers représentants Homo sapiens est hautement improbable, il est vraisemblable que notre espèce soit un brin plus vieille encore. Mais serions-nous apparus il y a 400.000 ou même 500.000 ans, cela ne changerait pas grand-chose au fait suivant : nous sommes un furtif clignement de paupières à l'échelle des temps géologiques, et un petit bâillement tardif dans la grande histoire des vivants. Par contre, vu à hauteur de nos quelques décennies de vies personnelles, un tel espace temporel est si long qu'il en devient terriblement abstrait : nous ne pouvons pas nous représenter ce que signifient, concrètement, des bonds dans le temps de plusieurs millénaires. Heureusement, les entités imaginaires peuvent nous aider à solutionner ce problème.

Notre berceau originel est l'Afrique, où nos plus lointains ancêtres ont vu le jour il y a 300.000 ans minimum. Imaginons alors que le temps écoulé s'accélère au point de défiler 110 millions de fois plus vite : nos 300.000 ans d'histoire sapiens s'écoulent alors en l'espace d'une journée fictive de 24 heures. Sur cette horloge imaginaire, 100.000 ans réels se déroulent en huit heures fictives. Voilà de quoi rendre plus concret le parcours de notre espèce sur cette planète. C'est par l'intermédiaire de cette horloge

¹⁰ Le terme « espèce » est une entité imaginaire à entendre de façon ouverte et non figée. D'une part, les Sapiens d'antan étaient capables de se reproduire avec d'autres bipèdes non sapiens, prouvant ainsi que la séparation biologique entre eux et les autres n'était ni absolue ni définitive. D'autre part, comme toutes les autres espèces vivantes, les Sapiens ne cessent d'évoluer au fil du temps, créant ainsi divers décalages morphologiques graduels entre nos lointains ancêtres de Jebel Irhoud, les bipèdes que nous sommes aujourd'hui et celles et ceux qui nous succéderont plus tard.

métaphorique que nous allons raconter, dans la suite de ce chapitre, certaines étapes clés des 300.000 ans d'histoire sapiens¹¹.

Chronologie fictive : l'histoire sapiens résumée en 24 heures

LE NOMADISME : UNE PRATIQUE HUMAINE ANCESTRALE

Lorsque l'aube se lève sur la longue journée des Sapiens, nous ne sommes pas les seuls humains présents sur Terre. Apparus au cours des « jours » précédents, plusieurs représentants du genre Homo sont disséminés un peu partout dans le monde (à l'exception de l'Australie et des Amériques) suite à une migration hors d'Afrique entamée approximativement une semaine fictive plus tôt (deux millions d'années en temps réel). Entre autres espèces humaines (dont l'identification ne fait pas toujours consensus entre spécialistes), on trouve notamment des *Dénisoviens* en Asie, des *Néandertaliennes* en Eurasie¹², ainsi que des *humains de Florès* en Indonésie dont la vie insulaire a réduit la taille aux alentours du mètre. Quant aux Sapiens, nous naissons en Afrique (où vivaient également d'autres espèces humaines) en bénéficiant de nombreux héritages ancestraux.^{xviii}

Grâce à nos ancêtres non Sapiens, nous maîtrisons déjà le feu, la taille des pierres, le maniement d'épieux et de javelots, sans oublier le langage fictif faisant appel à des référents et peut-être déjà des entités imaginaires. Parfaits bipèdes aux mains agiles, nous sommes particulièrement ingénieuses et améliorons, par exemple, la manière de tailler les pierres. Omnivores aux régimes alimentaires variés, nous sommes également dotés d'une *puissance écologique*, c'est-à-dire d'une faculté d'adaptation à des milieux écologiques variés.^{xix} Et c'est une chance car la vie de chasseur-collectrice impose de migrer fréquemment d'un endroit à l'autre pour suivre des ressources volatiles. Les animaux qu'on chasse sont mobiles et les végétaux qu'on cueille ont des rythmes cycliques. Quant à leur abondance ou leur rareté, elle dépend essentiellement des mutations minérales à court terme (vagues saisonnières et météos journalières), mais surtout à long terme (successions planétaires de vagues glaciaires et de périodes tempérées). Or, les chasseurs-collectrices ne font pas de stock. Par conséquent, les fluctuations imprévisibles des ressources et nutriments imposent à leur vie sociale une logique en accordéon. Concrètement, cela signifie que la taille maximale d'un groupe est liée à la densité de la faune et de la flore présentes sur un territoire : plus celle-ci est faible, moins il y a de nutriments à prendre, plus il faut se disperser. À l'inverse, rien n'empêche différents groupes sapiens de se réunir lors d'une vaste migration de grands mammifères.^{xx}

Malgré le besoin saisonnier de s'éparpiller en petits groupes, tout porte à croire que nous sommes restés attachés à notre berceau africain durant toute la matinée de notre « unique » journée sur Terre. En effet, mis à part des ossements sapiens découverts dans la grotte de Misliya au Proche-Orient remontant à 9h45 fictives (il y a 180.000 ans d'ici), nous n'avons laissé aucune trace hors d'Afrique avant

¹¹ L'intérêt de cette horloge est surtout de donner une idée globale accompagnée d'une image concrète du temps écoulé. Pour éviter de complexifier le texte avec des détails inutiles, je ne mentionnerai pas les secondes et arrondirai parfois les chiffres à 2 minutes près pour dire (par exemple) 10h00 au lieu de 10h02 et 10h05 au lieu de 10h03. D'où, parfois, un léger décalage entre l'horloge fictive et les dates réelles proposées côte à côte dans le texte.

¹² Ce terme désigne un territoire recouvrant une large partie de l'Europe et de l'Asie actuelles. De manière générale, et par souci de simplicité, j'utiliserai de façon préférentielle les noms de lieux et de pays tels que nous les connaissons aujourd'hui.

midi sur notre horloge du jour. S'il en est ainsi, c'est probablement parce que notre naissance en tant qu'espèce intervient à un moment où la salle de bal planétaire traverse une période glaciaire. Loin de ressembler au désert actuel, le Sahara devait plutôt être une zone fertile accueillante, raison pour laquelle nous ne tentons manifestement aucune sortie vers le nord durant les neuf premières heures de la journée. Et même lorsque nous explorons le Proche-Orient, c'est pour nous arrêter en chemin, sans doute rebutés par des territoires plus désolés ou difficilement franchissables. Bref, durant toute la matinée, l'éparpillement des nomades sapiens reste principalement cantonné à l'Afrique.^{xxi}

Puis, dans le théâtre cosmique animé par le Soleil, la salle de bal planétaire change de décor : vers 13h30 (il y a 130.000 ans), les glaciers fondent, le niveau des océans monte, le climat se réchauffe, les pluies se déplacent, faisant à leur tour migrer la faune et la flore. Par exemple, les forêts s'étoffent à certains endroits mais s'étiolent ou disparaissent à d'autres. Même si elle dure à peine une heure (15.000 ans en temps réel), cette embellie planétaire redistribue la localisation des territoires hostiles ou accueillants, des lieux faciles à traverser ou impossibles à franchir, etc. Des groupes nomades sapiens en profitent pour quitter leur berceau africain et s'aventurer dans la Péninsule arabique. On y trouve des traces de leur passage aux alentours de 14h25 (il y a 120.000 ans). Certaines bandes sapiens poursuivent leur route vers l'est à la découverte du monde. Une première vague de migrantes et migrants sapiens se dirige vers l'Inde, passe au sud de la chaîne de l'Himalaya et finit par découvrir la Chine vers 16h00 (il y a 100.000 ans). Entretemps, d'autres sapiens nomades ont préféré bifurquer plus au sud et utiliser de petits bateaux pour découvrir successivement les îles de Sumatra et Bornéo puis, aux alentours de 18h48 (il y a 65.000 ans d'ici), une véritable île-continent : l'Australie. Au cours des cinq heures nécessaires pour effectuer ce vaste périple depuis l'Afrique jusqu'en Océanie, une seconde vague de migrants sapiens a pris son essor - toujours depuis l'Afrique - pour essaimer dans toutes les directions terrestres possibles. Du Proche-Orient, certaines bandes remontent ainsi vers le nord-ouest où elles découvrent l'Europe vers 19h36 (il y a 55.000 ans). Partis en direction de l'est, d'autres se séparent pour migrer au nord et au sud de l'Himalaya. À l'heure même où les Sapiens de la première vague posent pied en Australie, des membres issus de la seconde vague arpentent l'Europe centrale. Mais il faudra attendre que le soir tombe pour découvrir l'Amérique et la Sibérie, les plus anciennes traces sapiens retrouvées sur place datant respectivement de 21h36 (il y a 30.000 ans) et 22h (il y a 25.000 ans).^{xxii}

Résumons tout ce qui vient d'être dit. Notre espèce est née il y a minimum 300.000 ans en Afrique. Pour Sapiens, cette journée fictive de 24 heures commença par une très longue période glaciaire les confinant dans leur berceau originel, de l'aube jusqu'à la fin de la matinée. Le départ d'Afrique n'a lieu qu'en début d'après-midi, vers 13h30. Une fois lancées à l'assaut du monde, les Sapiens n'ont alors besoin que de huit heures pour explorer la quasi-entièreté de la planète. C'est dire à quel point nous aimons marcher. Une odysée antique certes merveilleuse mais aussi extrêmement ambiguë. Car l'expansion des Sapiens et leur découverte du monde a semé en chemin de terribles événements funestes...

LA PREMIÈRE MONDIALISATION : UNE ODYSÉE DÉJÀ TRAGIQUE

Évidemment, le mot *découverte* est abusif. Partout où nous nous rendons, c'est pour arpenter des lieux déjà habités par de nombreuses formes de vies autochtones (faune et flore). Pour le meilleur et pour le pire, nous croisons également d'autres cousines et cousins bipèdes (dénisoviennes, néandertaliens, humaines de Florès...) vivant dans ces contrées depuis des lustres. Le meilleur de ces rencontres conduit à des unions charnelles entre les populations autochtones et les étrangers sapiens.

Une véritable chance pour Sapiens car les enfants métisses acquièrent de leur parent autochtone des gènes, des microbes et un système immunitaire mieux adaptés aux réalités locales. Les humaines de Néandertal et de Denisova, notamment, ont transmis leurs gènes à certaines populations sapiens d'alors ; gènes qui ont partiellement survécu à travers les millénaires pour persister dans l'ADN de diverses parties de l'humanité contemporaine.^{xxiii}

Hélas, le pire fut également au rendez-vous. Entre 20h00 et 22h00, toutes les populations humaines non sapiens finissent par s'éteindre ! Leur avons-nous fait la guerre ? Les avons-nous tuées ? Chassées ? Sacrifiées ? Mangées ? Exterminées ? Évincées du globe sans remord ni regret ? Ou bien sommes-nous innocents des tragédies qui les ont fauchées ? Même s'il n'existe aucune certitude absolue, et en sachant que plusieurs scénarios différents peuvent avoir coexisté, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle de l'*exclusion compétitive* : si deux espèces différentes occupent exactement la même niche écologique (même territoire, même type d'abri, même genre de proies...), l'une des deux devra déménager ou finira par disparaître. Certes, cela n'arrivera pas du jour au lendemain. Cela ne passera pas non plus systématiquement par des conflits ouverts. Mais quand l'espace ou la nourriture disponibles ne seront plus suffisantes pour tout le monde, alors seule l'espèce la mieux adaptée survivra.^{xxiv}

Pour mieux saisir les raisons de l'extinction des humaines non sapiens, on doit donc tourner le regard en direction de la valse intime entre mutants minéraux et vies organiques. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la salle de bal planétaire ne fut pas de tout repos. Dès l'aube de notre naissance, une période glaciaire s'était emparée de la Terre et perdura jusqu'à 13h30 environ. La période de clémence qui suivit fut très brève : à peine un peu plus d'une heure de climat interglaciaire. Dès 14h45, une autre glaciation reprit et dura pratiquement tout le restant de la journée avec des pics de froid particulièrement intenses à 17h35, 20h25 et 21h25 (il y a respectivement 80.000, 45.000 et 32.000 ans).^{xxv} Si ces vagues de froid ont forcément eu un impact sur la disponibilité et la localisation des ressources nutritives (sans parler du défi d'endurer un climat polaire sévissant à des latitudes beaucoup plus basses qu'aujourd'hui), il est toutefois peu probable qu'elles suffisent à expliquer la disparition de nos cousins et cousines non sapiens. Pour le comprendre, prenons en exemple le cas des Néandertaliennes.

Chez nos cousins néandertaliens, hommes et femmes formaient ensemble des organisations sociales ingénieuses tordant le cou aux clichés, idiots et méprisants, trop longtemps entretenus à leur rencontre. Leurs petits groupes solidaires maîtrisaient en effet de nombreux savoir-faire. Ils confectionnaient des outils de pierre en éclats. Ils construisaient des abris, des cabanes et des tentes, faites notamment à l'aide d'ossements de mammoths recouverts de peaux. Leurs communautés savaient également utiliser des lissoirs en os pour imperméabiliser les peaux et même fabriquer une colle chimique pour rendre les armes plus solides. Grands chasseurs, ils utilisaient des épieux (accessoirement des lances) pour tuer leurs proies. Ils avaient aussi compris l'intérêt d'amadouer les loups pour les métamorphoser en chiens domestiques (à moins que ça ne soit les loups qui aient compris l'intérêt d'amadouer ces animaux bipèdes prêts à leur servir de la viande sur un plateau ?!). Les Néandertaliennes portaient aussi des habits et se paraient de colliers en coquillages et en dents de renards, notamment. Elles maîtrisaient l'art de la peinture et inhumaient leurs morts accompagnés d'offrandes selon des traditions culturelles variées. Enfin, surtout, les Néandertaliens descendaient d'espèces humaines ayant quitté l'Afrique depuis très longtemps pour arpenter le nord du monde où, forcément, ils avaient enduré plusieurs longues vagues glaciaires. Avec leur peau claire (nécessitant moins de Soleil pour produire de la vitamine D), leurs cheveux raides et roux, leur production d'acides

gras pour faire des réserves de graisse, leur appétence pour la chasse et leur constitution robuste (sans oublier un cerveau plus volumineux que Sapiens), les Néandertaliens et Néandertaliennes étaient parfaitement adaptées aux climats polaires. Ce n'est donc pas la météo mondiale, fut-elle glaciale, qui a eu raison de leur lignée.^{xxvi} Par contre, le mutant climatique planétaire imposait de se déplacer (parfois sur de très longues distances) pour s'adapter à l'évolution des paysages. Par exemple, il y a 40.000 ans, une grande partie du nord de l'Europe s'est transformée en désert gelé où ne poussaient que des glaciers. Migrer s'avérait alors nécessaire afin de suivre les troupeaux de grands mammifères en quête de végétaux à brouter. C'est sans doute là que Néandertal est tombé sur deux os particulièrement difficiles à ronger.

Le premier os était un géant minéral colossal endormi à Naples depuis des millénaires. Mais son réveil, il y a 39.000 ans, fut du genre éruptif et si violent qu'il impacta tout un continent. Non content de répandre sur soixante kilomètres une nuée ardente¹³ tuant tout sur son passage, le *Supervolcan des Champs Phlégréens* a gorgé l'atmosphère de cendres et d'entités moléculaires toxiques qui y restèrent plusieurs semaines. Cela plongea une grande partie de l'Eurasie (territoire de vie des Néandertaliennes) dans un hiver volcanique, avec un air vicié et des pluies toxiques contaminant les sols et les rivières. Privés de la lumière du Soleil, de nombreux végétaux ont péri ou se sont rabougris, raréfiant ainsi drastiquement les ressources disponibles pour tous les autres maillons de la chaîne alimentaire, au bout de laquelle se trouvaient les humains de Néandertal.^{xxvii}

Le second os était une espèce bipède rivale qui, en à peine quelques heures, s'était mise à proliférer sur les territoires arpentés depuis des millénaires par les Néandertaliennes. À bien des égards, cet os-là n'était guère différent des Néandertaliens avec lesquels Sapiens s'était d'ailleurs parfois reproduit. Mais dans un contexte âpre et difficile, face à un mutant minéral rendant la salle de bal soudainement plus hostile, Sapiens n'a pas fait de cadeaux. Bénéficiant vraisemblablement d'un brin de talent supplémentaire pour l'organisation sociale - et plus particulièrement la constitution de réseaux sociaux étendus - nos ancêtres sapiens ont réussi à subsister dans les moments difficiles. Occupant les meilleures niches écologiques, ils ont progressivement envahi tout l'espace disponible et relégué Néandertal dans des lieux moins hospitaliers, mais surtout isolés les uns des autres. Complicant ainsi les rencontres entre différents clans néandertaliens, Sapiens a empêché les échanges inter-groupaux d'hommes et de femmes, ce qui a condamné ses cousins et cousines à des relations consanguines. Il s'en serait suivi un appauvrissement de leur patrimoine génétique, avec son cortège de malformations et de maladies identifiables sur certains fossiles tardifs de Néandertaliennes. Si cette interprétation est correcte, l'isolement que nous leur avons imposé dans un contexte minéral difficile a fini par avoir raison de l'existence des humains de Néandertal.^{xxviii}

Même s'il n'est guère plaisant, un constat s'impose : nous sommes une espèce *invasive*. Grâce à notre puissance écologique et notre don incroyable pour souder ensemble des collectifs, nous nous sommes adaptés pratiquement partout sur Terre mais en provoquant d'importants ravages au passage. Selon Franz Brosch, partout où elle est passée, la première odysée planétaire des Sapiens a creusé dans son sillage l'extinction d'une partie des mégafaunes locales. Cela aurait commencé par le déclin et la disparition des populations de grands herbivores comme les buffles et gnous géants en Afrique, les ours et bisons cavernicoles en Europe, les wombats et kangourous géants en Australie, les

¹³ Aussi appelé nuage pyroclastique, la nuée ardente est un mélange de gaz, de cendres et de blocs de pierres (de toutes tailles) si chauds qu'ils ne laissent aucune chance de survie à celles et ceux qui sont sur son passage. À Pompéi, de nombreuses personnes tentant de fuir la ville ont ainsi échoué en raison des nuées ardentes qui les ont rattrapées, écrasées, brûlées et asphyxiées.

chèvres montagnardes et chameaux et autres paresseux terrestres en Amérique, etc. Faute de proies à chasser, les carnivores qui s'en nourrissaient ont suivi, accompagnés dans la tombe par une foule de reptiles, d'oiseaux coureurs, d'amphibiens et d'insectes...^{xxix}

S'il y a là comme un écho sanglant avec les exterminations massives contemporaines d'êtres vivants (ce qu'on nomme avec euphémisme la *chute de la biodiversité*), n'allons toutefois pas en conclure que les Sapiens d'antan nous ressemblaient trait pour trait. Tour d'abord, Franz Broswimmer souligne lui-même que ces exterminations passées se sont déroulées sur des périodes bien plus longues que l'écocide contemporain. Ensuite, ce chercheur tend aussi à sous-estimer le rôle joué par les mutations climatiques planétaires qui, en réorchestrant brutalement la disposition des écosystèmes locaux, ont déplacé massivement des ressources vitales hors de portée de certaines espèces d'herbivores, contribuant ainsi à la chute dramatique de leurs populations... que les chasseurs sapiens ont toutefois continuer à chasser.^{xxx}

Enfin, si nous devons croiser aujourd'hui les Sapiens de l'époque, certains de leurs comportements nous seraient certes familiers, mais nombre de leurs points de vue sur le monde ne cesseraient de nous étonner. Si nous n'en avons guère conscience, c'est tout simplement parce que les manières de vivre d'antan ne sont pas jugées dignes d'intérêt dans nos sociétés modernes. Hanté par un imaginaire collectif épris de progrès, nous préférons nous émerveiller de gadgets technologiques plutôt qu'inviter le passé à la table de nos débats politiques. Pourtant, arpenter la diversité du genre humain à travers l'histoire est une façon de mieux comprendre d'où nous venons, mais aussi une manière d'élargir l'horizon du champ des possibles. Bien trop souvent, nous pensons en effet que la nature humaine se résume aux us et coutumes qui nous sont familières aujourd'hui. Mais c'est faux. Pour s'en faire une idée, suspendons le temps à notre horloge fictive de la journée des Sapiens et ouvrons une parenthèse consacrée à l'altérité au sein du genre humain. Une altérité que nous allons explorer sur deux points fondamentaux : les implications concrètes du nomadisme sur les solidarités d'hier, et les anciennes manières de tisser des relations sociales élargies.

Suspendons le temps I : parenthèse sur le nomadisme

DES SOCIALISMES PRIMITIFS ?

Nos ancêtres chasseurs-collectrices étaient des nomades vivant au jour le jour. Pour se nourrir et se soigner, ils devaient suivre (à pied) et capturer des nutriments vivants. Leur premier atout dans l'existence était donc une connaissance, subtile et approfondie, des formes de vie qui les entouraient : parcours migratoires et habitudes quotidiennes des animaux chassés ; distinction des plantes notamment selon leurs vertus (alimentaires, médicinales, psychotropes) et leurs dangers (baies vénéneuses, sucs toxiques) ; localisation de sites minéraux contenant des pierres particulièrement adaptées à la confection de certains outils ; identification d'étoiles et de constellations marquant des directions géographiques ou annonçant le retour d'évènements saisonniers, etc.

Dans ce monde familier mais incertain, une certaine souplesse sociale était de mise. Un groupe devait pouvoir s'éparpiller, fut-ce provisoirement, lorsque les créatures servant de base alimentaire ou de ressources pour un artisanat particulier réclamaient des techniques de chasse, de pêche ou de collecte disparates. Raison pour laquelle une certaine polyvalence devait être de mise : que ce soit pour allumer un feu, suivre une piste ou tailler des pierres, toute adulte amenée à quitter le groupe - par exemple le temps de mener une mission d'exploration de quelques jours - devait pouvoir se débrouiller seule si nécessaire. Toutefois, le moyen le plus sûr d'attraper *régulièrement* des ressources volatiles était de pouvoir compter les uns sur les autres. Ensemble, les Sapiens étaient non seulement plus aptes à collecter des nutriments mais ils pouvaient aussi s'entraider, se reconforter, se soigner et se protéger mutuellement. Comme on l'a dit plus haut, l'un de nos traits spécifiques parmi les primates est précisément d'avoir élargi la sphère de solidarité au sein de nos communautés. Les stratégies de reproduction coopératives, où l'ensemble du groupe veille sur les mamans et les jeunes enfants, n'est qu'un exemple parmi d'autres. Comme en témoignent d'anciens fossiles de personnes handicapées arrivées à l'âge adulte ou les nombreux témoignages ethnologiques consacrés aux populations indigènes nomades ou semi-nomades, les ressources vitales collectées par le groupe n'étaient pas individuelles, mais partagées et mises en commun.

Donnons un petit exemple concret en accompagnant l'explorateur Wilfred Thesiger (1910-2003), au milieu du XX^e siècle, dans sa traversée du Sahara à dos de chameau avec des bédouins nomades. Alors que les puits sont rares et les denrées comptées au cœur de cet océan de dunes arides, Wilfred Thesiger raconte à maintes reprises la difficulté de l'odyssée :

« Depuis des jours et des jours nous ne parlions que de nourriture, chaque conversation nous y ramenait. Depuis notre départ de Ghanim, je n'avais cessé de ressentir la douleur sourde de la faim ; pourtant, le soir, même après avoir bu ma ration d'eau, j'avais la gorge si sèche qu'il m'était difficile d'avaler le pain sec que Mussalim posait devant nous. »^{xxxi}

Imposée par l'impératif besoin de ne pas épuiser des ressources vitales alors qu'il reste des jours à pérégriner au milieu des sables sous un Soleil ardent avant d'espérer trouver un endroit rafraîchissant (puits, oasis, lieu habité), cette plainte lancinante de la soif et de la faim pousse Wilfred Thesiger si loin dans ses retranchements qu'il en vient, parfois, à saliver en rêvant de simples croutons de pain

rabougris. Dès lors, quand par miracle un de ses compagnons nomades repère le terrier d'un lièvre et s'empare de l'animal, un véritable festin se prépare :

« Assis en rond autour de bin Kabina, l'œil plein de convoitise et l'eau à la bouche, pour le regarder apprêter le lièvre en lui prodiguant force conseils. Si l'on exceptait le lièvre qu'avait tué al Auf dans l'Uruq al Shaiba, ça faisait plus d'un mois que nous n'avions pas mangé de viande. On goûta le ragoût et la décision fut prise de le laisser mijoter encore un peu. »^{xxxii}

Hélas pour Wilfred Thesiger, c'est à ce moment précis que trois autres nomades débarquent de nulle part. Si ces derniers avaient été issus d'un groupe ennemi, les armes seraient vraisemblablement sorties et les hostilités déclenchées. Mais les Bédouins qui débarquent sont issus d'un groupe avec lequel n'existe aucun passif d'hostilité. Le code de vie nomade local impose alors de les recevoir avec générosité. Le café est donc offert aux nouveaux venus par Mussalim et bin Kabina (les bédouins qui accompagnent Wilfred Thesiger) pour lancer le traditionnel échange de nouvelles, permettant de s'apprendre mutuellement les événements notables s'étant déroulés parfois à des centaines de kilomètres de là. Puis, sans hésiter une seconde et au grand désespoir de Wilfred Thesiger, Mussalim et bin Kabina adressent une seconde offrande aux trois bédouins de passage :

Ils « leur servirent le lièvre et posèrent le pain devant eux, en leur disant, avec la plus grande sincérité apparente, qu'ils étaient nos hôtes, que c'est Dieu qui les avait envoyés, qu'aujourd'hui était un jour béni, et bien d'autres choses encore. Ils nous prièrent de joindre à eux, mais nous refusâmes, en déclarant une fois de plus qu'ils étaient nos invités. J'espérais ne pas avoir l'air aussi furieux que je l'étais en réalité, lorsque j'affirmai avec les autres que c'était Dieu qui nous les avait envoyés en ce jour propice. Quand ils eurent terminé, bin Kabina disposa quelques dattes poisseuses sur un plat et nous invita à venir manger. »^{xxxiii}

Le soir même, une fois couché sans être repu, Wilfred Thesiger parvient à se calmer en songeant aux règles de partage qui prévalent dans les tribus nomades :

« Je me mis à méditer sur l'hospitalité des peuples du désert et à la comparer à la nôtre [c'est-à-dire celle des Occidentaux, et plus particulièrement des Anglais]. J'évoquai d'autres campements où j'avais dormi, de petits groupes de tentes que j'avais rencontré sur mon chemin dans le désert de Syrie et où j'avais passé la nuit. Des hommes décharnés, couverts de haillons, et des enfants à l'air affamé m'avaient salué et adressé, d'une voix sonore, les rituelles formules de bienvenue. Plus tard, ils avaient placé devant moi un immense plat de riz et la viande d'un mouton récemment tué, que mon hôte arrosait de beurre fondu tout doré ; puis, ils avaient mis fin à mes protestations en m'affirmant que j'étais cent fois le bienvenu. Je m'étais toujours senti mal à l'aise devant tant de prodigalité, car je savais qu'à cause d'elle, ils souffriraient de la faim pendant des jours et des jours. Pourtant, quand je les quittai, ils avaient presque réussi à me convaincre que c'était moi qui, en acceptant leur hospitalité, leur avais fait une faveur. »^{xxxiv}

À l'aune de cet exemple se déroulant au sein d'un théâtre minéral¹⁴ plus qu'exigeant - Wilfred Thesiger l'appelle d'ailleurs *Le désert des déserts* -, on peut suivre avec une certaine confiance l'avis

¹⁴ J'utilise l'expression *théâtre minéral* afin de rappeler que nos vies se déroulent au sein d'un monde minéral indispensable à notre existence. Qui plus est, comme ce monde minéral est un mutant capable de changer du tout au tout, l'expression *théâtre minéral* sous-entend qu'il existe de nombreuses scènes minérales différentes, toujours susceptibles de connaître de grandes modifications.

exprimé dans une synthèse historique dédiée à *Lady Sapiens* : « Dans les groupes de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur, cohésion et solidarité devaient être des valeurs essentielles à la survie de ces petites communautés humaines. Et chacun, homme ou femme, devait s'inscrire dans une dynamique coopérative pour la bonne marche du quotidien. »^{xxxv}

Rien ne saurait être plus étranger à l'esprit des chasseurs-collectrices d'antan que la maxime, individualiste et libérale, du chacun pour soi. Prenant plaisir à bousculer les cadres rigides de la pensée occidentale des années 1970, l'anthropologue Marshall Sahlins (1930-2021) prit d'ailleurs à témoin certaines sociétés de chasseurs-collectrices de son époque pour qualifier l'*Âge de pierre, d'âge d'abondance*. Selon cet intellectuel hétérodoxe, les recettes du bonheur nomade reposaient sur une frugalité des besoins (on ne ressentait guère l'envie d'accumuler moult possessions qui constitueraient avant tout du poids mort à l'heure de se déplacer sur de grandes distances), un goût certain pour les loisirs (à quoi bon se tuer à la tâche quand l'essentiel était assuré pour les jours à venir ?) ainsi que le partage des ressources vitales disponibles (lorsqu'une grosse proie était tuée tout le monde faisait bombance ; quand la chance faisait défaut le peu de nutriments était partagé au sein de la collectivité).^{xxxvi}

Si une certaine égalité était de mise, n'allons pas nous imaginer que celle-ci était pure et parfaite. Certaines personnes s'entendaient bien, d'autres avaient des caractères peu compatibles. Forcément, des disputes éclataient. Surtout, les chasseurs-collectrices étaient héritiers et héritières de facultés empathiques développées par des espèces ayant vécu au cours des centaines de millions d'années précédentes. Cela donnait vie à des réseaux d'entente préférentiels, avec des proches qu'on chérissait et d'autres qu'on préférait éviter¹⁵. Nul doute également que la floraison, au sein du langage humain, de multiples entités imaginaires permit de cristalliser certaines formes d'inégalités statutaires. Que ce soit à travers les peintures corporelles, les bijoux portés ou le caractère plus ou moins exceptionnel des peaux transformées en vêtements, certains symboles ont très vite rimé avec des marqueurs symboliques permettant d'identifier, au sein du groupe, des personnalités remarquables. Certaines pouvaient l'être pour de bonnes raisons : connaissances précieuses dans certains domaines, actions passées approuvées et encensées par la communauté... D'autres l'étaient pour leur charisme et leur éloquence... Enfin, d'autres prenaient sans doute l'ascendant de façon plus litigieuse : agressivité, intimidations, manipulations, rapports de forces, etc. Cependant, un groupe en proie à de trop fortes divisions avait peu de chances de perdurer dans le temps. C'est pourquoi des règles sociales dictant les conduites acceptables, afin de préserver une certaine harmonie collective, devaient vraisemblablement donner lieu à des représailles en cas de violation injustifiée. Vues sous cet angle, ni l'anarchie ni le communisme primitifs n'ont jamais réellement existé. Aucune société humaine n'a jamais été exclusivement tendre, parfaitement libre ou spontanément harmonieuse. Toutes les idéologies qui prétendent atteindre un tel résultat se mentent à elles-mêmes. Les sociétés humaines d'antan étaient à l'image même de la vie : ambiguës, boitillantes, hasardeuses, imparfaites, solidaires et larvées par des conflits personnels, mais suffisamment résilientes pour aider leurs membres à transmettre le flambeau de l'existence par-delà les revers de fortunes endurés.

Assurément, les membres sapiens appartenant à des communautés soudées avaient plus de chances d'y arriver que des bipèdes isolés... ou sans cesse déchirés par des rivalités internes. Qui plus est, face à la volatilité de ressources incertaines, la meilleure stratégie à suivre était de coopérer en valorisant les aptitudes personnelles : certaines personnes étaient plus douées pour lire une piste

¹⁵ J'ai développé ce sujet (les inégalités sentimentales auxquelles mène l'empathie) dans mon étude *Petit traité de sociologie animale (retour à la source de nos collectifs humains)* disponible sur le site du CEPAG.

d'empreintes fraîches, d'autres pour mettre la main sur des plantes rares, d'autres pour tailler finement les pierres, d'autres encore pour apaiser les conflits, etc. Plutôt que d'assigner à chacune et chacun des rôles sur base de postulats rigides, on avait tout intérêt - chez les « dandys » et les « ladys » saviens d'antan - à valoriser les savoir-faire personnels : « Les groupes humains étaient régis par des règles de conduite plus ou moins strictes, mais il est probable que les tâches les plus délicates et qui requéraient une compétence particulière, comme la taille de la pierre ou l'ornementation des parois des grottes, étaient confiées aux individus les plus talentueux, indépendamment de leur sexe. »^{xxxvii} Enfin, et ainsi qu'on le voit chez d'autres espèces (comme les groupes de matriarches éléphantés par exemple^{xxxviii}), rien n'empêchait les conciliabules et discussions démocratiques au moment de prendre des décisions importantes ou de trancher face à un doute.

Comparativement à nos vies modernes - où l'essentiel des besoins matériels sont satisfaits par l'intermédiaire de l'argent et la mobilisation de vastes infrastructures, acheminant jusqu'à nous une multitude de produits fabriqués à l'autre bout du monde par des mains invisibles et surexploitées -, nul doute possible : les sociétés nomades de chasseurs-collectrices saviens étaient assurément des formes de socialisme primitif. Le partage et la coopération au sein de ces communautés étaient l'alpha et l'oméga de leur existence. Et là où nous considérons la richesse comme l'accumulation de chiffres sur des comptes bancaires, la principale richesse pour un nomade bipède tenait assurément dans son réseau relationnel. Si les mots *bonne fortune* pouvaient avoir un sens, il reposait simultanément sur la diversité *et* la complémentarité des personnes, des caractères, des aptitudes, des talents, des expériences et des savoir-faire qu'on pouvait mobiliser autour de soi. À cet égard aussi, la vie sociale avait un horizon autrement plus étendu que celui qu'on imagine aujourd'hui.

Suspendons le temps II : parenthèse sur les relations sociales élargies

DES PEUPLES MOSAÏQUES AUX HORIZONS OUVERTS

De nos jours, la manière d'envisager le mot *société* est essentiellement portée par un regard *intérieur* : idéalement, un collectif émane des personnes bipèdes qui en sont membres, raison pour laquelle nous définissons la démocratie comme un mode de gouvernement où le peuple choisit librement ses dirigeantes et dirigeants. Rien, sans doute, n'aurait paru plus curieux aux femmes et aux hommes chasseurs-collectrices d'antan. D'une part, l'idée d'élire des responsables multifonctionnels chargés de prendre systématiquement toutes les grandes décisions collectives à leur place leur aurait paru absurde. Pour peu qu'il ait existé, le leadership dans ces petites communautés nomades devait être du genre mouvant, changeant les responsabilités de têtes et d'épaules selon les activités à mener, la qualité oratoire des propositions en concurrence ou les humeurs du moment. D'autre part, rien ne pouvait être plus étranger à leur manière de penser que l'idée d'être un groupe de bipèdes narcissiques, c'est-à-dire autarciques autosuffisants et recroquevillés sur eux-mêmes.

Les bandes de sapiens nomades ne fonctionnaient pas en vase clos. Non seulement elles pouvaient se croiser au hasard de leurs déambulations, mais elles cherchaient sûrement à le faire *a minima* pour diversifier leur patrimoine génétique. Ce comportement d'évitement sexuel entre proches parents s'observe d'ailleurs chez d'autres espèces animales : arrivés à l'âge de se reproduire, les jeunes mâles ou les jeunes femelles devaient quitter leur groupe de naissance pour aller en quête de partenaires sexuels extérieurs.^{xxxix} Il est évident que les Sapiens (et les hominiens en général) ont perpétué cette tradition, sinon des tares congénitales auraient eu raison d'eux¹⁶. Certes, on ignore si ce sont les femmes ou les hommes qui quittaient leur groupe de naissance¹⁷. De même, on ne sait pas quelles espèces hominiennes ont un jour inventé des règles sociales distinguant, via des critères collectifs faisant référence à des entités imaginaires, les groupes acceptables ou proscrits pour trouver des partenaires sexuels. Mais il est évident que des échanges de gènes (via leurs porteurs et porteuses) avaient lieu entre groupes nomades bipèdes.

Cela dit, il faut pousser la réflexion sur les relations sociales des chasseurs-collectrices d'antan plus loin. Et même beaucoup plus loin. Dans un livre remarquable par son érudition, son sens de la logique, ses réflexions profondes et sa merveilleuse ouverture d'esprit, l'anthropologue Philippe Descola (né en 1949) raconte comment, bien avant l'ère moderne, les Sapiens ont bricolé trois manières originales d'interagir avec les peuples non bipèdes : l'analogisme, l'animisme et le totémisme¹⁸. Quelles que soient leurs différences, ces trois forges identitaires partagent un point de vue fondamental sur le monde : hormis de très rares exceptions, les objets inertes et dépourvus de conscience n'existent pas.

¹⁶ Le cas des Néandertaliennes et Néandertaliens frappés de consanguinité, évoqué plus haut, est une exception due à un cas de force majeure : leur trop grande dispersion, vraisemblablement due aux effets conjugués d'un supervolcan et d'une invasion sapiens de leur territoire.

¹⁷ Chez les peuples autochtones étudiés par les ethnologues, les deux traditions ont existé même si la patrilocalité (emménager dans la famille du mari) était plus courante que la matrilocalité (emménager dans la famille de l'épouse).

¹⁸ Paru en 2005 chez Gallimard (NRF), ce livre intitulé *Par-delà nature et culture* n'est pas aisé à lire. Il a toutefois fait l'objet d'une conversation (beaucoup plus accessible) entre Philippe Descola et l'auteur de BD Alessandro Pignocchi parue aux éditions du Seuil sous le titre *Ethnographies des mondes à venir*. À l'approche de sa retraite, Philippe Descola a également résumé son parcours de vie et son cheminement intellectuel dans un ouvrage concis et limpide intitulé *Une écologie des relations*, paru aux éditions CNRS (Les Grandes Voix de la Recherche).

Contrairement à ce qui se passe chez nous, il n'y a guère d'humains-sujets séparés d'une nature-objet malléable à souhait. Pour eux, sur cette Terre, tout est vivant, tout est sensible, tout est conscient, tout est lié, tout est relationnel.

L'ANIMISME : QUAND LE GENRE « HUMAIN » N'A PAS DE FRONTIÈRES

Commençons par présenter l'animisme : au-delà des apparences qui varient d'une espèce à l'autre (un perroquet ne ressemble guère à un crocodile), les populations animistes considèrent que tous les êtres vivants (animaux, végétaux et même parfois minéraux) possèdent une conscience - de soi et des autres - accompagnée de toutes les qualités (amitié, émotions, intelligence, langage, personnalité, savoir-vivre, sens de la famille, etc.) qui font d'eux des sujets à part entière.^{xi} Les autres vivants (« non humains » à nos yeux seulement) sont donc, pour les animistes, des personnes douées d'intentions et de réflexions, des êtres avec lesquels il est possible de dialoguer dans certaines circonstances (par la voie de rêves, de chants, de danses...), des interlocuteurs avec lesquels existent des affinités identitaires (comme des liens familiaux par exemple) imposant de respecter certaines formes de rapports sociaux pour ne pas troubler l'ordre du monde.

Prenons par exemple les Achuar d'Amazonie que Philippe Descola connaît fort bien, pour avoir vécu chez eux (dans le cadre de sa thèse en anthropologie) à la fin des années 1970. Pour ce peuple animiste :

« la plupart des plantes et des animaux possèdent une âme (*wakan*) similaire à celle des humains, une faculté qui les range parmi les "personnes" (*aents*) ».^{xii}

Dotés d'une personnalité, d'une réflexivité et d'une vie sociale, les animaux de la forêt sont pour les Achuar des voisins à part entière :

« Les singes laineux, les toucans, les singes hurleurs, tous ceux que nous tuons pour manger, ce sont des personnes comme nous. Le jaguar aussi, c'est une personne, mais c'est un tueur solitaire ; il ne respecte rien. Nous, les "personnes complètes", nous devons respecter ceux que nous tuons dans la forêt car ils sont pour nous comme des parents par alliance. Ils vivent entre eux avec leur propre parentèle ; ils ne font pas les choses au hasard ; ils se parlent entre eux ; ils écoutent ce que nous disons ; ils s'épousent comme il convient ».^{xiii}

Plus au nord, chez les Indiens dits d'Amérique, une des manières de nommer les périodes de l'année consistait à associer la Lune avec des événements touchant d'autres espèces vivantes. Cela donnait notamment les appellations suivantes :

la Lune-du-riz-sauvage, la Lune-des-cerises-rouges, la Lune-des-cerfs-en-rut, la Lune-où-les-loups-courent-en-meute, la Lune-où-les-feuilles-tombent, la Lune-où-les-arbres-éclatent, la Lune-où-la-neige-rentre-dans-les-tipis, la Lune-du-Grand-Froid, la Lune-où-l'herbe-devient-verte, la Lune-où-les-mustangs-perdent-leurs-poils, la Lune-où-les-oies-pondent, la Lune-des-lys-rouges-en-fleur, la Lune-où-les-canards-reviennent-se-cacher, etc.^{xiiii}

Au-delà d'une connaissance subtile et approfondie des formes de vies avoisinantes, ces appellations témoignent aussi des liens intimes et sensibles, du caractère empathique et poétique, des entités imaginaires invoquées par les peuples indigènes d'Amérique... avant leur massacre par les colons

yankees et leur déportation forcée dans des réserves-mouroirs¹⁹. Plus au nord encore, en Sibérie, sur le continent asiatique, là où la nuit d'hiver s'éternise plusieurs mois d'affilée, les Tchouktsches entretiennent un rapport intime très particulier avec les ombres qui viennent leur rendre visite en été puis disparaissent pour l'hiver :

« Les ombres sur les murs constituent des tribus particulières. Elles ont leur propre pays où elles vivent dans des cabanes et subsistent en chassant ». ^{xliv}

On pourrait poursuivre longtemps ce genre de citations ethnologiques, dont regorge notamment la très belle collection *Terre humaine* initiée jadis par l'écrivain-ethnologue Jean Malaurie (1922-2024). Alors que ces témoignages portent sur des populations sapiens relativement récentes, ils laissent entrevoir ce que pouvaient être les rapports identitaires dans les mondes perdus des chasseurs-collectrices d'antan. Si on pouvait s'y sentir appartenir à une communauté bipède particulière (le collectif nomade dont on était membre avec sa langue, sa culture et ses symboles originaux), cette communauté ne prenait elle-même sens que dans ses relations avec autrui. Et qu'importe que cet Autre soit bipède, quadrupède, ou qu'il porte des poils, des plumes, des écailles, des épines, des feuilles, des antennes ou des nageoires...

LE TOTÉMISME : QUAND LE LIEN ANCESTRAL NOUS RELIE AUX AUTRES

Bien qu'établis de façon différente, les rapports identitaires « inter-espèces » sont aussi cruciaux chez les totémistes. Originaires d'Australie ou d'Amérique du Nord, les populations totémistes considèrent tout être vivant comme relié à un lointain ancêtre originel ; une sorte d'être surnaturel (pour employer un mot qui nous parle) qui est à l'origine de son totem ou clan généalogique. Évidemment, il existe différents ancêtres originels donnant vie à autant de familles totémiques différentes, lesquelles incluent pêle-mêle en leur sein plantes, animaux et humains (bousculant, là encore, les repères identitaires qui nous sont familiers). Selon les totémistes, chaque membre d'un même totem possède des caractéristiques (comportementales et physiques) identiques, qui différencient donc les gens (bipèdes ou non) selon leur appartenance totémique. Mais ces différences s'avèrent complémentaires car les liens sociaux, noués jadis entre ancêtres totémiques, se renouent au présent au travers d'échanges et de rapports préférentiels entre certains clans totémiques. ^{xlv}

En Australie par exemple, les peuples aborigènes concevaient leur ascendance familiale sous forme d'un lien généalogique - mais aussi physique et spirituel - avec des entités imaginaires nommées *Êtres du Rêve* (comme *l'Homme Kangourou*, *l'Homme Léopard à Colletterie*, *la Femme Tortue*, *la Femme Émeu*, etc.). Présents sur Terre à l'origine du monde, les Êtres du Rêve ont littéralement gravé les théâtres minéraux de leur présence en façonnant qui un lac, qui une montagne, qui une anfractuosité dans les rochers, créant ainsi des liens personnels (totémiques) avec différents endroits particuliers. Ces liens se transmettent, de génération en génération, via des chants totémiques narrants en détails la vie de chaque Être du Rêve, y compris les rapports sociaux qu'il a pu entretenir avec les autres Êtres du Rêve et la manière dont cela a façonné le monde. ^{xlvi} Pour un totémiste australien, les paysages ne sont donc pas des minéraux inertes : certains lieux, précisément identifiés, constituent la mémoire vivante d'événements passés. Ce sont des espaces sacrés, animés d'une Énergie et d'une Personnalité

¹⁹ Membre de la tribu paiute Lovelock du Nevada et diplômé de la Brown University, l'écrivain Adrian C. Louis (1946-2018) a conté la détresse des siens enlignés dans les réserves, dans *Indiens de tous poils et autres créatures*, un livre aussi tragique que merveilleux. Quant à la sanglante colonisation de l'Ouest américain, elle a été contée avec une justesse et une précision inégalée par l'historien Dee Brown (1908-2002) dans son livre *Enterre mon cœur à Wounded Knee*.

singulières, étroitement liées au totem auquel on appartient. D'ailleurs, avant de quitter la Terre, chaque Être du Rêve a déposé, dans des endroits sacrés qui lui sont éternellement liés, des sortes de matrices contenant les Esprits-Enfants de toute sa descendance à venir (plantes et animaux confondus). Voilà pourquoi ces ancêtres primordiaux étaient considérés comme les géniteurs de toutes les formes de vies présentes sur Terre, chaque être sensible (animal comme végétal) étant lié à un totem particulier selon l'Être du Rêve dont il descendait. Par exemple, quand une humaine déjà enceinte ressentait le premier coup de pied du fœtus dans son ventre, elle savait qu'un Esprit-Enfant venait de s'incarner dans son bébé ; tout en retenant le lieu précis où cela était arrivé, il ne lui restait plus qu'à consulter les Anciens de sa tribu pour savoir quel Être du Rêve était le géniteur ancestral de son futur enfant. À sa naissance, celle-ci ou celui-ci recevrait en héritage personnel un couplet particulier lié au lieu précis de son incarnation ; ce couplet personnel le relierait alors au vaste chant sacré narrant l'histoire de l'entité imaginaire ayant donné naissance à son clan totémique. Un clan auquel elle ou il appartiendrait toute sa vie.^{xlvi}

Concrètement, cela signifie que chaque Aborigène entretenait des liens de parenté totémiques avec des gens extérieurs à sa tribu. Par ailleurs, les membres de sa famille totémique n'étaient pas seulement des bipèdes sapiens mais aussi d'autres animaux et végétaux possédant le même ancêtre imaginaire qu'elle ou lui. Enfin, chaque humaine et chaque humain était personnellement lié à un lieu précis du territoire via le couplet sacré dont il avait hérité ; cette appartenance totémique les connectait également à tous les autres lieux-couplets du monde minéral associés à l'Être du Rêve dont elle ou il descendait (ces autres couplets étant l'héritage des autres membres de son clan totémique). Autrement dit, les totémistes d'Australie tissaient des liens intimes non seulement avec les membres animaux et végétaux de leur famille totémique, mais aussi avec des lieux géographiques précis : les histoires collectives chantées narraient la manière dont ces scènes minérales avaient jadis été façonnées par leur Ancêtre totémique, et comment elles restaient habitées par leur énergie particulière et personnelle. Une sorte de présence sacrée qui pouvait notamment se manifester sous la forme de rêves et de souvenirs vivants.

Il nous faut alors revenir sur ce qu'on a dit plus haut en présentant la naissance des entités imaginaires au cours de notre longue évolution. Dans l'exemple repris de Yuval Noah-Harari, un humain moderne racontait à ses amis « que, ce matin, près du coude de la rivière, il a vu un lion suivre un troupeau de bisons » (*cf.* supra, p.6). En réalité, aucun totémiste ne parlerait de manière aussi impersonnelle d'une entité minérale comme « la rivière ». Quand ils arpentent différents lieux du territoire, ou quand ils veulent tout simplement en parler, les Aborigènes d'Australie chantent les couplets totémiques qui y sont associés, invoquant ainsi inextricablement le lieu proprement dit, l'histoire mythique qui l'a forgé et les sources ancestrales d'énergie qui y sont toujours tapies. Pour les totémistes, de nombreux théâtres minéraux deviennent ainsi des entités imaginaires à part entière, des êtres singuliers avec lesquels se tissent un lien familial, une communion intime, une sorte de cordon ombilical empathique. Pour les dépositaires humains du Rêve chanté, ces théâtres minéraux ne sont pas seulement familiers ; ils sont considérés comme vivants, habités et sacrés.

Ainsi, aux yeux des populations sapiens d'antan, les minéraux n'étaient pas des objets inertes et passifs, pas plus que les animaux ou les végétaux n'étaient des formes de vie inférieures à la leur. Tous, ou presque, étaient vus comme des êtres conscients, des sujets à part entière. Des êtres sensibles formant des communautés familiales. Des partenaires sociaux avec lesquels on partageait une histoire. Des êtres vivants pour qui on ressentait de l'empathie, avec lesquels on entretenait des liens affectifs

et familiaux. Des personnes susceptibles de vous aider ou de vous mettre des bâtons dans les roues, selon que vous entreteniez ou non avec elles des relations de bon voisinage.

Pour employer une image parlante, on pourrait dire des Sapiens d'antan qu'il s'envisageaient comme autant de fragments partiels de *peuples mosaïques* où les Autres, aussi différents soient-ils, sont nécessaires pour exister et être pleinement soi-même. Leur manière de penser le collectif n'était donc pas intérieure, mais plutôt relationnelle. Aussi bizarre que cela nous paraisse, cette manière de se penser soi-même en complément des autres hante les plus vieilles cosmogonies et d'innombrables mythes²⁰ de tradition orale ayant réussi à survivre jusqu'à nos jours. Par ailleurs, c'est aussi ce sentiment d'être « incomplet » qui a donné vie à une multitude d'entités imaginaires (Esprits, Ancêtres, Divinités, etc.) que nous englobons derrière un mot - simultanément étriqué et tellement fourre-tout - qu'il ne veut plus dire grand-chose : la religion.

COMMENT RELIRE L'HISTOIRE FACE À DES *FORGES IDENTITAIRES* DÉROUTANTES ?

Qu'on le veuille ou non, notre vision de l'histoire est toujours une lecture *a posteriori*. Nous jugeons ainsi les autres à l'aune de nos savoirs et regards contemporains qui - trop souvent pétris d'arrogance - s'arrogent le droit de dire tout ce qui n'allait pas chez les humains et les humaines d'antan. La critique athéiste des religions participe de ce phénomène : avec le recul, il est facile de se gausser des errances « irrationnelles » d'institutions cléricales qui ont jadis défendu (certes en abusant parfois ignoblement de leur pouvoir hégémonique) de folles chimères contre vents et marées. Ce fut le cas, par exemple, de l'Église catholique au XVII^e siècle face à l'héliocentrisme²¹. Le dédain est encore pire vis-à-vis des religions non monothéistes plus anciennes : après avoir été combattues sans répit par le christianisme colonial qui chercha par tous les moyens à les enfouir six pieds sous Terre, le monde moderne a continué de les ensevelir sous des tonnes de sarcasmes et de jugements à l'emporte-pièce. Et ce n'est que récemment qu'il s'est partiellement ravisé pour les exhiber telles d'inoffensives natures mortes dans les musées (bien sûr, il n'est jamais question de les inviter dans des débats publics pour interroger nos manières de vivre en société)²².

Pourtant, toutes ces condamnations *a posteriori* et sans nuances des religions sont une relecture très partielle de l'histoire. Car n'en déplaise aux athées qui considèrent la présence d'entités « magiques » ou divines uniquement sous l'angle d'une condamnation rationaliste de croyances erronées, ou comme les délires fantasmagoriques d'un clergé élitiste manipulant les foules, la fabrication et le partage d'entités imaginaires fut une étape-clé dans l'histoire de l'humanité. Ce partage de fictions symboliques fut le chemin emprunté pour améliorer nos coopérations sociales, tisser des réseaux sociaux élargis et - *in fine* - élaborer des vies sociales plus complexes. Rien que sous cet angle, leur rôle dans l'histoire des bipèdes transcende le point de vue étriqué synthétisé dans une formule célèbre par Karl Marx (1818-1883) : *la religion, c'est l'opium du peuple !* Non que ce point de vue soit entièrement faux : la présence d'entités imaginaires peut effectivement conduire à des croyances

²⁰ Les mythes sont de grandes narrations collectives évoquant de grands événements passés (réels comme fantasmagoriques) ainsi que le bienfondé des manières de vivre en société. Parmi les mythes, on trouve notamment des cosmogonies qui sont des récits fondateurs sur l'origine du monde.

²¹ Défendue notamment par des savants comme Nicolas Copernic (1473-1543) et Galilée (1564-1642), tous deux catholiques soit dit en passant, l'héliocentrisme remettait en cause l'idée que la Terre était au centre de l'Univers pour affirmer, avec raison, qu'elle tournait plutôt autour du Soleil.

²² Je n'ignore pas que l'exposition de sociétés non modernes existe depuis longtemps en Occident, mais elle avait jadis pour fonction première de donner le grand frisson aux « évolués » (sic) en les exposant directement à la vue de gens et d'artefacts sauvages – comme l'ont fait plus d'une exposition coloniale par le passé.

malsaines, à des manipulations de masse et à des crimes odieux. Mais leur présence ne se résume pas à cela. Dépasser cet écran de fumée peu avenant est donc nécessaire si l'on veut comprendre, sans *a priori* basés sur une vision à rebours de l'histoire, comment les entités imaginaires « religieuses » se sont invitées au bal des pensées des temps anciens.

Nos ancêtres nomades chasseurs-collectrices ne connaissaient ni les lutins atomiques, ni les entités moléculaires, ni les réseaux ioniques, ni les peuples microbiens²³. Mais ils et elles avaient des yeux, un nez, des oreilles, des capacités d'analyse, des facultés de réflexion et une mémoire collective entretenue par des traditions orales. Tout en les déformant partiellement, cette mémoire collective gardait vivaces certains évènements particulièrement remarquables - qu'ils soient joyeux ou malheureux, « humains » ou « non humains »²⁴, proches ou lointains d'un point de vue chronologique. Et parmi les faits retenant durablement l'attention collective, nul doute que les métamorphoses du mutant minéral trouvaient une place de choix : sol se mettant à trembler sans prévenir, montagnes augustes et sages pouvant soudain rugir pour vomir une éruption volcanique apocalyptique, vagues océanes pouvant se dresser tel un monstre vorace le temps d'un tsunami, époques glaciaires capables de recouvrir des plaines fertiles par des titans de gel s'éternisant des milliers d'années, ciel gorgé d'orages vomissant éclairs vents furieux et trombes d'eau qu'on nomme aujourd'hui typhons et ouragans... Ajoutons que certaines entités invisibles (comme les microbes pathogènes) provoquaient des manifestations visibles (comme les maladies) qu'il fallait aussi tenter d'expliquer au moment d'invoquer les entités imaginaires prenant en compte les mystères insondables de la vie.

Quand on y songe, il aurait fallu être particulièrement sotte - ou idiot - pour ne pas remarquer qu'au-delà des apparences quotidiennes existaient des réalités, cachées et invisibles, structurant ce monde. De tels évènements ne passèrent donc pas inaperçus et furent gravés, d'une manière ou d'une autre, à l'aide d'entités imaginaires occupant une place de choix dans les récits intergénérationnels. (N'ayons pas peur de le dire : à leur manière, les Sapiens d'antan prenaient en compte l'existence du mutant minéral que les sciences contemporaines peinent encore à faire redécouvrir au monde moderne.²⁵)

À l'inverse, quand tout se passait bien, la pluie abreuvait de ses bienfaits un monde généreux et luxuriant ; un monde où diverses formes de vie se côtoyaient, se fréquentaient, se jugeaient, se dévoraient ou s'entraidaient. Pour des chasseurs-collectrices dont la vie dépendait d'une connaissance approfondie des mœurs et manières de vivre de nutriments mobiles, inviter tous ces êtres vivants au sein d'entités imaginaires évoquant le quotidien était parfaitement sensé. Une invitation qui n'était pas froide et abstraite (à l'image de certains savoirs scientifiques), mais intime et sensorielle. Dans son livre *Comment la terre s'est tue*, le philosophe écologiste David Abram (né en 1957) explique la pertinence d'une telle approche :

« La chasse, pour une communauté indigène orale, implique des capacités et des sensibilités très différentes de celles qui sont associées à la chasse dans la civilisation technologique. Sans arme à feu, un chasseur indigène doit souvent s'approcher beaucoup plus près de sa proie sauvage s'il

²³ Je reprends cette manière particulière de nommer les atomes, molécules et autres réseaux d'ions de mon étude CEPAG 2024 : *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé*.

²⁴ Étant donné que ces entités imaginaires appartiennent à nos registres de pensées modernes, et non à celles des populations sapiens évoquées ici, l'usage de guillemets m'a semblé de rigueur.

²⁵ Si les partisans de la Terre plate forment une communauté plutôt marginale, on ne peut pas en dire autant des partisans du Créationnisme divin qui restent influents dans de nombreux endroits du monde, ainsi que des climatosceptiques rêvant d'un monde où la nature peut être manipulée à notre guise sans jamais avoir à en subir les conséquences.

veut lui ôter la vie. Plus près, pas seulement physiquement mais émotionnellement aussi, au point d'entrer dans une proximité empathique avec la manière dont l'autre animal sent et éprouve. »^{xlviii}

Le mot est lâché : empathie. Que ce soit pour se nourrir ou échapper aux crocs d'un prédateur, les chasseurs-collectrices nomades devaient ressentir avec finesse ce que pensent, ressentent et vivent leurs voisins animaux, minéraux et végétaux. Pour eux, comprendre le sens et les subtilités des communications sauvages était un atout décisif dans l'existence. S'appuyant sur les récits du médecin péruvien Manuel Córdova-Rios - enlevé en 1907, à l'âge de quinze ans, par une tribu amazonienne amahuaca qui l'éleva ensuite comme l'un des leurs -, David Abram cite plusieurs exemples étayant cet argument. Comme ce récit d'un chasseur amazonien installé à la nuit tombée dans un hamac, et racontant à la ronde ce qu'il a fait plus tôt dans la journée :

« Il était temps de commencer à rentrer et je n'avais pas de gibier. Juste au moment où je faisais demi-tour pour revenir au camp, un tinamou [une espèce de perdrix de la jungle qui dort au sol] a lancé son triste cri, près de là où j'étais, et un autre lui a répondu. Vous savez pourquoi leurs cris, à la tombée de la nuit, sont si tristes ? Ils n'aiment pas dormir seuls et, lorsque le soir se couche, ils errent en criant encore et encore, jusqu'à ce qu'une réponse leur vienne de quelque part, et ensuite les deux oiseaux se rejoignent, guidés par leurs cris. C'est comme cela qu'ils trouvent un compagnon pour la nuit. J'ai répondu au cri, et j'ai réalisé que j'étais entre les deux oiseaux. Alors j'ai reculé et me suis caché entre les racines au contrefort d'un arbre, d'où je pouvais voir le sol devant moi sur une bonne distance, et je me suis mis à appeler les oiseaux à moi. Vous savez qu'il est dangereux d'appeler le tinamou sans la protection d'un grand arbre. Le jaguar vient parfois en réponse au cri ! Le tinamou est son oiseau préféré aussi. Un oiseau était tout près et il a bientôt eu ma flèche dans le corps. Il a un peu battu des ailes, donné quelques coups de pattes, mais il s'est retrouvé très vite avec moi sous l'arbre. »^{xlix}

Sans comprendre la psychologie des tinamous, sans être capable de parler comme eux, sans prendre en compte les goûts du jaguar ou sans penser à s'abriter au creux de racines végétales, ce chasseur serait rentré bredouille ou aurait pu finir dans l'estomac d'un félin. C'est aussi l'art subtil des communications inter-espèces qui permet à cet autre indigène amazonien d'attirer à lui des proies pourtant initialement hors de portée :

« Un chasseur, entendant une bande de singes se déplacer, haut dans la dense canopée tropicale, poussa un cri qui aurait été celui d'un jeune singe s'il était tombé au sol. Le cri arrêta net la course des singes et les amena à quitter le feuillage épais, jusqu'à se trouver à portée des flèches du chasseur. Celui-ci en tua deux pour nourrir sa famille. Plus tard, les compagnons indigènes de Córdova-Rios lui enseignèrent, par imitation, les principaux signaux vocaux d'une espèce de cochons sauvages qu'ils chassaient. »¹

Évidemment, pouvoir fusionner ses sens et sa psychologie avec la multitude de vies cohabitant dans la forêt avoisinante implique, forcément, d'être à l'écoute de celles et ceux qui maîtrisent le mieux ce savoir particulier. Chez les Achuar d'Amazonie, cet apprentissage commence dès le plus jeune âge :

« Lorsqu'un gibier est rapporté à la maison, les enfants font cercle autour de l'animal et examinent minutieusement ses caractéristiques anatomiques externes et internes, guidés dans leurs observations par les commentaires des adultes. En outre, presque toutes les maisons Achuar

abritent des animaux sauvages plus ou moins apprivoisés et les enfants apprennent certainement beaucoup sur leurs réactions en jouant quotidiennement avec eux. »^{li}

À cet exemple cité par Philippe Descola, ajoutons cette précision de David Abram toujours liée aux peuples amazoniens :

« Le chasseur indigène doit, en réalité, avoir été lui-même l'*apprenti* des animaux qu'il entend tuer. Une observation longue, approfondie, intensifiée de temps en temps par des rituels d'identification et de mimésis lui permettra de développer peu à peu une connaissance instinctive des habitudes de sa proie, de ses peurs et de ses plaisirs, de ses nourritures préférées, des lieux où elle aime se tenir. »^{lii}

Chemin faisant, souligne David Abram, cet apprentissage empathique modèle en profondeur « la manière dont les humains parlent [qui] s'ajuste aussi nécessairement à la variété des appels et des cris qui animent le milieu alentour. Un tel accordage est tout simplement impératif pour toute culture qui dépend toujours, pour sa subsistance, de la chasse et de la cueillette. De légères modifications des conditions météo, un changement dans les comportements migratoires de certaines proies, une variation légère de l'attention d'un prédateur - la sensibilité à de telles subtilités est un aspect essentiel de toute culture orale de subsistance. Et cette sensibilité se reflète inévitablement non seulement dans le contenu mais aussi dans les formes et les structures mêmes du langage humain. »^{liii} Voilà pourquoi, ajoute le philosophe écologiste, « dans les cultures indigènes orales, la nature elle-même s'exprime. Elle *parle*. Pour ceux qui appartiennent à ces cultures, la voix humaine participe toujours dans une certaine mesure de celle des loups, du vent et des vagues - c'est-à-dire participe du discours même de la terre animée. Il n'y a aucun élément dans le paysage qui soit totalement vide de résonance et de pouvoir expressif. Tout mouvement peut être geste ; tout son peut être voix, parole porteuse de signification. »^{liiv}

On commence à comprendre pourquoi les peuples indigènes se considèrent comme une pièce parmi tant d'autres au sein de peuples mosaïques. Mettre ses sens et sa psychologie au diapason du monde sauvage, avec lequel ils interagissent constamment, implique de fusionner - par l'empathie, l'émotion, la langue, les entités imaginaires invoquées - avec les multiples formes de vies avoisinantes. Et cela ne peut se faire sans implications concrètes sur la vie sociale et l'imaginaire collectif des Sapiens nomades vivant de chasse et de collecte.

LAISSER PLACE AUX VÉRITÉS D'ANTAN : MÉMOIRES ORALES ET RITES COLLECTIFS DES PEUPLES MOSAÏQUES

La première de ces implications est la création de mythes où les peuples animaux, minéraux et végétaux participent à l'animation du monde en étant pleinement acteurs de l'histoire. Et qu'il s'agisse de personnages ou de récits fantasmagoriques (à nos yeux modernes) n'a rien d'irrationnel. Nous vivons dans des sociétés où les moyens d'accumuler et de préserver des connaissances sont multiples : nos enfants vont à l'école plusieurs heures par jour durant des années ; l'écrit *et* la vidéo *et* les supports numériques nous permettent également d'enregistrer, pour conserver et diffuser d'innombrables savoirs (enseignements et témoignages) sur le monde qui nous entoure. Paradoxalement, ces progrès techniques nous ont fait perdre de vue que nos ancêtres nomades chasseurs-collectrices étaient des peuples de tradition orale. Ne possédant que leur mémoire des mots pour transmettre avec succès de nombreuses connaissances, ils auraient été fous de convoquer des entités imaginaires abstraites, c'est-à-dire sérieuses et savantes, difficiles à assimiler et retenir. Mieux valait, comme le souligne encore le

philosophe David Abram, miser sur des contes, des chants, des rimes et des histoires vivantes narrant l'histoire de personnages auxquels on pouvait sans peine s'identifier :

« Sans écriture, la connaissance des différentes propriétés de tel animal, telle plante ou tel lieu ne peut être préservée qu'entrelacée à des récits, à des histoires vivantes où les caractéristiques spécifiques d'une plante, par exemple, sont rendues manifestes à travers le récit d'une série d'évènements et d'interactions. Les histoires elles-mêmes, comme les poèmes en rimes et les chants, s'incorporent facilement à notre expérience sentie ; le cours changeant des actions résonne et fait écho à nos propres expériences. Lorsque nous entendons ou racontons une histoire, par procuration, nous la *vivons*, et les peines mêmes des personnages s'intègrent à notre propre chair. [...] Et plus une histoire est vivante, plus les rencontres qu'on y fait sont fortes et passionnantes, plus elle sera facile à incorporer. »^{lv}

Loin d'incarner des croyances ridicules, les mythes et histoires collectives qu'on se racontait chez les chasseurs-collectrices avaient, *a minima*, une fonction mémorielle. Si l'on veut s'en tenir à des explications « raisonnables », les histoires fantastiques mettant en scène des entités imaginaires permettaient à ces peuples de tradition orale de transmettre, par le seul support de la voix, de génération en génération, tous les savoirs et savoir-faire accumulés au fil du temps.

On pourrait objecter qu'il existait également des mythes et légendes mettant en scène des entités n'incarnant pas vraiment de « réels » êtres vivants tels que les *Ancêtres*, les *Esprits*, les *Fantômes*, les *Ombres*, le *Souffle*, etc. Là encore, ce serait oublier l'importance du relationnel chez les peuples-mosaïques confrontés au défi de tisser des liens entre Morts et Vivants, entre Lumière et Obscurité, entre Visible et Invisible - ce monde de l'infiniment petit et de l'infiniment lointain imperceptible à nos sens quotidiens, et pourtant déterminant dans notre destinée d'êtres vivants comme je l'ai montré dans d'autres études.^{lvi} Même sans outils techniques pour l'aborder, les chasseurs-collectrices ont souvent fait preuve d'une immense finesse à ce sujet. Premièrement, la plupart des peuples indigènes connus acceptent l'idée que des mystères inexplicés débouchent sur des questions sans réponse. C'est d'ailleurs là, pour eux, que s'esquissent les frontières du sacré. Deuxièmement, les manières de vivre animistes, analogistes et totémistes ouvrent la porte à un monde profondément ambivalent, où le Bien ne s'oppose pas abruptement au Mal comme dans nombre d'idéologies modernes. Si l'on veut confronter la pertinence des systèmes idéologiques très anciens à ceux qui animent nos sociétés contemporaines, avec comme maître-étalon les connaissances scientifiques sur le dynamisme écologique des écosystèmes, nul doute possible : les Sapiens chasseurs-collectrices et les peuples indigènes l'emportent haut la main ! Là où notre ambition de dominer la Nature n'a de cesse de détruire le Vivant chaque jour davantage, les Sapiens d'antan ont relevé le défi (en dépit des quelques catastrophes soulignées précédemment) de vivre en bonne entente avec les peuples avoisinants.

Citons en exemple le témoignage contemporain de Davi Kopenawa, un chaman (né en 1956) de la tribu amazonienne des Yanomami, qui évoque ici son amour profond de la Forêt. Un amour inextricablement lié à la profusion d'animaux et de végétaux, mais aussi des esprits qui y vivent :

« Ses arbres sont beaux et sa terre fertile. Le vent et la pluie conservent sa fraîcheur. Nous mangeons son gibier, ses poissons, les fruits de ses arbres et ses miels sauvages. Nous buvons l'eau de ses rivières. Elle fait pousser les bananiers, le manioc, les cannes à sucre et tout ce que nous plantons dans nos jardins. Nous y voyageons pour nous rendre aux fêtes *reahu* où nous sommes

invités. Nous y menons nos expéditions de chasse et de cueillette. Les esprits y vivent et se déplacent partout. »^{lvii}

Nommés *Xapiri*, ces esprits de la forêt ne sont pas que des entités imaginaires pour Davi Kopenawa. Il en parle comme d'un peuple civilisé, connaissant les bonnes manières, qui se parfume et s'apprête pour venir à sa rencontre :

« Leurs miroirs arrivent de la poitrine du ciel en les précédant avec lenteur. Puis ils se fixent brusquement dans les airs et y demeurent suspendus. Les *xapiri* y descendent les uns après les autres en faisant leur très belle danse de présentation. Ce sont les images des ancêtres animaux, celles d'*Omama*, de son épouse *Thuëyoma* et des autres femmes des eaux. Ce sont les esprits du ciel, des tonnerres et du soleil, ceux des anciens Blancs, les *napënapëri* et beaucoup d'autres. Alors, leurs pères, les chamans, les imitent tour à tour en chantant et en dansant. Ils deviennent eux-mêmes esprits. Les *xapiri* se déplacent en flottant dans les airs à partir de leur miroir pour venir nous protéger. En arrivant, ils nomment dans leurs chants les terres lointaines d'où ils viennent et celles qu'ils ont parcourues. Ils évoquent les lieux où ils ont bu les eaux d'une rivière sucrée, les forêts sans maladies où ils ont mangé des nourritures inconnues, les confins du ciel où, sans nuit, l'on ne dort jamais. Une fois que l'esprit perroquet a terminé son chant, l'esprit tapir entame le sien, puis c'est le tour de l'esprit jaguar, de l'esprit tatou géant et de tous les ancêtres animaux. Chacun offre l'un après l'autre ses paroles avant de demander pourquoi leur père [le chaman] les a appelés et ce qu'ils doivent faire. »^{lviii}

Tisser des liens d'affinités et de parenté avec les espèces avoisinantes, fut-ce en invoquant des entités « spirituelles » n'existant pas à nos yeux, est assurément l'un des talents les plus remarquables des peuples-mosaïques. Cette capacité (évoquer leur *ouverture d'esprit* serait tout aussi juste) donnait à la philosophie des chasseurs-collectrices d'antan une posture humble et profondément consciente de l'ambivalence sur laquelle reposent nos existences. En témoignent ces propos, tenus dans les années 1930 à l'explorateur danois Knud Rasmussen, par un Inuit animiste :

« Toutes les créatures qu'il nous faut tuer et manger, toutes celles qu'il nous faut abattre et détruire afin de nous faire des vêtements, toutes ont des âmes, comme les nôtres, des âmes qui ne périssent pas avec le corps, à qui nous devons accorder nos faveurs de peur qu'elles ne se vengent sur nous pour leur avoir pris leur âme. »^{lix}

Parce qu'ils ne s'envisagent pas comme des maîtres du monde absolus, mais plutôt comme un peuple mosaïque parmi tant d'autres, les peuples indigènes connus des ethnologues soulignent l'importance de ne pas fâcher leurs voisins en mettant en place des relations de bon voisinage. Bien sûr, celles-ci n'excluent pas les prédatons quotidiennes (nous sommes des mammifères à sang chaud qui avons régulièrement besoin de nutriments), mais celles-ci sont régies par des codes sociaux et divers rituels qui limitent les prises et proscrivent les excès. Par exemple, les Aborigènes d'Australie s'interdisent de manger leurs sœurs et frères animaux appartenant au même totem qu'eux, car tous partagent le même Être du Rêve comme ancêtre. Les Aborigènes doivent également prendre soin des sites sacrés auxquels hommes et femmes sont liées par le couplet du chant, reçu en héritage lors de leur naissance. Cela implique de réciter les chants dédiés à chaque lieu-totémique lorsqu'on y chemine ; et comme ces chansons rappellent la manière dont l'Être du Rêve duquel on descend a façonné chacun de ces lieux toujours habités par des esprits protecteurs, il ne viendrait à personne l'idée de les réduire à des *ressources naturelles*, des *matières premières* ou des *moyens de production* exploitables à volonté

au point de rendre ces endroits méconnaissables. Les nutriments qu'on en tire sont donc limités. En outre, des rituels collectifs visent à maintenir la Fertilité du site, par exemple en y réunissant l'ensemble des membres d'un totem pour réciter l'ensemble du chant totémique (chacune et chacun chantant alors son propre couplet) ; d'autres rites prévoient un nettoyage du site et l'entretien des peintures rupestres dédiées aux esprits qui y vivent.^{lx} Par ces pratiques institutionnelles, les Aborigènes d'Australie mettent en place des collectifs sapiens chargés de témoigner du respect aux théâtres minéraux abritant toutes sortes de vies (animales et végétales) avec lesquelles ils se sentent étroitement connectés.

Ces formes de réciprocité hantent également l'imaginaire et les pratiques des sociétés animistes. Lors de son séjour chez les Achuar d'Amazonie dans les années 1970, l'ethnologue Philippe Descola a ainsi été marqué par les gestes et marques de respect des indigènes vis-à-vis des dépouilles d'animaux pourtant chassés, tués et mangés.^{lxi} Un respect qui commence bien en amont de cette chasse car, aussi doués soient-ils pour manier l'arc et les flèches ou bien ruser en imitant le langage des proies convoitées, les chasseurs animistes d'Amazonie sont convaincus que leur succès réside avant tout dans l'art de séduire le gibier pour l'amener, littéralement, à venir se jeter sous leurs flèches. Une séduction dont il ne faut surtout pas abuser, au risque de déplaire à des entités imaginaires nommées *Maîtres du Gibier* qui sont les dépositaires ultimes de la destinée de chaque espèce vivant en forêt. C'est pourquoi, explique Philippe Descola, « un Achuar ne peut prélever du gibier sur le troupeau hétéroclite contrôlé par les esprits tutélaires qu'à la condition de respecter deux règles : d'une part, il doit rester modéré dans son prélèvement - c'est-à-dire ne jamais tuer plus d'animaux que nécessaire - et d'autre part, ni lui ni sa famille ne doivent manquer de respect aux animaux qu'il a tués. »^{lxii}

Se mettre à dos les Maîtres du Gibier, en contrevenant à l'éthique des rapports de chasse, serait courir au-devant de grands périls. Rencontré un peu plus haut dans ce texte, Manuel Córdova-Rios (le jeune enlevé à l'âge de quinze ans par une tribu amazonienne) le confirme. Après s'en être revenu de son long séjour parmi les Amahuaca, ce dernier a témoigné de l'existence de rites et règles collectives pour éviter de piller ou dévaster les écosystèmes forestiers :

« Avant chaque expédition de chasse collective, les chasseurs procèdent à une préparation rituelle méticuleuse. Ils ne mangent que certains aliments et font disparaître leur odeur corporelle en se trempant dans différents bains d'herbes et en s'immergeant dans la fumée d'un feu de feuilles. Les expéditions elles-mêmes s'accompagnent de chants respectueux adressés à certains esprits de la forêt. Selon Córdova-Rios, ces différentes pratiques tribales traduisent clairement un savoir des limites au-delà desquelles une espèce animale ne doit pas être chassée. La surchasse d'un type particulier d'animal ou d'oiseau est connue pour attirer la malchance sur le chasseur, voir sur le village tout entier. Ainsi, on enseigne à Córdova-Rios que s'il tue le chef d'une bande de cochons sauvages (ce qui laisse les cochons sauvages désorganisés et très vulnérables, jusqu'à ce qu'un nouveau meneur ne s'installe), plus jamais il ne devra tuer un meneur de la même bande. »^{lxiii}

Enfin, si l'on voulait une preuve tangible de la réussite des peuples anciens à préserver la reproduction des autres vivants, il suffirait de lire les innombrables récits passés (remontant notamment entre le XVI^e et le XIX^e siècles) des conquérants européens émerveillés - ou effrayés ! - par la profusion d'animaux et la luxuriance végétale dans de nombreux endroits du monde qu'ils découvraient, généralement pour y semer misère et désolation frappant tous les peuples mosaïques locaux.

LAISSER PLACE AUX VÉRITÉS D'ANTAN : ENTITÉS FERTILES ET PRATIQUES SOLIDAIRES

De la Lune au Soleil, des Forêts aux Rivières, du Vent aux Montagnes, des Oiseaux aux Serpents, des puissants Prédateurs aux Fourmis voraces, des Herbivores furtifs aux Baies toxiques, des Déserts de Sable aux Plaines Glacées, toutes les entités présentes faisaient jadis partie de la mosaïque des peuples interagissant pour façonner le monde dans lequel vivaient les Sapiens d'antan. Immergés dans ces relations sociales multiformes, nos ancêtres chasseurs-collectrices étaient profondément marquées par l'omniprésence d'autres vivants autour d'elles. Et ce que la science redécouvre de nos jours, elles en faisaient l'expérience quotidienne à l'aide simultanée de leurs sens, de leur intelligence et de leur modestie. Ces peuples mosaïques avaient compris que l'immobilité minérale n'était ni éternelle, ni figée dans la pierre. Que la Vie était un miracle, fugace et fragile, profondément ambigu. Que la Fertilité ne tenait qu'à un fil, tenu par des mains aussi puissantes que mystérieuses, capables de métamorphoser l'Abondance en Sécheresse et l'Harmonie en Désolation. Que cette Abondance ou cette Désolation ne concernaient pas seulement le petit groupe nomade auquel on appartenait, mais s'étendait à l'ensemble des peuples voisins : bipèdes et quadrupèdes ; aquatiques, terrestres et volants ; à écailles, à plumes, à poils, à épines, à feuilles, à tiges, à nageoires, à antennes ; grands ou petits... Qu'il existe, entre *nous* et *les autres*, des liens invisibles tissant une histoire commune.

Non séparés des autres vivants par une multitude de prothèses techniques, et confrontés en permanence aux interactions sociales avec diverses formes de vie et de forces minérales, les peuples indigènes ont parfaitement saisi *et* l'ambivalence profonde du monde *et* leur place au sein de cette mosaïque. En admettant qu'il existe des forces mystérieuses - aussi généreuses que terrifiantes - à ne pas fâcher au risque d'en subir de terribles représailles, les nomades reconnaissaient vivre au cœur de rapports sociaux où ce sont des entités invisibles, non bipèdes, qui détiennent en dernier ressort les pouvoirs d'offrir et de reprendre la vie. Par souci de concision, nous nommerons ici toutes ces entités imaginaires (extrêmement diverses d'une culture à l'autre) des *Entités Fertiles*. Ajoutons que pour s'attirer leurs bonnes grâces, il ne fallait pas nécessairement courber l'échine face contre Terre mais plutôt veiller à respecter leur présence ou honorer leur mémoire en mettant en place des relations de bon voisinage. Certaines de ces pratiques s'adressaient directement aux Entités Fertiles par l'intermédiaire de rituels (individuels et collectifs) comme des chants magiques, des danses, des rêves, des transes - accompagnées parfois par la prise d'hallucinogènes.

Mais loin de s'arrêter à des rituels « religieux » ou des pratiques « magiques », les relations de bon voisinage avec les Entités Fertiles passaient également par des codes sociaux, des rituels de partage et des comportements respectueux d'autrui (bipèdes et non bipèdes inclus). Par exemple, les nomades animistes sont dans l'impossibilité de fédérer leurs existences autour d'une entité imaginaire comme la *propriété privée*, omnipotente dans nos sociétés, en raison de l'importance donnée aux entités imaginaires nommées *Maîtres du Gibier*. Comme l'explique Philippe Descola, ceux-ci sont les seuls propriétaires légitimes des peuples animaliers forestiers :

« De nombreuses tribus amazoniennes se représentent les bêtes de la forêt comme déjà assujetties à des esprits qui les protègent, et donc dans un état insurpassable de domesticité. [...] si les esprits acceptent à certaines conditions que les hommes viennent puiser dans leurs troupeaux sylvestres pour se nourrir, ils ne supporteraient sans doute pas de se voir totalement dépossédés ». ^{lxiv}

Or, ces Maîtres du Gibier imposent des devoirs de générosité si l'on veut réussir à séduire et tuer certains membres des peuples animaux qui sont, en dernier ressort, leur propriété. Ainsi, un chasseur

animiste qui s'en revient de la chasse avec une belle proie (laquelle s'est laissée tuer parce qu'il l'a séduite) ne troquera pas un morceau de viande contre de nouvelles flèches fabriquées par un artisan habile, comme le croyait au XVIII^e siècle le précurseur du libéralisme économique Adam Smith, s'imaginant trouver là le prélude primitif du marché.^{lxv} Ce chasseur doué distribuera en fait l'entièreté de l'animal qu'il a tué, selon des règles sociales établies, et n'en avalera pas un bout de peur que le gibier, détestant tout comportement égoïste, ne le boude par la suite.

De même, si les Aborigènes d'Australie naissent chacun au sein d'un clan totémique défini selon l'Être du Rêve dont ils descendent, ces appartenances identitaires distinctes lancent un vaste jeu d'échanges (matrimoniaux, nutritifs, rituels) régis par des codes sociaux contraignants, mais qui assurent une certaine diversité (génétique et alimentaire notamment) quel que soit l'endroit où l'on vit et le groupe social qu'on fréquente. Par exemple, le fait d'appartenir à un clan totémique donne l'accès à des chants mentionnant l'existence de différents lieux, via les couplets racontant les évènements ancestraux vécus par l'Être du Rêve auquel on est liée tout au long de sa vie. Or, en s'intéressant aux liens entre rites et sites australiens, l'anthropologue Helen Payne a réalisé que chaque couplet chanté renvoyait à un lieu d'importance stratégique pour ces peuples totémistes aux prises avec le cœur aride de l'Australie : « Chacun de ces sites possédait une source d'eau ou un abri possible ou encore un point de vue élevé d'où observer la région environnante, voire un ensemble de caractéristiques de ce genre. De fait, ces sites du Rêve étaient les *seuls* endroits à offrir de tels avantages au sein d'un désert par ailleurs inhospitalier. »^{lxvi}

Autrement dit, l'appartenance à un totem ouvrait un chant de connaissances sur des lieux protecteurs et salvateurs. Or, les Aborigènes ne vivent pas au jour le jour en compagnie de leur clan totémique, mais bien dans des tribus rassemblant des gens issus de totems variés. Cette diversité totémique ouvrait alors la possibilité, pour une tribu nomade vivant dans un théâtre minéral avare en ressources (le grand désert d'Australie), de connaître par les chants totémiques les endroits où s'abriter, se désaltérer et se nourrir, tout en ayant pleinement le droit d'y être. Poussant plus loin ses investigations, Helen Payne a même constaté « que les sites géographiques caractérisés par une abondance particulière étaient le plus souvent traversés par plus d'un Rêve - figurant dans les aventures de plus d'un Ancêtre du Temps du Rêve - et étaient donc sacrés pour plusieurs clans totémiques. Le nombre et la complexité des rituels associés à un site du Rêve particulier variaient en proportion directe avec l'abondance de nourriture, d'eau et/ou d'abris qu'il était possible de trouver en cet endroit. »^{lxvii}

Par ces méthodes ingénieuses reliant l'éveil des sens aux interactions inter-espèces, l'oralité à la mémoire, la magie à des besoins pratico-pratiques, et une profonde spiritualité à des devoirs de réciprocité envers les autres peuples mosaïques, les sages d'antan ont invité - dans leurs têtes comme dans leurs savoir-faire - des entités imaginaires étroitement connectées avec le monde environnant. D'ailleurs, à en croire plusieurs auteurs, c'est avant tout la méconnaissance d'un lieu (ou sa mutation effrénée) empêchant de saisir avec finesse tous les liens entre vies organiques et théâtre minéral avoisinant qui conduisit, parfois, les peuples chasseurs-collectrices d'antan à provoquer des hécatombes écologiques - lesquelles restent toutefois rares si l'on prend en compte la totalité des 22 premières heures de la journée des Sapiens. Suivons encore la plume de David Abram expliquant pourquoi la première mondialisation de nos ancêtres nomades a pu mener à de telles extinctions :

« Dépourvus d'histoires et de chants appropriés à ce nouvel environnement, dépourvus de l'étiquette définissant les comportements adéquats dans *cette* région, et vis-à-vis de ses possibilités spécifiques en matière de nourriture, de combustible et d'abri, les nouveaux venus,

déplacés et souvent effrayés, ont pu souvent perturber, voire détruire une grande partie de la communauté biotique. [...] De tels événements suggèrent que l'accordage profond à un lieu qui caractérise tant de peuples de tradition orale nécessite que plusieurs générations se succèdent au sein d'un même terrain. »^{lxviii}

Au terme de cette longue parenthèse - une parenthèse prenant appui sur les peuples indigènes semi-nomades connus de nos jours pour extrapoler ce qu'ont pu vivre et penser les sapiens chasseurs-collectrices n'ayant pas laissé de traces écrites de leur passage sur Terre -, on comprend à quel point la *nature humaine* (que d'aucuns invoquent parfois pour justifier l'avidité, la cupidité ou l'égoïsme contemporains) est une fiction. Un mythe (au sens le plus religieux du terme) qui occulte d'autres manières de vivre et d'interagir avec les autres en postulant - bien à tort ! - l'universalité de nos seuls comportements et modes d'identification modernes. Animées par des forges identitaires très différentes des nôtres, les humaines et les humains d'antan envisageaient leurs interactions avec autrui sous forme de *concertations sociales en mosaïque* où certaines entités imaginaires, comme les Maîtres du Gibier animistes ou les Êtres du Rêve totémistes, jouaient les intermédiaires plaidant la cause des peuples minéraux, végétaux et animaux avoisinants. Une concertation sociale certes bizarre à nos yeux, car faisant appel à des actions comme le rêve ou les peintures rupestres, mais néanmoins primordiales pour les populations concernées. Et bien que ces rapports sociaux étaient fondamentalement asymétriques (les vrais maîtres du jeu étant des Entités Fertiles aussi puissantes qu'ambivalentes), ils étaient aussi solidaires et inclusifs. La vie y était vécue comme la mise en relation de vastes réseaux d'interdépendances entre des peuples-sujets (à écailles, à feuilles, à plumes, à poils...), tous capables de défendre leur droit à exister s'il venait à être bafoué. Ce faisant, les forges identitaires animistes et totémistes érigeaient des pratiques institutionnelles, tissant des liens entre une multitude de groupes sociaux (bipèdes et non bipèdes, visibles et invisibles), faisant voler en éclats les frontières de ce qu'on nomme *société*.

Aussi familiers soient-ils à nos yeux, force est de constater que nos critères identitaires modernes - mettant les sociétés humaines d'un côté, et la nature de l'autre - ne sont pas universels. Ils résultent en réalité d'une histoire hégémonique où l'Occident colonial a tenté, par des actes particulièrement cruels (comme l'esclavage et le racisme) s'étalant sur plusieurs siècles consécutifs, d'enlever toute légitimité aux entités imaginaires des populations indigènes. Une entreprise hélas couronnée de succès si l'on en juge par l'absence, dans le monde moderne, de toute altérité identitaire faisant appel à l'animisme ou au totémisme. Mais pour autant qu'on accepte d'abandonner un court instant l'ethnocentrisme qui nous habite (en ne considérant pas comme normaux les critères identitaires hérités tout droit de l'époque coloniale), on doit alors reconnaître que les « religions » des peuples mosaïques étaient - dans leur manière d'interroger l'Invisible, dans leurs interactions écologiques et dans leur manière de nouer des solidarités prédatrices - étonnamment plus honnêtes et sages que nombre d'idéologies, athées et humanistes, qui nous animent aujourd'hui.

Bien sûr, tout n'était pas rose pour autant. Comme on l'a vu plus précédemment en compagnie de Franz Broswimmer, les chasseurs-collectrices sapiens ont manifestement contribué à la disparition de certaines espèces au cours de la première mondialisation. De même, si les temps étaient difficiles et qu'aucune issue favorable ne se présentait, le recours aux sacrifices était une éventualité. Cela pouvait commencer par une maman sapiens nomade décidant d'abandonner son bébé tout juste naissant faute de perspectives pour le nourrir (un comportement qu'on observe parfois chez certains de nos cousins mammifères^{lxix}). Si le théâtre minéral persistait dans son hostilité, cela pouvait se poursuivre par des offrandes visant à apaiser les Esprits Fertiles - offrandes pouvant aller jusqu'à la mise à mort d'autres

êtres vivants incluant, parfois, des Sapiens membres ou non de la tribu. Notons que les personnes sacrifiées n'étaient pas toujours les plus humbles : posséder de grands pouvoirs, dans des sociétés mosaïques où les choses se passaient mal, pouvaient amener le groupe à se retourner contre un leader effectuant de mauvais choix ou simplement malchanceux (par exemple, si une sécheresse perdurait). C'est un fait : courir après des ressources volatiles n'était pas toujours simple, et les manières de surmonter les obstacles n'excluaient pas la violence. (À celles et ceux qui trouveraient ça impardonnable, pensez d'abord à bien regarder au fond des yeux le monde contemporain condamnant à la pauvreté des milliards de personnes sur une planète que nous faisons chaque jour périlcliter davantage. Et interrogez-vous : qui sommes-nous pour les juger ?)

Retour à la journée fictive des Sapiens sur 24 heures

SOUDAIN, TOUT S'ACCÉLÈRE...

Après ce plongeon au cœur des premières forges identitaires humaines, il est temps de revenir à notre horloge fictive résumant la saga des Sapiens sur 24 heures. Pour rappel, nous avons abandonné les chasseurs-collectrices nomades en pleine ère glaciaire, tard dans la nuit (22h00), alors que leur expansion planétaire avait eu raison d'autres espèces vivantes, dont nos cousins et cousines humaines non sapiens. Nous pouvons à présent ajouter qu'en dépit de ces dégâts bien réels, les Sapiens animistes et totémistes sont parvenus - en général - à maintenir leurs actions et prédatons à l'intérieur de récits mythiques où les entités imaginaires imposent des limites aux prélèvements de vies « non humaines », raison pour laquelle ils laisseront en héritage une terre riche d'espèces foisonnantes, bien portantes et diversifiées.

Reprenons alors le cours de notre récit chronologique. Lorsque les Sapiens s'étaient lancées à l'assaut du monde en début d'après-midi, ces bipèdes emportaient déjà avec elles de précieux savoir-faire. La mise en place de poteaux et l'usage de piquets leur permettait de confectionner des abris, comme des tentes couvertes de peaux par exemple. Nos ancêtres étaient également capables d'ériger des murets, d'aménager le sol en le creusant ou en le couvrant de dalles ou de pierres selon les besoins. Même si elle ne semble pas avoir été très courante, l'inhumation des morts existait également²⁶. Enfin, les Sapiens portaient des vêtements pour protéger leur corps mais aussi se distinguer socialement. Bien sûr, partout où elles allaient, ces bandes nomades emportaient aussi leurs cosmogonies, leurs mythes, leurs langues, leurs symboles, leurs manières d'établir des liens sociaux avec le Visible et l'Invisible. Autant dire l'ensemble de leurs traditions culturelles impliquant des modes de concertation sociale en mosaïque avec les peuples avoisinants, dont faisaient partie les Entités fertiles. Ces traditions leur servaient de cadre interprétatif pour nommer et comprendre toutes les nouveautés croisées en chemin, ces réalités « malaxant » et métamorphosant partiellement en retour les traditions culturelles forgées en d'autres lieux et en d'autres temps.

En cours de soirée, disons entre 20h00 et 22h30 (un intervalle approximatif de 30.000 ans), les Sapiens du monde entier se sont aussi montrés inventifs en confectionnant de nouveaux artefacts²⁷. Citons pêle-mêle : l'aiguille à chas très précieuse pour coudre ensemble des peaux ou des fibres végétales ; des fresques murales ; des sculptures (représentant souvent des femmes aux formes prononcées) ; de l'artisanat végétal ; des flûtes en os ; des armes telles que des haches polies, des pointes barbelées qui restent fixées dans le corps des proies ou bien encore des propulseurs permettant d'allonger la distance des armes de jets. Il y a 30.000 ans (vers 21h30), Sapiens et Loups se sont mutuellement apprivoisés pour traquer ensemble les animaux chassés. Enfin, on retrouve dès 22h25 (il y a 20.000 ans) des traces de céréales moulues au Proche-Orient et les plus anciennes poteries en terre

²⁶ L'absence d'inhumation n'est pas synonyme d'une indifférence au sort des morts. Elle peut aussi signifier d'autres manières d'interagir avec les autres. Par exemple, livrer volontairement les dépouilles humaines à des animaux nécrophages permet d'établir une certaine forme de réciprocité, dans les rapports de prédatons respectifs, entre un groupe social sapiens et d'autres groupes sociaux « non humains ».

²⁷ Le mot *objet* aurait été plus simple à utiliser, mais cela aurait occulté le fait que de nombreuses créations techniques pouvaient être considérées comme vivantes (c'est-à-dire dotées d'une âme et de volonté) par les chasseurs-collectrices d'antan. Dès lors, utiliser un mot comme *artefact* (moins courant dans le langage quotidien) est une manière d'éviter un réflexe de pensée « voilà quelque chose d'inerte et d'artificiel » quasi automatique chez nous.

cuite en Chine du Sud.^{lxx} Mais là où les archéologues ouvrent de grands yeux, c'est à l'approche de 23h00 : soudain, d'un point de vue technologique, tout semble s'accélérer ! Alors que nous existons en tant qu'espèce depuis l'aube et avons vécu toute la journée dans la peau de chasseurs-collectrices nomades, voilà qu'en moins d'une demi-heure notre monde va changer de base.

Il est 23h02 (il y a 12.000 ans d'ici) quand se produit un évènement singulier. Au Proche-Orient, dans un endroit devenu célèbre sous le nom de *Croissant Fertile*, des gens adoptent un nouveau mode de vie : ils plantent en terre du blé et de l'orge et décident de vivre, sédentaires, aux côtés de leurs cultures. L'agriculture est née. C'est la révolution néolithique. Comme le précise l'anthropologue Alain Testart (1945-2013) dans un livre foisonnant de réflexions, le terme *révolution* cache en fait une longue évolution, les chasseurs-collectrices ayant découvert depuis belle lurette l'art de planter des graines avant de quitter un endroit pour y revenir des mois plus tard.^{lxxi} Par ailleurs, l'archéologue David Wendrow (né en 1972) et l'anthropologue David Graeber (1961-2020) insistent sur le fait que l'agriculture n'a pas gagné le cœur des humains du jour au lendemain. Elle s'est plutôt immiscée comme une activité de niche, pratiquée par exemple dans des zones marécageuses en complément de la chasse, et a dû patienter longtemps (environ 3.000 ans) avant de devenir une activité privilégiée par certains Sapiens.^{lxxii}

Toutefois, si l'on se place à l'échelle de notre journée de vingt-quatre heures, la simultanéité du phénomène de domestication à l'échelle mondiale est frappante. Selon les régions concernées, elle se déroule entre 22h57 et 23h27 (il y a 13.000 à 7.000 ans d'ici). En à peine 5.000 ans, de multiples sociétés humaines se mettent à domestiquer des êtres vivants. C'est le cas au Proche-Orient évidemment avec diverses plantes (figue, vigne, blé, lentille, orge, pois) et animaux (moutons, chèvres, porcs, abeilles). Du côté de l'Égypte, on domestique notamment des bœufs, des pigeons, des ânes mais on ne parvient qu'à apprivoiser un animal appelé à devenir sacré : le chat. Les Sapiens d'Asie ne sont pas en reste avec de l'orge, des pommes, du riz, des porcs, des poules et (en Inde et au Pakistan) le zébu. De l'autre côté du monde, sur un continent qui ne s'appelle pas encore l'Amérique, on cultive entre autres du tabac, des courges, des pommes de terre, du piment, de la coca et la future star des civilisations mésoaméricaines : le maïs. La poterie, si précieuse pour constituer des stocks, fait aussi son apparition en Asie, en Afrique, en Europe de l'Est et même en Amazonie. Enfin, si les chasseurs-collectrices européennes sont à la traîne dans la domestication des êtres vivants (seul le chien semble les accompagner), elles n'en sont pas moins inventives car on y trouve soudain des arcs, des pièges, des filets de pêche, des canots et même de la céramique.^{lxxiii}

Durant longtemps, les spécialistes en histoire se sont interrogés sur cette chronologie simultanée : qu'est-ce qui pouvait bien expliquer ce « réveil » groupé de l'humanité, il y a 12.000 ans d'ici ? Étions-nous soudain devenus plus intelligentes ? Un centre innovateur (le Croissant Fertile) avait-il lentement mais inexorablement diffusé son génie créatif au reste du monde ? Une hypothèse qui eut son succès au début du XX^e siècle avant de sombrer devant le principe de réalisme : treize siècles avant J.C., on ne concevait pas encore de bateaux pour traverser régulièrement les océans et personne n'avait Internet (ni même le téléphone) pour appeler l'autre bout du monde. Pour comprendre comment un tel déclic a pu se produire, il a fallu abandonner une hypothèse omnipotente (l'humano-centrisme) et revenir à la salle de bal cosmique²⁸ pour voir valser ensemble le mutant minéral et le monde organique.

²⁸ J'utilise cette expression pour faire référence au système solaire, ainsi qu'aux réactions nucléaires en chaîne qui se déroulent dans son cœur. Pour plus d'explications à ce propos, voir mon étude CEPAG 2024 : *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé.*

Il était 22h15 à l'horloge de la journée des Sapiens (il y a 18.000 ans d'ici) lorsque la période glaciaire, commencée sept heures et trente minutes plus tôt, atteint un pic impressionnant. Les glaciers sont si imposants et le niveau des mers si bas qu'on passe à pied de France en Angleterre et du Japon en Asie ; de leur côté, Australie et Nouvelle-Guinée forment un seul continent émergeant des flots. Mais voilà qu'à 22h53 (il y a 14.000 ans), le climat se réchauffe : en moins de dix minutes (2.000 ans top chrono), le niveau des mers remonte de cent mètres tandis que s'achève la dernière période glaciaire que notre Terre ait connue.^{lxxiv} Pour nombre d'espèces végétales à travers le monde, c'est une formidable embellie et le début d'une expansion vers des terres autrefois réservées aux plus opiniâtres et robustes d'entre elles. Bien sûr, les herbivores suivent le mouvement, eux-mêmes traqués de près par les carnivores. Pour les animaux à fourrure épaisse, il faut migrer au plus près des pôles - ce qui n'est pas toujours possible quand des montagnes barrent le chemin - ou s'adapter très rapidement au risque de mourir de chaud. Enfin, pour les Sapiens c'est une aubaine incroyable : soudain, à 23h02, il y a 12.000 ans, le mutant minéral leur ouvre une porte ensoleillée sur de vastes régions du monde !

LA RÉVOLUTION NÉOLITHIQUE : UN MIRACLE PRODIGIEUX ?

À nouveau, il est tentant de relire l'histoire *a posteriori*. Vu à hauteur du XXI^e siècle, la révolution néolithique nous apparaît comme un jalon fondamental sur la route inexorable menant au progrès de l'humanité. Mais là encore, contempler le passé avec des œillères évolutionnistes empêche de saisir ses nuances, ses revers oubliés et ses contradictions profondes.

Débutons avec les nuances. Pour les bandes de chasseurs-collectrices, se sédentariser n'était pas vu comme un immense pas en avant sur la voie du bien-être et du confort matériel. C'était plutôt un déchirement profond nourri par la crainte de perdre une liberté fondamentale chère au cœur des nomades : le droit de se lever le matin sans être soumis au joug de rituels prévisibles et de tâches potentiellement harassantes (qu'on nomme aujourd'hui le *travail*). Entretenir des champs, en effet, s'avère bien plus chronophage et ennuyeux que la récolte de ressources volages. Qui plus est, les nomades chérissaient leur liberté de mouvements à peu près autant qu'un oiseau aime ses ailes. Rencontré quelques pages plus haut en compagnie des bédouins du Sahara, Wilfred Thesiger en témoigne :

« Dans le désert, j'avais fait l'expérience d'une liberté impossible dans le monde civilisé, d'une vie allégée de tout bien personnel et appris qu'en fait ce qui n'est pas de première nécessité encombre. J'avais également fait l'expérience d'une fraternité inhérente aux conditions mêmes de cette vie et acquis la conviction que c'était là, et là seulement, que l'on pouvait trouver la sérénité. »^{lxxv}

C'est pourquoi, loin de le désoler, cette expérience l'a enchanté :

« J'avais ressenti et apprécié la satisfaction qu'on retire des épreuves endurées, le plaisir qui naît de l'abstinence ; le contentement de la faim apaisée ; la saveur de la viande ; le goût d'une eau pure ; l'extase de l'abandon au sommeil quand le besoin en est devenu torture ; la chaleur d'un feu dans le froid piquant de l'aube. »^{lxxvi}

Et l'explorateur d'ajouter que son ressenti est en résonance avec l'âme profonde des Bédouins qu'il a rencontrés :

« Nul homme, après avoir connu cette vie, ne peut demeurer le même. Il portera à tout jamais, gravée en lui, l'empreinte du désert, dont le nomade est marqué comme au fer rouge, et au plus profond de ses désirs celui d'y retourner, lancinant ou vague selon son tempérament. »^{lxxvii}

C'est l'une des raisons pour laquelle la sédentarité des agriculteurs était loin d'être hégémonique ou exclusive. Non seulement les chasseurs-collectrices nomades ont continué d'exister après la révolution néolithique, mais ils vont même être accompagnés par de nouvelles sociétés semi-itinérantes. C'est notamment le cas des éleveurs suivant leurs troupeaux, comme les Nuer d'Afrique rencontrés dans les années 1930 par l'anthropologue Evans-Pritchard (1902-1973). Tout au long de l'année, leur vie singulière alterne entre sédentarité et nomadisme. Durant la saison des pluies, les Nuer optent pour leur résidence villageoise auprès du maïs et du millet ; mais lorsque survient la saison sèche brûlant les champs, ils optent pour l'itinérance avec leurs vaches pour rejoindre des lieux de pêche et de végétaux pas encore broutés.^{lxxviii} De même, durant des milliers d'années, les peuples animistes d'Amazonie ont développé l'agriculture sur brûlis en défrichant de petites parcelles de forêts pour y planter leur jardin et de grandes maisonnées collectives, continuant parallèlement à vivre de la chasse, avant d'emménager sur une autre parcelle au bout de quelques années pour laisser à la forêt le droit de reprendre ce qu'elle n'avait fait que prêter^{lxxix}. Enfin, partout où elle aura lieu, l'émergence de grandes civilisations s'accompagnera du développement d'immenses réseaux d'échanges arpentés par des nomades d'un nouveau genre : diplomates, espions, messagers, marchands, guerriers...

Bref, la révolution néolithique a beau marquer un tournant sédentaire dans l'histoire de l'humanité, elle n'en constitue pas pour autant l'unique voie à suivre : qu'ils soient façonnés d'habitudes anciennes ou partiellement nouvelles, de nombreux sentiers différents ont continué à coexister durant la dernière heure de notre journée fictive. À l'époque, les chasseurs-collectrices avaient d'autant moins envie de se lancer à corps perdu dans l'agriculture que celle-ci connut des débuts houleux, voire franchement difficiles. En s'installant à demeure près de champs où poussaient un nombre limité de cultures, les agricultrices sédentaires bénéficiaient certes d'une alimentation apparemment moins volatile que les populations restées nomades, mais cette alimentation sédentaire était aussi beaucoup moins variée et potentiellement toxique. Ce qui nous amène aux revers oubliés de la révolution néolithique...

LES BACTÉRIES : DES ACTRICES INVISIBLES DE LA RÉVOLUTION NÉOLITHIQUE

Les espèces végétales semées dans les premiers champs néolithiques avaient derrière elles une longue vie libre et sauvage. Au cours de cette évolution, elles avaient développé leur propre métabolisme incluant des mécanismes de défense pour ne pas terminer trop facilement dans l'estomac d'herbivores ou d'omnivores bipèdes. C'est la raison pour laquelle ces plantes sauvages n'étaient pas toujours des plus comestibles.

Ainsi, l'un des nutriments les plus fondamentaux de l'alimentation est une entité moléculaire nommée *Phosphate* : composé d'un lutin atomique *Phosphore* lié à quatre lutins atomiques *Oxygène*, le Phosphate est vital pour l'ADN, les os et le cerveau. Cette ressource minérale est également très précieuse pour les plantes, à tel point que les graines de céréales sauvages - initialement utilisées dans les champs humains - la rendaient insoluble en la liant à du polyalcool (une autre entité moléculaire) transformant le Phosphate en *Phytate*. Grâce à ce mécanisme de protection, lorsque la graine se gorgeait d'eau, sa précieuse cargaison de Phosphate ne s'échappait pas au-dehors avant qu'elle n'ait eu le temps de germer. Hélas pour les humaines désirant vivre exclusivement d'activités agricoles, cette

propriété insoluble des Phytates avait pour conséquence que les précieux Phosphates traversaient leur corps de bipèdes sans jamais alimenter leur ADN, leurs os ou leur cerveau. Pire : lors de leur transit dans les organismes humains, les Phytates jouaient aux Roméo électroniques (chargés d'électricité positive) attirant à eux des Juliette nutritives (chargées d'électricité négative) comme Fer, Magnésium ou Calcium²⁹. Ces précieux nutriments étaient alors évacués dans les selles et n'alimentaient guère les organismes biologiques bipèdes. Dès lors, les Sapiens s'adonnant exclusivement à l'agriculture subissaient diverses carences alimentaires, dont témoignent leurs ossements analysés en laboratoire. À titre d'exemple, le microbiologiste Marc-André Selosse relate le constat suivant :

« Les Européens ont perdu une quinzaine de centimètres par rapport à leurs ancêtres chasseurs-cueilleurs en devenant agriculteurs, sur un pas de temps qui s'étend entre 11.000 et 4.000 ans avant le présent. Dans l'Illinois, les sépultures d'une tribu amérindienne passée à l'agriculture il y a 900 ans révèlent moult défauts de minéralisation après cette transition : 1,5 fois plus de problème d'email dentaire, 3 fois plus de lésions osseuses... »^{lxxx}

Comme si cela n'était pas suffisant, certaines légumineuses sauvages (précieuses pour leur cargaison en protéines) disposaient de redoutables mécanismes d'auto-défense. Si leur consommation était excessive, ces légumineuses provoquaient une effroyable maladie nommée favisme. Pour les pauvres agriculteurs et agricultrices concernées, le favisme entraînait successivement une paralysie des membres, un épuisement général, et puis la mort. Même à petites doses, ces légumineuses pouvaient s'avérer toxiques pour les paysans bipèdes en raison des perturbateurs endocriniens qu'elles contenaient. Capables de leurrer les corps biologiques en se faisant passer pour des hormones (lesquelles sont indispensables à de nombreuses fonctions vitales), les perturbateurs endocriniens peuvent gravement altérer le développement des jeunes et la reproduction des adultes. Pour clore ce bref tableau évoquant des problèmes méconnus de la conversion tous azimuts à l'agriculture, ajoutons que certaines vitamines (A et C notamment) se dégradent si elles restent trop longtemps dans des nutriments morts - comme les mets fumés, salés, séchés, puis stockés durant des mois dans des entrepôts. Voilà pourquoi, rappelle Marc-André Selosse :

« les premiers agriculteurs mangeaient sans doute plus régulièrement que les chasseurs-cueilleurs, mais moins bien qualitativement. Si les premiers survivaient mieux que les seconds, en particulier en bas âge (ce qui explique la démographie plus vigoureuse des populations agricoles), c'était dans un état de santé souvent moins bon en vieillissant, au moins dans les premiers temps de l'agriculture. »^{lxxxi}

Pour les Sapiens tentés par l'aventure agricole, le salut viendra de peuples lilliputiens indispensables à toute vie sur Terre (y compris au sein de sociétés complexes) : les microbes. Ce sont en effet des bactéries douées du don de fermentation, comme les levures ou les laitages, qui vont littéralement prémâcher le travail des estomacs humains. Ces bactéries vont rendre les nutriments végétaux plus digestes, moins toxiques et plus riches en vitamines. Les bactéries vont également fabriquer de l'alcool, un breuvage beaucoup plus sûr à boire pour les humains d'antan car il tuait les microbes pathogènes. Accessoirement, les Sapiens pouvaient aussi apprécier ses vertus euphorisantes.^{lxxxii} Bref, sans le génie intrinsèque des peuples microbiens, jamais les humains ne seraient parvenus à quitter leur vie nomade pour s'installer à demeure auprès de champs cultivés où, génération

²⁹ La référence à Roméo et Juliette explicite la forte attraction existante entre protons et électrons. Si le sujet ne vous est pas familier, vous pouvez vous reporter à mon étude CEPAG 2024 *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé* de 2024. Autre option (aussi plaisante qu'éducative) : le livre *Magique Atome* de Tim James.

après génération, la sélection d'espèces végétales particulières finira par créer des plantes domestiques plus comestibles. Cela dit, d'autres problèmes pendaient encore au nez des sédentaires. Dues à la concentration de nombreux êtres vivants au même endroit (animaux bipèdes et quadrupèdes confondus), qui plus est à proximité de matières fécales qu'on n'arrivait pas toujours à bien évacuer, les épidémies - là aussi d'origine microbienne ! - pouvaient s'avérer catastrophiques. Enfin, indépendamment de l'agriculture, un problème inédit fut généré par l'abandon de la vie nomade au profit de la sédentarité. Il s'agit d'un mal profond et tenace, d'une contradiction en apparence illogique, d'un écueil sur lequel l'humanité sédentaire bute tant et plus sans jamais trouver de solution. 14.000 ans après son apparition, nos sociétés modernes y sont même confrontées davantage que les sociétés d'antan. Ce mal brutal et implacable, généré par la sédentarité, c'est l'immense fossé social séparant de riches égoïstes des personnes fauchées comme les blés.

LE STOCKAGE : UN FACTEUR D'INÉGALITÉS

Intuitivement, il semble logique de se dire qu'une société riche et prospère offre beaucoup plus de chances d'épanouissement à l'ensemble de ses membres. L'idéologie libérale contemporaine en a d'ailleurs fait l'une de ses maximes préférées à travers la *théorie du ruissellement* : quand les élites s'enrichissent, leurs dépenses génèrent du travail et des emplois censés bénéficier aux couches sociales moins aisées. Toutefois, le passage des nomades à la sédentarité raconte une histoire bien différente. Une histoire où la profusion de richesses est source d'inégalités matérielles criantes, générant de nouvelles formes de pouvoir et d'oppression sur fond de discriminations identitaires. Pour s'en convaincre, poursuivons nos investigations sur la fin de l'ère glaciaire alors que l'horloge fictive de la journée des Sapiens approchait de 23h00.

Comme on l'a vu plus haut, c'est le moment où les chasseurs-collectrices ont commencé à confectionner de nombreux outils pour attraper des nutriments volatiles. À certains endroits du globe, le dégel planétaire a par ailleurs créé des territoires suffisamment fertiles pour vivre de chasse, de pêche et de cueillette en s'installant à demeure au même endroit. On a donc vu apparaître une nouvelle manière de vivre : les chasseurs-collectrices sédentaires. C'était notamment le cas sur la côte ouest de l'Amérique du Nord, où l'usage de barrages et de filets permettait de capturer d'innombrables saumons remontant massivement les rivières pour aller frayer en amont. Après avoir été tués, ces quantités impressionnantes de poissons étaient conservées de différentes manières (fumés, salés, plongés dans l'huile) pour être stockés et consommés tout au long de l'année. Même si l'hiver rude n'offrait que peu de choses à manger, la constitution de stocks permit donc à ces anciens nomades de fonder des communautés villageoises sans planter le moindre être végétal en Terre. Et vus sous l'angle de la richesse matérielle, ces pêcheurs étaient assurément plus prospères que leurs homologues restés nomades.

Mais comme le précise Alain Testart, ce passage du nomadisme à la sédentarité n'était pas une chance pour tout le monde : « La constitution de réserves alimentaires transforme en effet, d'un coup, la plus grosse part de la production en biens non périssables, donc échangeables, manipulables, et fortement valorisés du fait que la subsistance en dépend pendant les périodes de pénurie. Même s'il existe des coutumes importantes de partage, chaque famille, chaque individu, constitue à part ses propres réserves, entreposées dans la maison ou dans un grenier à côté de la maison. Forcément, il en existe qui sont mieux approvisionnés que d'autres, en raison des aléas de la vie [...] »^{lxxxiii}

Notons que ces fameux aléas pouvaient parfois être liés aux mérites individuels tant vantés par l'idéologie libérale, comme la prévoyance, l'énergie mise dans le travail ou de meilleures aptitudes à la pêche. Mais ils pouvaient également résulter de facteurs totalement indépendants de la volonté des gens, comme des maladies ou des décès privant certaines familles de bras indispensables au moment précis de récolter les poissons censés les nourrir tout au long de l'année. Or, l'importance du réseau relationnel (le collectif) qu'on pouvait mobiliser à cet instant précis s'avérait cruciale, notamment pour parvenir à fumer un grand nombre de poissons avant qu'ils ne pourrissent sur place. D'autres impondérables pouvaient surgir sous la forme de pillages et de razzias effectués par des groupes humains étrangers, certains d'entre eux n'hésitant pas à transformer en esclaves les personnes capturées au cours de ces raids (les familles impactées perdaient donc simultanément des réserves de poissons et des membres du groupe qui étaient autant de bras en moins pour contribuer aux activités productives). Plus sournoise et moins visible, une autre forme de spoliation entraînait davantage en résonance avec la critique marxiste d'appropriation privée des moyens de production. Certaines familles locales se réservaient, de façon héréditaire, l'accès et l'usage des meilleurs sites de pêche. Forts de ce monopole, les membres de ces familles accumulaient alors injustement davantage de ressources nutritives que d'autres membres de leur société, relégués bien malgré eux sur des zones de pêche nettement moins prolifiques. Si les raisons explicatives sont multifactorielles, la morale du conte ne souffre aucun doute : certaines personnes isolées ou familles marginales peinaient à s'en sortir (elles étaient pauvres) tandis que d'autres prospéraient en accumulant richesses matérielles, prestige social, ainsi que des réseaux d'alliés et d'obligés incluant notamment des esclaves.

Ainsi, la sédentarité jointe à la possibilité de détenir des stocks privés ouvrit la voie à une dualisation sociale inédite, creusant de fortes inégalités matérielles entre voisins. Ces inégalités matérielles étaient d'autant plus profondes si les us et coutumes autorisaient l'appropriation privée (par certaines familles) des sites les plus fertiles du territoire. Et ces familles privilégiées avaient d'autant plus de chances de maintenir à long terme leurs privilèges, creusant gravement les iniquités, lorsque la transmission héréditaire de titres de propriété avait cours dans leur société.^{lxxxiv} Pour désigner ce mode d'appropriation privée, on parle en général de *propriété foncière* : une entité imaginaire source d'inégalités croissantes mais apparue assez tardivement, car les traces juridiques les plus anciennes de sa présence remontent à l'empire romain pour la bassin méditerranéen et à la dynastie des Han pour l'empire chinois ; soit une arrivée dans les têtes sapiens aux alentours de 23h40. À l'inverse, d'autres sociétés antiques sédentaires pouvaient limiter la croissance des inégalités en optant pour une entité imaginaire moins injuste : la *propriété usufondée*. Dans ce cas, les titres de propriétés varient selon l'usage qu'on pouvait en faire : si une famille d'agricultrices s'élargissait, on lui octroyait davantage de terres à cultiver ; si au contraire une famille s'amenuisait, on lui retirait l'usage de certains territoires dont elle n'avait plus l'usage légitime.^{lxxxv}

Pour synthétiser ce qui vient d'être dit, la possibilité d'accumuler des richesses durables est la première source d'inégalités matérielles. Même sans aucune forme d'injustice légale, la malchance ou certaines circonstances défavorables (comme un manque de bras au moment précis de récolter les ressources nutritives pour le reste de l'année) génèrent des écarts de fortune totalement indépendants de la bonne ou de la mauvaise volonté des gens. (Dans une étude précédente consacrée à l'empathie sociale chez les mammifères, j'ai montré comment la solidarité amicale - sans aucune forme de pouvoir central - pouvait conduire, chez les chauves-souris vampires, à des discriminations létales.^{lxxxvi}) Dans un monde où les stocks privés existent, et sans l'intervention du moindre pouvoir central hégémonique, les humains marginaux situés en périphérie des cercles de sociabilité ont beaucoup moins de chance de vivre heureux et longtemps que des personnes jouissant d'un large réseau d'alliés. Une situation

d'injustice spontanée que les formes de sociabilité extra-familiales peuvent tempérer ou aggraver. Des systèmes humains d'entraide collective entre familles sédentaires, comme le partage de certaines ressources, peuvent ainsi atténuer les inégalités naissantes. À l'inverse, des mesures inégalitaires légales - comme des propriétés privées monopolistiques transmissibles par héritage - renforcent les privilèges établis, permettant aux élites locales de bâtir des formes de pouvoir tour à tour brutal, oppressif, menaçant. Bien sûr, entre ces deux extrêmes, existait tout un éventail de possibilités nuancées.

Enfin, d'après l'enquête menée conjointement par David Graeber et David Wengrow, l'inégalité au sein des premières sociétés sédentaires serait aussi liée au statut respectif des femmes et des hommes. D'après ces deux chercheurs prenant l'histoire classique à rebrousse poils, « c'est au sein des groupes moins dépendants de l'agriculture, ceux des hauts plateaux, que la stratification sociale et la violence se sont d'abord enracinés. Leurs homologues des plaines, chez qui la production de nourriture était entourée de toutes sortes de rituels sociaux, paraissent nettement plus égalitaires - un égalitarisme largement lié à la plus grande visibilité économique et sociale des femmes, qui se reflétait clairement dans leurs créations artistiques et leurs activités cérémonielles. »^{lxxxvii}

DOMESTIQUER, C'EST SOUVENT ASSERVIR

Restons encore quelques instants sur la côte ouest d'Amérique du Nord, parmi les chasseurs-collectrices sédentaires formant des sociétés inégalitaires reposant sur l'accumulation de stocks de poissons. Paradoxalement, l'âme légère des nomades n'avait pas entièrement déserté ces chasseurs-collectrices sédentaires où l'on trouvait prestigieux, non de posséder davantage pour s'enrichir à l'infini (comme le veut la logique du capitalisme contemporain), mais au contraire de pouvoir offrir davantage que les autres. Les hommes les plus influents, nommés *Big Men*, étaient capables de mobiliser d'importants réseaux relationnels pour confectionner et accumuler une foule d'objets précieux (couvertures, canots, esclaves...). Plutôt que d'en profiter en famille ou de transformer leurs biens en argent pour le réinvestir dans le développement de leurs affaires, les *Big Men* préféraient se défier lors de *potlachs* publics. Préparées de longue date, ces cérémonies avaient pour enjeu principal le prestige ; et le moyen pour l'atteindre étant d'humilier d'autres *Big Men* en leur offrant plus de cadeaux qu'ils n'étaient capables d'en offrir en retour. Un peu comme si Jeff Bezos et Elon Musk décidaient de rivaliser devant les caméras du monde entier, en s'offrant successivement toutes leurs possessions (comptes en banque, actions boursières, salariés prestigieux...) jusqu'à ce que l'un des deux abandonne, le cœur défait, faute de pouvoir rendre la pareille. Réunissant les gens du peuple, le *potlatch* était aussi une manière de leur en mettre plein la vue en les régaland d'un banquet fabuleux dans l'espoir, pour les *Big Men* les plus dispendieux, d'inviter les meilleurs artistes et artisans à rejoindre leur réseau de fidèles. D'où ce conseil d'un vieux *Big Men* expérimenté à de jeunes novices ambitieux : « Prends bien soin de ton peuple. Sans son estime, tu n'es rien. »^{lxxxviii}

Bien qu'inégalitaires, ces sociétés patriarcales reposant sur l'honneur et le don dispendieux imposaient, à ceux qui prétendaient tutoyer les sommets, une énergie considérable pour rassembler des richesses suivi d'une redistribution tapageuse. Pour un *Big Men*, la finalité ultime n'était donc pas de posséder toujours plus de biens matériels ; cette accumulation n'était qu'un moyen transitoire pour alimenter un rituel de dons affectant le prestige des uns et des autres ; l'espoir ultime de chaque *Big Men* étant d'élargir la renommée des entités imaginaires parmi les plus prestigieuses qui puissent s'imaginer (ses ancêtres). Dans ce système social basé sur l'honneur transgénérationnel, celui qui gagnait en prestige en se montrant plus généreux montrait *in fine* le ressort ultime du pouvoir : disposer d'un réseau relationnel plus étendu.^{lxxxix}

Par ailleurs, aussi choquant soit-il à nos yeux, le fait que les Big Men réduisaient certains prisonniers de guerre en esclaves n'a rien d'étonnant d'un point de vue chronologique. La société des Big Men prit en effet son essor à peu près au moment où débutait la révolution néolithique. Or, l'esclavage est indissociablement lié aux principes de l'élevage et de l'agriculture. En effet, ces trois formes d'interactions sociales ont en commun d'imposer à des êtres vivants (qui avaient jusqu'alors vécu librement) des contraintes extrêmement fortes : *où peuvent-ils pousser ? Où peuvent-elles aller ? Lesquels peuvent vivre, lesquelles doivent mourir ?* Enfin, que ce soit pour les rendre plus dociles ou plus comestibles : *avec qui ont-elles et ont-ils le droit - voire l'obligation non consentie - de se reproduire ?*

Ces formes d'asservissement ont beau nous paraître « normales » concernant les animaux et les végétaux, elles ne l'étaient nullement aux yeux des Sapiens nomades qui ont arpenté le monde durant les 23 premières heures de notre journée fictive. Pour ces chasseurs-collectrices ne plaçant pas les humains bipèdes au-dessus des autres vivants, toute domestication d'un être sensible (quel qu'il soit) était vue comme une forme d'asservissement. D'ailleurs, certains peuples convertis à l'agriculture et l'élevage ont cherché à minimiser, dans leur pratique comme dans leur idéologie, la relation maître-esclave initiée par cette nouvelle manière de vivre. C'est notamment le cas des Nuer semi-nomades que nous avons rencontrés quelques pages plus haut (cfr. *supra*, p.36). Non seulement ces derniers accordaient une énorme importance à la personnalité de chacune de leur vache, mais ils tissaient également avec elles des liens affectifs et familiaux extrêmement forts. D'où le témoignage suivant de l'anthropologue Evans-Pritchard à propos des Nuer :

« On apostrophe souvent les hommes en rappelant la forme et la couleur de leurs bœufs favoris ; les femmes prennent les noms de bœufs, ou les noms des vaches qu'elles traitent. Les petits garçons eux-mêmes, quand ils jouent dans les pâturages, se donnent entre eux des noms de bœufs : l'enfant prend ordinairement le nom du veau né de la vache traitée par sa mère. Il arrive souvent qu'un homme ait reçu dès sa naissance un nom de bœuf ou de vache ; et parfois, qu'il lègue à la postérité non pas son nom de naissance, mais son nom de bœuf. »^{xc}

Bref, domestiquer, réduire en esclavage, imposer la domination des hommes sur les femmes, ou encore accepter qu'un fossé se creuse entre riches et pauvres ne va jamais de soi. Terriblement asymétriques, ces rapports sociaux dépendent *in fine* de la manière collective dont on accepte (ou l'on refuse) de tisser des liens - affectifs et empathiques, égalitaires et hiérarchiques, imaginaires et symboliques - non pas seulement au sein de *sociétés* dites humaines, mais aussi entre les multitudes d'êtres vivants, de groupes sociaux et de peuples mosaïques (visibles et invisibles) qui cohabitent en ce monde. Loin des clichés évolutionnistes voulant qu'un modèle de société ait eu la préférence sur tous les autres, on connaît des sociétés nomades qui ont fait le choix de la sédentarité, mais l'histoire atteste également de sociétés sédentaires redevenues volontairement nomades.^{xc} En clair, l'humanité n'a jamais suivi de chemin unique (et certainement pas de son plein gré).

Ce fait étant entendu, il n'en reste pas moins vrai que - parmi les cheminements possibles - la sédentarité, l'agriculture et l'élevage vont créer ensemble de tels surplus de nourriture qu'une nouvelle forme d'autorité va émerger : le pouvoir central. Si on prend comme référence la ville d'Uruk³⁰ en

³⁰ Uruk n'est pas la plus ancienne des cités connues, car ce titre revient à Çatal Höyük. Situé en Turquie, ce site antique aurait commencé à être peuplé il y a plus de 9.000 ans pour devenir une véritable cité un millier d'années plus tôt qu'Uruk. Toutefois, le site de Çatal Höyük n'est fouillé qu'à 5% et reste très mal connu. Par ailleurs, comme on n'y a pas mis à jour d'architecture

Mésopotamie, cette innovation sociétale remonterait grosso modo aux alentours de 23h30 (il y a 5.500 ans d'ici). Soit une époque à mi-chemin entre la foisonnance d'activités humaines post-glaciaires qu'on vient d'évoquer et... aujourd'hui ! Autant dire que l'émergence de pouvoirs centraux, dotés d'une autorité certaine sur une multitude de gens, est au fond un évènement assez récent dans l'histoire de l'humanité. Par ailleurs, qu'elles soient merveilleuses (qu'on songe à la beauté de nombreux sites archéologiques) ou cruelles (avec des inégalités pouvant aller jusqu'au droit de vie et de mort du souverain sur une partie de la population), les métamorphoses opérées par ces pouvoirs centraux dans notre histoire sont si profondes qu'on a tendance à croire que le monde a toujours été ainsi (terriblement fastueux et inégalitaire). Grâce à notre horloge fictive, nous savons que c'est faux.

Reste qu'au moment d'aborder la vie de ces Cités-États, deux questions politiques très contemporaines nous taraudent.

Premièrement, les façons d'organiser le pouvoir dans les Cités-États, puis dans les vastes empires d'antan, peuvent-elles être comparées aux formes de pouvoirs centraux contemporains ? Pour le dire plus prosaïquement : était-ce déjà du capitalisme ?

Deuxièmement, c'est en prenant l'URSS comme exemple que le libéralisme économique s'est toujours plu à pourfendre l'État - et plus généralement toute régulation contraignante des activités marchandes - comme une insupportable entrave à la liberté d'entreprendre. D'après l'idéologie libérale, les pouvoirs publics handicaperaient depuis toujours l'essor du commerce et le développement des activités productives. Que raconte à ce propos, non la seule expérience particulièrement extrême de l'URSS, mais les cinq mille ans d'histoire aux cours desquels un humain (trop souvent masculin) a posé son derrière sur une chaise pour dire à celles et ceux qui pouvaient l'entendre *Je suis votre Roi* - voire, dans le cas des empires, *Je suis le Roi des Rois* ?

LA CITÉ-ÉTAT EST-ELLE UN HANDICAP POUR LES ACTIVITÉS PRODUCTIVES ?

Ériger une Cité-État, c'est forcément attirer à soi de nombreux vivants. Si quelques centaines de personnes peuvent facilement se rassembler dans un village, une cité de l'Antiquité attire à elle des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes. Ce poids du nombre nécessite alors une organisation sans pareille qui passe par le déploiement de moyens – imaginaires, institutionnels, normatifs et techniques - d'une ampleur inédite.

Si l'on prend le cas d'Uruk en exemple, c'est la plus vieille cité où l'on trouve des édifices urbains monumentaux. Ceux-ci sont faits de briques standardisées, mais on y trouve aussi des matériaux inédits comme la pierre, le gypse et le bitume qui a l'avantage d'imperméabiliser les bâtiments. Des mosaïques raffinées y servent également de décors, annonçant ce qui sera l'une des préoccupations récurrentes de nombreux souverains : en jeter plein la vue ! L'avènement des Cités-États rime en effet avec prouesses architecturales, pierres rares, portes monumentales, statues impressionnantes, scènes artistiques à couper le souffle, etc. À son échelle encore modeste, Uruk se distingue déjà par l'association de diverses innovations dans des domaines comme l'agriculture (chariot à roue, sillons creusés dans les champs à l'aide d'un araire attelé, traîneau pour battre le grain) ou l'artisanat (tour de

monumentale mais plutôt des maisons collées les unes aux autres et uniquement accessibles par leur toit, David Graeber (1961-2020) et David Wengrow plaident pour dire qu'il pourrait s'agir d'une cité urbaine relativement égalitaire, c'est-à-dire sans Etat (voir le chapitre 6 de leur livre *Au commencement était... une nouvelle histoire de l'humanité*).

potier pour diversifier les mosaïques réalisées ; usage de bois, cuir, fibres végétales et pierres précieuses). Pour acheminer sur place tous les produits et marchandises nécessaires, Uruk recourt aux transports terrestres et fluviaux. Tandis que la roue et les ânes de bat arpentent les routes, le creusement de canaux et les infrastructures navales permettent d'utiliser le fleuve jouxtant la ville : *Euphrate*. Ces transports étaient notamment nécessaires pour aller quérir au loin ce qui manquait sur place, comme le bois de qualité, les minerais, des pierres métalliques ou précieuses... Enfin, Uruk a innové sur un point essentiel pour faciliter le contrôle administratif des flux d'activités et denrées gravitant dans le giron du pouvoir central : l'écriture. Bien que liée à la gestion des stocks, celle-ci va très vite s'en émanciper pour diversifier ses usages. À Uruk, on trouve notamment les premiers lexiques savants (une autre préoccupation de nombreux pouvoirs centraux) ainsi que des listes administratives d'activités recensant pas moins de 130 noms de professions et fonctions différentes.^{xcii}

À lui seul, cet exemple d'une Cité-État encore très modeste prouve à quel point il est idiot de prétendre - comme le fait l'idéologie libérale - qu'un pouvoir central étatique entrave nécessairement le commerce ou le développement d'activités productives. C'est même tout le contraire : plus on concentre un grand nombre de personnes sur un territoire restreint, plus le souverain local veut briller de mille feux, plus grands seront les besoins pour une multitude de biens et services réclamant des réseaux d'échanges de plus en plus complexes et lointains. À quelques enjambées d'Uruk, environ 5 minutes (1.000 ans) plus tard sur notre horloge chronologique, une autre ancienne cité mésopotamienne nommée Ur a livré des tombes fastueuses contenant de merveilleuses parures de bijoux, des instruments de musique, des jeux et de nombreux objets en or, dont un casque finement ciselé et un poignard au manche fait de lapis-lazuli. Parmi les personnes de haut rang inhumées, trois seulement ont pu être identifiées, dont la reine Pu'abi, prouvant ainsi qu'une femme pouvait être souveraine en Mésopotamie. Mais ces tombes fastueuses inaugurent également une autre pratique courante des temps antiques, à savoir la mise à mort rituelle (certes sans violence visible) de proches serviteurs des défunts censés, vraisemblablement, les accompagner dans leur vie pour l'Au-Delà.^{xciii}

Quelques siècles plus tard, un autre royaume encore modeste s'apprête à faire son entrée dans l'histoire : l'Égypte. Nourrie par les crues du Nil, cette civilisation plurimillénaire a connu de nombreuses dissensions entre la Haute-Égypte au Sud et la Basse-Égypte au Nord, à charge pour le Pharaon de maintenir la cohésion entre ces deux territoires parfois tentés par l'autonomie. Une autonomie qui butait toutefois sur un obstacle de taille pour une civilisation ambitieuse : l'Égypte manquait cruellement de bois de charpente adapté à la navigation. Or, cette denrée précieuse était acheminée depuis les rives de la Méditerranée, donc le nord de l'Égypte, alors que l'or servant à l'acheter se trouvait enfoui dans les déserts du sud. En occupant le trône d'Égypte, le Pharaon apportait à ce problème une solution fédératrice dont l'importance n'a fait que croître au fil du temps. La découverte du bronze, par exemple, a rendu vitale l'usage du cuivre puis de l'étain³¹ dont l'Égypte manquait cruellement. Par conséquent, là encore, l'empire égyptien ne pouvait fabriquer des armes et des outils en bronze qu'à condition d'importer, depuis le nord, le cuivre et l'étain payés grâce à l'or provenant du sud du territoire.^{xciv}

On pourrait ainsi voyager à travers le monde et les époques, visitant une multitude de cités ou d'empires antiques. Invariablement, les États seraient comparables à des aimants (plus ou moins puissants) attirant à eux une multitude de denrées, de produits, de talents et de services. Qu'ils contiennent des biens courants ou rares, des matières banales ou précieuses, ces cortèges marchands

³¹ Le bronze s'obtient en mélangeant du cuivre et de l'étain.

devaient répondre aux multiples besoins spécifiques d'une population urbaine nombreuse et variée - sans oublier, bien entendu, de satisfaire une élite avide de faste au point de n'en être jamais rassasiée. Est-on pour autant déjà dans le capitalisme ?

À certains égards, oui. À d'autres, pas du tout.

GÉOPOLITIQUE DES HIÉRARCHIES MARCHANDES

La première similitude qui vient en tête, avec notre époque contemporaine, est le jeu du chat et de la souris entre pouvoir étatique et monde marchand. Alors que les pouvoirs centraux désiraient prélever leur dû sur les flux commerciaux en dressant des postes de contrôle et de taxation à différents endroits stratégiques du territoire, certains marchands cherchaient clairement à y échapper. Même si ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres possibles, de nombreuses tablettes antiques (environ 23.000) écrites en cunéiforme retracent, sur deux ou trois générations, les archives privées d'une famille marchande ayant vécu aux alentours de 23h40 (durant les premiers siècles du II^e millénaire avant J.C.). Depuis la ville d'Aššur en Assyrie, cette famille finançait des caravanes comptant jusqu'à 300 animaux transportant, sous scellés, des ballots d'étain et des tissus de grande qualité. Pour atteindre le plateau anatolien, il leur fallait traverser l'Euphrate puis franchir la chaîne de montagnes du Taurus. Au bout d'un voyage long de 1.200 kilomètres s'étalant sur six à sept semaines, ils arrivaient enfin à Kaneš pour échanger leurs précieuses marchandises contre de l'argent, du cuivre et de l'or. Le prix qu'ils faisaient payer pour l'étain était le double du prix d'achat, et triplait carrément pour les textiles. Évidemment, les routes arpentées n'étaient pas non plus de tout repos. Certains risques étaient imprévisibles, d'autres soucis étaient parfaitement connus. Les autorités croisées en chemin prélevaient ainsi des taxes au passage de leur caravane... Pour les éviter, les marchands prenaient parfois des détours afin de contourner un poste de douane et gonfler leurs bénéfices. Mais c'était à leurs risques et périls. Outre le danger d'être pris la main dans le sac par les autorités, une caravane cherchant à se soustraire aux obligations légales perdait également les droits qui lui étaient normalement alloués. Car le pouvoir étatique ne se contentait pas uniquement de taxer les marchands ; il leur garantissait également certains droits allant d'un statut judiciaire à des protections, notamment dans l'hypothèse de mauvaises rencontres. L'efficacité de cette protection publique variait évidemment selon le degré de contrôle que les différents pouvoirs publics étaient en mesure d'exercer, ou non, sur leur territoire. Notons que les pouvoirs centraux pouvaient aussi veiller à ce que les acheteurs ne soient pas floués, par exemple en exerçant un contrôle pour éviter les malversations sur la qualité des marchandises fournies ou les monnaies utilisées.^{xcv}

Loin d'être homogène, le monde marchand reposait sur des logiques sociales protéiformes. Par exemple, au sud de l'Égypte vers 23h50 (environ un siècle avant notre ère), l'approvisionnement en biens luxueux comme l'encens et la myrrhe³² était assuré par des tribus arabes nomades. Celles-ci connaissaient à merveille les déserts d'Arabie, où leurs membres s'orientaient pour rejoindre différents points d'eau à l'aide du Soleil et des constellations nocturnes. Comme ces caravanes étaient assurées par des hommes, lesquels passaient plus ou moins la moitié de l'année sur leurs chameaux, leurs femmes sédentaires dirigeaient les cités fondées grâce au travail quotidien des habitantes et prospérant par les revenus du commerce. L'une de ces cités, Pétra, est encore célèbre de nos jours pour ses édifices majestueux taillés à même la roche. Cette cité a également laissé à la postérité des vestiges juridiques

³² Formant une sorte de gomme, ces deux résines étaient utilisées pour leurs vertus pharmaceutiques (l'encens apaise les douleurs et possède des propriétés anti-inflammatoires) et l'organisation de rituels, médicaux notamment, mais variant forcément d'une société à l'autre.

attestant de la présence, au sein de l'élite locale, de femmes riches et renommées. Parfois seules, parfois en compagnie du roi, des reines servaient ainsi d'effigie sur les pièces de monnaie.^{xcvi} Notons par ailleurs que si les Pharaons avaient un besoin crucial des nomades du sud pour approvisionner leur empire en biens vitaux, ils n'en affichaient pas moins un dédain certain pour ces populations non sédentaires - *a fortiori* lorsqu'elles étaient de simples tribus chasseurs-collectrices ou d'éleveurs à la recherche d'endroits où faire paître leurs troupeaux.

On mesure ici l'écart pouvant exister entre les entités imaginaires nomades - vivant au plus près des peuples mosaïques et des Entités Fertiles sauvages - et les entités imaginaires urbaines s'en éloignant inmanquablement, au moins en partie, pour entrer en résonance avec les préoccupations citadines. Ces dernières bruissent notamment des multiples besoins d'une Cité devant faire face à une multitude de défis. Faire cohabiter des foules denses de personnes sur un espace géographique restreint implique, par exemple, de développer des infrastructures (aqueducs, réserves d'eau, palais, temples, etc.). Forcément, ces aménagements parfois gigantesques créaient de nouveaux rapports à la Terre et à la pierre, comme l'aménagement de carrières mettant le monde minéral au service de la Cité. Le monde urbain va aussi de pair avec la mise en place de nouveaux standards comportementaux et d'institutions visant aussi bien à assurer la coexistence pacifique de la population urbaine qu'à marquer des différences de droits et de statuts en son sein. Couplé au creusement des inégalités et à l'instauration de systèmes hiérarchiques parfois vertigineux, ces nouveaux cérémoniels créent chez les élites - mais aussi dans des corps de métiers typiquement urbains comme les lettrés - l'envie de se distinguer du commun des mortels, par le biais de codes sociaux et d'étiquettes les amenant à mépriser des personnes et groupes sociaux trop éloignés des canons de *leur* civilisation. Enfin, la demande perpétuelle de produits acheminés par des intermédiaires marchands, parfois sur de très longues distances, brise toute forme d'empathie et de résonance avec les communautés mosaïques locales.

Cela nous conduit à une autre réalité, plus sombre mais bien réelle, du commerce. Ce dernier génère des rapports de forces et des logiques de pouvoir parfaitement oppressantes. Prenons comme exemple l'usage du bronze qui se répand vers 23h40 (au II^e millénaire avant JC). Pour disposer d'outils et d'armes fabriquées en bronze, les Pharaons d'Égypte deviennent extrêmement dépendants de leur approvisionnement en étain originaire d'Asie centrale (Afghanistan et Ouzbékistan). Un commerce lointain sur lequel l'Égypte n'a pas vraiment le contrôle : plusieurs réseaux marchands s'entremêlent et se succèdent pour relier l'Asie à l'Égypte, où l'étain ne parvient finalement qu'à des prix très onéreux. En vue de raccourcir les maillons de cette filière commerciale capitale à leurs yeux, différents Pharaons se lancent alors durant trois siècles (entre 1.500 et 1.200 avant JC) dans une politique d'expansion militaire vers le Proche-Orient.^{xcvii} Commerce et guerre peuvent donc faire bon ménage, *a fortiori* lorsque l'accès à des biens stratégiques est en jeu.

La géopolitique, entendue ici comme la convoitise de puissants pouvoirs centraux pour des espaces géographiques jugés indispensables, n'est donc pas chose nouvelle. Il est évident que l'essor conjugué du commerce et du pouvoir impérial a démultiplié, déjà aux temps anciens, l'intérêt stratégique pour certains minerais et les régions qui les abritent. Par ailleurs, le cas de l'étain montre comment des innovations techniques peuvent changer le sort de lieux lointains et périphériques. Jadis inconnus et inutiles, certains territoires deviennent soudainement indispensables quand ils recèlent des entités minérales cruciales pour fabriquer des armes, des outils, de l'artisanat complexe ou encore d'autres artefacts artistiques. Bien sûr, la géopolitique peut parfois se traduire par des tractations diplomatiques relativement convenables où les populations locales ont quelque chose à gagner dans l'échange. Mais ne soyons pas naïfs : la géopolitique met aussi en branle de puissantes armées dès lors que les pouvoirs

centraux, avides d'espaces géographiques clés, se fraient un chemin par le glaive et le sang jusqu'aux régions convoitées ; dans ce cas, les populations locales n'ont tout simplement rien à dire quant à leur propre destinée.

Enfin, dans ce tour d'horizon tissant très brièvement quelques similitudes entre les royaumes antiques et le capitalisme contemporain, il faut parler de ces éternels invisibles que sont les travailleuses et travailleurs soumis aux pires régimes de travail possibles. On l'a dit plus haut : pour financer ses nombreuses importations indispensables à son essor et sa splendeur, l'Égypte exploitait de l'or dans les déserts situés au sud de son territoire. Bizarrement, les historiens ne trouvent pratiquement aucune archive de l'administration égyptienne pour évoquer la manière dont cet or (si providentiel pour le commerce) surgissait de Terre. Pour en apprendre davantage à ce sujet, il faut se tourner vers un lettré étranger, répondant au nom d'Agatharchide de Cnide, qui vécut à la Cour du Pharaon Ptolémée X à la fin du II^e siècle avant JC. Il évoque sans fard les conditions de travail imposées à ces invisibles dont personne n'avait cure :

« À l'extrémité de l'Égypte, entre les confins de l'Arabie et de l'Éthiopie, se trouve un endroit riche en mines d'or, d'où l'on tire ce métal à force de bras, par un travail pénible et à grands frais. C'est un minerai noir, marqué de veines blanches et de taches resplendissantes. Ceux qui dirigent les travaux de ces mines emploient un très grand nombre d'ouvriers, qui tous sont ou des criminels condamnés, ou des prisonniers de guerre et même des hommes poursuivis pour de fausses accusations et incarcérés par animosité ; les rois d'Égypte forcent tous ces malheureux, et quelquefois même tous leurs parents, à travailler dans les mines d'or ; ils réalisent ainsi la punition des condamnés, tout en retirant de grands revenus du fruit de leurs travaux. Ces malheureux, tous enchaînés, travaillent jour et nuit sans relâche, privés de tout espoir de fuir, sous la surveillance de soldats étrangers parlant des langues différentes de l'idiome du pays, afin qu'ils ne puissent être gagnés ni par des promesses ni par des prières. Tout le monde est saisi de commisération à l'aspect de ces malheureux qui se livrent à ces travaux pénibles [...] On en fait grâce ni à l'infirme, ni à l'estropié, ni au vieillard débile, ni à la femme malade. On les force tous au travail à coups redoublés, jusqu'à ce qu'épuisés de fatigue, ils expirent à la peine. C'est pourquoi ces infortunés, ployant sous les maux du présent, sans espérance de l'avenir, attendent avec joie la mort, qui leur est préférable à la vie. »^{xcviii}

Tout cela pourrait nous laisser croire que nous sommes déjà en plein capitalisme. Soit une société où règne une idéologie individualiste prônant le chacun pour soi, dans un monde où les plus cupides sont encouragés à s'enrichir en exploitant sans fin le prolétariat. Il n'en est pourtant rien. En effet, les pouvoirs centraux qui émergent à l'époque des Cités-États répondent à des logiques institutionnelles où l'accumulation de richesses matérielles n'est pas une fin en soi. Les imaginaires collectifs imposent au contraire des rituels de don et de partage avec les divinités qui jouent un rôle clé dans la dynamique sociale et idéologique de l'époque. Or, partager avec les Dieux, c'est aussi rendre des services collectifs à la population. Pour le comprendre, revenons un instant en Mésopotamie pour narrer en quelques mots la naissance des Divinités.

L'ANALOGISME : UNE TROISIÈME MANIÈRE D'INTERAGIR AVEC LES AUTRES

On l'a déjà dit : les populations d'antan étaient profondément conscientes que le monde visible était animé par des peuples mosaïques et des forces invisibles qu'on a synthétisées (par souci de simplicité) sous le terme d'*Entités Fertiles*. Pour rappel, celles-ci pouvaient aussi bien se montrer généreuses et fécondes que destructrices et dangereuses. Or, ces manières d'interagir entre peuples-mosaïques - visibles et invisibles - n'ont pas brusquement cessé avec le changement d'échelle politique. Aussi centralisées et hégémoniques furent-elles, les nouvelles formes de pouvoir qui émergent avec la sédentarité, l'élevage, l'agriculture, le commerce, la géopolitique et les stocks n'ont jamais renoncé aux anciennes convictions. Les spiritualités ambivalentes sont restées profondément ancrées dans les consciences collectives, des gens modestes comme des élites. Ces dernières ont toutefois enrichi la vaste famille des Entités Fertiles de nouveaux personnages. Des personnages dotés d'une envergure et d'une aura à la démesure des civilisations urbaines : les Déesses et les Dieux.

D'emblée, précisons que ces divinités polythéistes n'ont pas la toute-puissance monopolistique du Dieu des religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islam³³). Les panthéons polythéistes hébergent une kyrielle de divinités féminines et masculines, parfois aussi androgynes, dont les pouvoirs inouïs - eu égard aux dérisoires facultés humaines - ne sont pas sans limites. Leur contrôle sur le monde existant n'est d'ailleurs que partiel, et la plupart de ces divinités ne possèdent qu'une aura locale. Elles vivent alors dans des temples modestes où leur statue, considérée comme leur incarnation vivante, fait l'objet d'un culte limité sur le plan géographique et/ou sociologique (la divinité pouvant par exemple être liée à l'exercice d'un certain métier). Même les divinités principales - qui disposaient de nombreux temples-maisons et d'une foule abondante de prêtres ou prêtresses à leur service - restent limitées dans leurs attributs, leurs facultés, leurs pouvoirs et leurs domaines de compétences. Pour maintenir en place les grands équilibres cosmiques, les multiples divinités doivent donc coopérer, et les rituels humains qui leur sont dédiés ne cessent de faire appel à la complémentarité de leurs talents.

Par ailleurs, il était assez fréquent que Dieux et Déesses continuent à œuvrer de concert avec d'anciennes Entités Fertiles, restées vivaces dans le cœur des populations. D'Afrique en Mésoamérique, certaines cultures considéraient par exemple que la Fertilité de la Terre - allant de la pousse des végétaux à la naissance des bébés animaux (bipèdes inclus) - était directement liée à la présence d'Ancêtres sur le territoire. Soit des personnes ayant vécu là il y a longtemps et continuant, par-delà leur mort, à assurer la floraison de toutes les formes de vies pour le bien-être et le bonheur de leurs descendantes et descendants plus ou moins directs. Dès lors, si une société expansive (partageant les mêmes croyances culturelles) vivant loin de là venait à envahir le territoire et prendre le dessus par les armes, elle se trouvait confrontée à un problème délicat : ne possédant pas d'Ancêtre sur ce territoire conquis, sa victoire menaçait de tourner au fiasco en ne permettant plus à la Terre d'enfanter ! Aussi, dans les temps anciens, il n'était pas rare qu'une société hégémonique victorieuse préserve le maintien des cultes aux Entités Fertiles et le pouvoir des vaincus à une échelle locale, créant ainsi une forme d'interdépendance entre rois étrangers et peuples autochtones. Selon l'anthropologue Marshall Sahlins, cette interdépendance pouvait également se manifester à la demande des populations locales. Parce que le roi étranger était en contact avec des Entités Fertiles inconnues localement ou des

³³ En rédigeant cette phrase, je constate qu'il serait hélas malvenu de traiter l'islam sur un pied d'égalité sémantique avec ces deux consœurs, le judaïsme et le christianisme, c'est-à-dire en l'écrivant avec un « isme » à la fin qui donnerait *islamisme*. Un terme qui éveille de nos jours une peur et une méfiance quasi instantanées, non parce que l'islam serait plus dangereux ou malveillant que ces deux consœurs, mais juste parce que nous avons du mal à dissocier l'islam (et ses multiples visages) du masque odieux et simplificateur dont on l'affuble trop souvent : le terrorisme.

Puissances extérieures et lointaines, il était censé posséder des pouvoirs différents, raison pour laquelle certaines populations locales le sollicitaient de leur plein gré afin de bénéficier de ses talents particuliers :

« Dans les traditions de la charte dont il est ici question, le règne du héros étranger est souvent accepté pacifiquement contre une variété de bénéfiques divins ou politiques. Il apporte la pluie par exemple, supprime les querelles ou protège les communautés autochtones contre des régimes voisins encore pires. C'est pour cette raison qu'assez fréquemment, un groupe indigène sollicite activement d'un roi plus puissant qu'il leur donne leur propre chef. »^{xcix}

Cet exemple, qu'on pourrait multiplier à foison, témoigne du fait que l'ambivalence des relations sociales en mosaïque ne prend pas nécessairement fin avec l'avènement des Cités-États, puis des pouvoirs impériaux. Bien au contraire : de nombreuses civilisations étatiques tissaient des liens d'étroites interdépendances entre tous les êtres existants en recourant à l'analogisme. Différent de l'animisme et du totémisme rencontrés précédemment, ce troisième rapport au cosmos consiste à fragmenter, par la pensée, tous les êtres censés exister (Ancêtres, Animaux, Constellations, Couleurs, Différents jours de l'année, Directions géographiques, Divinités, Fantômes, Lacs, Monstres, Montagnes, Rivières, Végétaux, etc.) « en une multiplicité d'essences, de formes et de substances séparées par de faibles écarts. »^c Ensuite, l'analogisme établit des similitudes entre écarts et fragments existants, en les rangeant dans différentes catégories, pour établir des liens logiques de correspondance entre tous ces morceaux d'êtres singuliers (ex. : les organes pairs vont ensemble dans la catégorie « haut », les organes impairs vont ensemble dans la catégorie « bas » ; certaines humeurs sont rangées à l'est, d'autres sont rangées à l'ouest, etc.). Il en découle des entités hybrides, où chaque être vivant est une sorte de puzzle amalgamant une combinaison particulière d'une multitude d'éléments du monde (telle partie de telle plante, de tel animal, de tel minéral, de tel ancêtre, de tel corps céleste, de telle divinité, de telles couleurs ou directions géographiques, etc.). Ces différentes combinaisons d'êtres-puzzles forment alors autant de peuples ou groupes sociaux différents, liés entre eux par des caractéristiques qui les distinguent de tous les autres (même si certaines « pièces », constituant le puzzle de leur être, peut aussi les relier à certaines entités minérales, végétales, animales, etc.).

Les univers polythéistes d'antan reposent très souvent sur des imaginaires analogistes en mode puzzle, à l'image de la divinité égyptienne *Anubis* (dont le corps humain possède une tête de chien) ou du grand Dieu mésoaméricain *Quetzalcoatl* (littéralement le *Dieu Serpent-à-Plumes*). De même, les horoscopes contemporains établissant des connexions entre dates de naissance, constellations et destinées personnelles sont un lointain héritage des systèmes de pensée analogiques. Enfin, bien que l'analogisme ait existé bien avant l'arrivée des premières communautés sédentaires, cette forge identitaire collective est particulièrement prisée des grandes civilisations urbaines désirant donner du sens à un monde en expansion. Qu'elles découvrent de nouvelles espèces vivantes, qu'elles conquièrent de nouveaux territoires ou qu'elles créent de nouveaux savoir-faire, les civilisations urbaines analogiques n'avaient qu'à ranger ces fragments, inédits, au sein de l'immense puzzle de correspondances déjà constitué pour les unir, par des liens puissants, aux différentes entités, peuples et groupes sociaux déjà constitués.

Si l'on veut aborder sa face sombre au sein de communautés urbaines fortement stratifiées, la pensée analogique permettait de hiérarchiser les êtres en leur accordant, selon les « pièces » qui les constituaient, des qualités ou des vertus différentes, justifiant ainsi des inégalités en matière de droits, de devoirs et de statuts. Pour donner un exemple cité par l'anthropologue Carmen Bernand, et se

rapportant ici à la puissante société Mexicas qui dominait l'Amérique centrale au moment de la conquête espagnole :

« Le nom du calendrier des destins contient le terme de *tonalli*, une des composantes de la personne humaine et qui contient une parcelle de la chaleur solaire qui lui a donné vie. Cette énergie vitale émanant du soleil n'est jamais répartie de façon égale entre les êtres, ce qui explique la faiblesse de certaines destinées. Cette inégalité résulte du calendrier, de la classe sociale à laquelle on appartient et de la différence de sexe. »^{ci}

Si l'analogisme justifiait (en les cristallisant de façon durable) certaines formes de hiérarchies discriminatoires, évitons le réflexe ethnocentrique consistant à rejeter le tout d'un seul bloc, considéré comme intrinsèquement malsain et systématiquement mauvais. Comme on l'a vu au moment d'aborder l'animisme et le totémisme, les autres rapports identitaires au monde peuvent aussi nous interpeller dans ce qu'ils ont de beau et/ou de constructif. Or, en tissant des liens complémentaires entre groupes sociaux et peuples différents, l'analogisme permet par exemple d'éviter certaines formes d'exclusion condescendante. Ainsi, comme on vient juste de le préciser un peu plus haut, l'existence d'entités imaginaires tissant des liens de causalité entre présence d'Ancêtres et Fertilité sur un territoire donné crée, lors de guerres de conquête, aussi bien chez les vainqueurs que chez les vaincus, une forte relation analogique de codépendance interdisant aux rois étrangers de traiter les peuples autochtones en moins-que-rien. Dépositaires de la Fertilité du territoire, ces derniers ont toujours un rôle à jouer et peuvent maintenir nombre d'us et coutumes auxquels ils tiennent, même après leur défaite. Cela prouve que les religions anciennes possédaient certaines vertus pacificatrices, et même démocratiques, quand elles limitaient l'hégémonie du vainqueur par les armes avec la nécessité de s'entendre avec les détenteurs de la Fertilité locale, pourtant vaincus. Bien sûr, les souverains urbains pouvaient aussi avoir la main lourde face à certains ennemis, réduits en esclavage pour travailler dans les mines tandis que leurs temples étaient brûlés et leurs Entités Fertiles remplacées par les Dieux et Déeses de la nouvelle civilisation dominante. Une manière de dire que l'ambivalence - omniprésente dans la régulation des écosystèmes et l'empathie animale³⁴ - traverse également les systèmes culturels et politiques de l'humanité.

LES PANTHÉONS POLYTHÉISTES : DES DIVINITÉS IMPARFAITES

Contrairement au Dieu Tout-Puissant des religions monothéistes, les Dieux et Déeses polythéistes n'étaient pas toujours éternelles, ni immuables, ni parfaites. Certes, leur nature divine les place loin au-dessus du genre humain. Mais leurs vies sociales, leurs défauts, leurs qualités ressemblent étrangement à celles des bipèdes Homo sapiens. Ainsi, les divinités polythéistes sont liées entre elles par des liens de parenté. Elles s'aiment ou se détestent. Elles s'envient, se jalouent, s'entraident, s'aiment, se trahissent, se disputent et se font des coups tordus. Bref, elles ont les qualités et défauts que l'humanité porte en elle depuis toujours. De même, tout comme la cité urbaine est un univers stratifié, les Dieux et Déeses polythéistes sont loin d'être égales les unes aux autres. Elles s'inscrivent dans une organisation sociale hiérarchisée, où seule une poignée de divinités sont extrêmement populaires quand l'écrasante majorité n'a qu'une audience locale. Par ailleurs, la hiérarchie divine a tendance à être bousculée (avec

³⁴ Voir à ce sujet mes études précédemment citées : *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé* (2024) ; *Petit traité de sociologie animale (retour à la source de nos collectifs humains)* - (2023) ; *Changer d'histoire : un défi pour demain (rendre aux autres vivants la place qui leur revient)* - (2021).

des promotions et des rétrogradations) lorsque le pouvoir central humain change de mains. Si une Cité-État où l'on adore un Dieu particulier prend l'ascendant sur d'autres Couronnes royales, la divinité locale passera parfois d'un statut mineur à celui d'une Déesse majeure. Enfin, surtout, les religions polythéistes ne sont pas figées à jamais dans un livre écrit. Les mythes anciens se déclinent généralement sous de multiples versions orales, parfois contradictoires, évoluant selon les époques et les sociétés qu'ils traversent. Les mythes qui narrent leur place dans le monde sont des *récits vivants* qu'aucun écrit rigide ne cristallise de façon définitive.

Une chose est par contre inamovible : qu'ils soient grands ou petits, les Dieux et Déeses sont des êtres fondamentalement supérieures aux humains. L'un des mythes mésopotamiens sur l'origine de l'humanité nous en fournit un exemple éloquent. À une époque où seuls les Dieux et Déeses étaient censés peupler l'Univers, un fossé hiérarchique séparait l'élite divine - rassemblée au sein des *Anunnaki* (littéralement : la *Progéniture du Prince*) - des divinités de rang inférieur appartenant au groupe des *Igigi*. À cette époque mythique, les Dieux inférieurs étaient même priés d'effectuer toutes les corvées nécessaires à la bonne santé de leurs maîtres divins. Ils devaient notamment travailler aux champs pour nourrir les *Anunnaki*, ces derniers ayant une bien trop haute opinion d'eux-mêmes pour s'atteler à de si basses besognes. Puis vint la révolution : n'en pouvant plus de ces tâches ingrates, les *Igigi* décidèrent de lancer un mouvement collectif de résistance. Après avoir détruit ostensiblement leurs outils agricoles, ces Dieux et Déeses mineures lancèrent une grève pour réclamer d'être traitées en égales avec les Dieux majeurs. Après tout, toutes et tous étaient des entités immortelles d'essence divine ! Pris par surprise, les Dieux majeurs furent consternés : comment va-t-on vivre éternellement sans se fatiguer si personne n'est là pour s'occuper de nous ? C'est alors qu'un Dieu ingénieux, nommé Enki/Éa, proposa de façonner une nouvelle créature. Une créature destinée à prendre le relais des *Igigi* en grève. Et pour être sûr que cette créature ne se rebelle jamais en invoquant un droit d'égalité avec les entités divines, décision fut prise de la façonner dans une matière friable pouvant redevenir poussière : l'argile. La mortalité de leurs futurs servants et servantes étant ainsi assurée, une divinité secondaire offrit son sang pour pétrir l'argile avec l'assentiment de tout le panthéon réuni. Dans ce récit mythique, c'est donc pour mettre un terme à une grève divine que les Dieux et Déeses mésopotamiennes ont forgé l'humanité ! Et le rôle des Homo sapiens dans l'Univers est clairement défini : il s'agit de nourrir les Dieux et de servir les Déeses en toute humilité.^{ci}

Bien sûr, la création de poussière humaine à base d'argile friable n'est pas sans rappeler le récit biblique des religions monothéistes. Et cela ne doit rien au hasard. Depuis la nuit des temps, les nouveaux récits mythologiques se nourrissent d'histoires plus anciennes. Loin d'échapper à cet héritage traditionnel, les auteurs de la Bible ont emprunté de nombreuses idées - en les réinterprétant - à différents grands mythes mésopotamiens. Le plus célèbre de ces emprunts est sans doute celui du Déluge, dont la plus ancienne version connue se trouve dans l'*Épopée de Gilgamesh*. Un récit mésopotamien datant de plusieurs siècles avant la rédaction de l'Ancien Testament, et où un certain Utnapisthim est déjà chargé de construire une arche... pour sauver le monde du déluge. Bref, même couchés par écrit sur des tablettes, les mythes continuent d'évoluer et passent aisément d'une civilisation à l'autre pour enjamber siècles et millénaires.

Notons enfin que le récit mésopotamien des origines de l'humanité renvoie aussi aux particularités du monde urbain. Pétrir divinement de l'argile pour façonner des humains, c'est forcément faire écho à l'importance cruciale de l'artisanat potier dans les Cités-États mésopotamiennes. En effet, le stockage de multiples denrées y est devenu vital pour assurer la prospérité de la ville, mais aussi la vie quotidienne de ses milliers d'habitantes. Et si la plupart des panthéons qui voient le jour dans les cités et royaumes

antiques - en Mésopotamie comme ailleurs - honorent toujours la puissance ambivalente des Entités Fertiles, les divinités qui en sont membres célèbrent aussi, de façon complémentaire, les nouveaux savoir-faire qui sont la clé de la prospérité urbaine. Qu'il s'agisse d'agriculture, d'artisanat, d'élevage, de justice, de commerce ou de guerre, rien n'est jamais le fait des seuls humains. En dernier ressort, tout résulte du bon vouloir et de l'entente de multiples entités divines qui, hélas, n'en font parfois qu'à leur tête. Raison pour laquelle les actions divines, y compris lorsqu'elles accouchent de progrès techniques, sont souvent jaugées avec un regard ambivalent.

LES TEMPLES : DES INSTITUTIONS PRODUCTIVES ET REDISTRIBUTRICES

L'omniprésence des divinités dans l'imaginaire collectif a pour effet miroir la place centrale occupée par les temples dans les Cités-États et vastes empires d'antan. On l'a dit : les temples étaient souvent considérés comme les maisons de telle ou telle divinité plus ou moins importante. *A minima*, c'était l'endroit où on leur rendait un culte. Si le temple était sacré, il était aussi un lieu où l'on stockait et gérait les offrandes que les prêtres devaient dispenser aux Dieux et Déeses honorées. Certaines de ces offrandes pouvaient résulter de dons émanant de différents groupes sociaux, quand d'autres provenaient directement d'activités agricoles et artisanales faites au sein du temple. Car pour nourrir le Dieu en sa maison, il était logique que cette maison possède un domaine attenant (plus ou moins grand selon l'importance de la divinité honorée).

Suivons un instant Carmen Bernard (grande spécialiste du monde mésoaméricain) décrire la logistique nécessaire à l'époque précolombienne : « Le temple possède des terres et des propriétés et son fonctionnement exige une foule de subalternes aux fonctions diversifiées, : des secrétaires pour tenir le détail des offrandes, ce qui suppose une comptabilité et des registres ; des serviteurs qui préparent les repas et élaborent les boissons enivrantes et autres substances nécessaires ; des individus préposés au nettoyage et à l'entretien des lieux, fréquentés par de nombreux pèlerins ; des gardiens. Le temple est donc, nécessairement, une institution qui prélève la force de travail indispensable à son embellissement, reflet de l'éclat divin et de la puissance royale. »^{ciii}

La description ne trompe pas : le temple, c'est un peu l'équivalent antique de nos entreprises modernes. Des lieux sacrés certes, mais où se déploient un vaste réseau d'activités productives dont on retrouve les traces comptables sur des tablettes mésopotamiennes vieilles de 4.000 à 5.000 ans, permettant aux archéologues d'approfondir le sujet : « Ils détenaient souvent l'essentiel des richesses, la première d'entre elles étant constituée par les terres cultivables et les ressources qu'il était possible d'en tirer, principalement de l'orge. Une importante partie de la population travaillait pour le compte de ces temples, en étant rémunérée par leurs soins, via un système très organisé de distribution régulière de rations individuelles d'orge, d'huile et de laine. Les textes dont nous disposons montrent que les efforts les plus considérables des temples et de leur personnel étaient précisément consacrés au secteur agricole. »^{civ}

D'où leur venaient de telles richesses ? Elles résultaient en partie du fait du Prince qui, pour diverses raisons, pouvait se montrer très généreux envers les temples. D'une part, cela attirait vers la Couronne les bonnes grâces et faveurs divines, ce qui était loin d'être négligeable. D'autre part, les rois et reines d'antan ne pouvaient guère diriger leur royaume sans l'aval des temples et l'appui des prêtres avec lesquels il était donc stratégique de s'entendre. En Égypte par exemple, le Pharaon qui régnait depuis sa capitale n'avait aucune chance de faire valoir ses volontés dans des provinces reculées sans l'appui des temples locaux et de leurs dirigeants : « Toute la puissance politique des temples tenait au

fait que ces derniers regroupaient tout ou partie des notables locaux. Sans le soutien des principales institutions religieuses du pays, aucun monarque ne pouvait espérer perdurer à la tête de l'État. »^{cv}

C'est pourquoi, durant les trois millénaires pour lesquels on possède des sources fiables, les Pharaons surent se montrer généreux en faisant de multiples offrandes aux temples : « Des terres, des animaux, mais aussi de l'or, de l'argent, du bois, du cuivre et du bronze, ainsi que des esclaves furent, tout au long de l'histoire pharaonique, régulièrement offerts par les rois aux dieux d'Égypte. Outre ces largesses, les pharaons pouvaient réduire voire supprimer l'impôt prélevé par leurs services sur les institutions religieuses. La relation entre la Couronne et les temples ne sauraient se résumer à une opposition. L'action de ces deux institutions se situait en réalité à deux échelles géographiques très différentes : alors que le territoire de la monarchie s'identifiait aux "Deux-Terres" (Haute et Basse Égypte), le périmètre politique des temples était, au mieux, celui d'une région. »^{cv}

Dans des empires aussi riches et hiérarchisés que celui d'Égypte, de telles donations s'étalant sur des durées parfois très longues pouvaient évidemment conduire à la naissance d'énormes privilèges, transmis de génération en génération au sein d'une même famille : « Les temples les plus riches étaient en mesure d'assurer le versement de fastueuses prébendes et de concéder, aux membres du haut clergé, les revenus de vastes ensembles agricoles, taillés au sein même des domaines divins. Ainsi, le *Premier prophète* ou la *Divine Adoratrice* d'Amon de Thèbes, le *Grand de vision du dieu Ré* d'Héliopolis ou encore le *Grand chef des Artisans* qui coiffait le clergé de Ptah de Memphis, disposaient-ils, par leur fonction, de revenus propres considérables qui contribuaient à conforter un peu plus encore la puissance de la lignée à laquelle ils appartenaient. [...] À Thèbes, certaines charges furent ainsi détenues au sein d'une même famille durant plus de dix générations ! »^{cvi}

Certes choquants, ces exemples ne doivent toutefois pas nous aveugler : ils n'embrassent pas toute la réalité. À poser les yeux ailleurs, on peut aussi repérer des fragments de mosaïque urbaine antique n'allant pas du tout dans le même sens.

Premièrement, si palais et temples avaient assurément besoin l'un de l'autre pour exister, ils étaient loin d'être toujours d'accord entre eux. Incarnant le pouvoir central et global, le palais qui négligeait les temples locaux prenait le risque de voir rapidement s'effriter ses appuis et son pouvoir, mettant ainsi en péril la légitimité de sa Couronne. Pour le dire autrement, à l'époque des Cités-États antiques, les temples jouaient en quelque sorte le rôle de contre-pouvoirs locaux empêchant une hégémonie totale du palais central.

Deuxièmement, bon nombre de ces temples étaient modestes et proches de la population qui n'y voyait pas des institutions spoliatrices mais, au contraire, bienfaitrices. Outre le fait d'y décrocher un emploi (comme on dirait aujourd'hui), les populations trouvaient du sens au fait d'honorer les divinités à une époque où tout le monde était convaincu (mais le mot *conscient* serait plus juste) que le bonheur humain reposait largement entre des mains non humaines. Pour le dire en termes scientifiques : qu'il s'agisse de mutations minérales majeures (sécheresses, inondations, éruptions volcaniques, séismes) ou d'épidémies microbiennes dévastatrices, on savait à l'époque que des forces invisibles étaient à l'œuvre, que ces forces étaient puissantes et qu'on avait beau construire les plus fastueuses cités du monde, rien n'était éternel. Si l'on devait trouver un symbole de cette fragilité, on pourrait se tourner vers la vie (finalement très brève) d'Alexandre le Grand : né en 356 avant J.C., il fut éduqué dans sa jeunesse par Aristote, puis devint roi de Macédoine, puis conquérant de génie fondant une vingtaine de cités dans diverses contrées d'un immense empire, ce qui ne l'empêcha guère de mourir à l'approche

de son 33^{ème} anniversaire vraisemblablement d'une maladie - peut-être à cause d'une simple piqûre de moustique qui lui aurait inoculé le virus de la fièvre du Nil.

Enfin, les temples dans les cités antiques faisaient aussi consensus social pour une autre raison : ils rendaient des services publics. Et ces services étaient concrets, tangibles, réels. Il en est ainsi des observatoires astronomiques chargés de scruter les ciels nocturnes pour découvrir la vie mystérieuse des étoiles : le monde arabo-musulman, par exemple, fut l'un des plus fins observateurs des cycles lunaires qui revêtaient une grande importance religieuse, notamment pour établir le lancement et la fin du jeûne du Ramadan. Sans leurs observations d'étoiles menées durant des siècles et compilées dans de précieux almanachs, la révolution copernicienne faisant tourner la Terre autour du Soleil n'aurait sans doute jamais eu lieu au tournant des XVI^e et XVII^e siècles - comme le rappelle James Poskett dans un livre plein de sagesse cosmopolite intitulé *Copernic et Newton n'étaient pas seuls (ce que la science moderne doit aux sociétés non européennes)*³⁵. Par ailleurs, les observatoires astronomiques visaient également à prévoir au mieux la période des semis et le lancement des récoltes, lesquelles prévisions s'avéraient cruciales pour des cités urbaines aux fortes densités humaines.³⁶

Pour se faire une idée de la diversité des services rendus par les temples, on peut aussi se tourner vers l'étude qu'a consacrée l'assyriologue Dominique Charpin aux activités concrètes menées dans les temples mésopotamiens. Certaines de ces activités sont clairement dédiées aux préoccupations de l'élite. C'est notamment le cas du temple de la Déesse Mišarum qui abritait des stèles royales contenant les premiers « codes juridiques », des temples du Dieu Kittum ou de la Déesse Nigina qui disposaient d'un Bureau des poids et des mesures permettant notamment de garantir la valeur de la monnaie et l'honnêteté des échanges marchands, du temple du Dieu Šamaš qui faisait office de Tribunal ou bien encore des temples de la Déesse Nisiba et du Dieu Nabu qui servaient notamment d'école (une activité cruciale pour des cités ayant besoin de lettrés compétents). Évidemment, certaines de ces activités divines (comme assurer l'honnêteté des échanges marchands) engageaient la responsabilité des élites vis-à-vis du bon déroulement des activités quotidiennes, rejoignant ainsi les préoccupations du commun des mortels. Les temples avaient donc aussi d'importantes responsabilités populaires. Par exemple, à une époque où boire de l'eau non filtrée par la roche était dangereux pour la santé, certains temples luttèrent contre les microbes pathogènes en produisant de l'alcool. Ainsi, les temples de la déesse Ninkasi (remplacée plus tard par le Dieu masculin Siraš-Siriš) contenaient des brasseries fabricant de la bière, tandis que la maison du Dieu Ningišzida assurait la production de vin. Les temples des Dieux Nanna-Sin et Dumuzi protégeaient les troupeaux, mais contenaient également des laiteries assurant la centralisation et la transformation du lait. Et tandis que les temples de la Déesse Ištar étaient dédiés aux plaisirs sexuels, ce sont les temples du Dieu Nergal qui prenaient en charge les funérailles des gens ayant quitté ce monde. Alors qu'on les imagine souvent éloignées des préoccupations terre à terre des mortels, les divinités antiques étaient étroitement liées aux activités quotidiennes de la cité - qu'elles soient royales ou populaires.^{cviii}

Par ailleurs, même lorsque les temples passaient leurs temps à nourrir des Dieux, la partie que ceux-ci préféraient consommer était souvent faite d'encens et de fumée. Personne n'était assez idiot pour élever des troupeaux, tuer des animaux, faire cuire leur viande et la laisser ensuite pourrir en

³⁵ Lors de sa publication en livre de poche, le titre de l'ouvrage a été légèrement modifié pour devenir *Une nouvelle histoire mondiale des sciences (ce que la science moderne doit aux sociétés non européennes)*.

³⁶ Ajoutons en passant que la passion collective pour l'astronomie ne nous a jamais quittée. Elle a été un des temps forts de la guerre froide opposant jadis les États-Unis et l'URSS. Aujourd'hui, elle réclame tant de moyens financiers qu'elle donne lieu à des coopérations internationales, afin de lancer de grandes missions spatiales ou de financer le développement de télescopes dotés de capacités d'observation débordant largement nos sens humains.

l'honneur des divinités. Lorsqu'un rituel important mettait en jeu la distribution de quantités importantes de nourriture en l'honneur d'un Dieu ou d'une Déesse, une bonne part des aliments offerts terminait dans l'estomac des populations locales. Quant aux groupes sociaux bénéficiant de ses largesses, ils pouvaient varier selon les Déeses honorées et les dates du calendrier rituel, pouvant aussi inclure des peuples mosaïques non bipèdes. Bref, même si les temples accumulaient de nombreuses richesses, nombre d'entre eux redistribuaient une partie de ses richesses aux populations locales. Pour le dire prosaïquement : si elle pouvait exister à une échelle très locale, l'accumulation effrénée de capital au sein d'institutions visant à faire toujours plus d'argent avec de l'argent n'avait aucune chance d'émerger à une échelle globale, car les cadres religieux antiques ne le permettaient tout simplement pas !

Comme le précisent David Graber et David Wengrow revisitant de façon critique l'histoire de l'humanité, même les richesses accumulées entre des mains privées finissaient généralement par être partiellement redistribuées à l'une ou l'autre communauté : « Les échanges commerciaux, les marchands fortunés et les individus que l'on pouvait à bon droit qualifier de "capitalistes" existaient d'un bout à l'autre de la planète, et plus que jamais en Chine, en Inde et dans le monde islamique. Mais presque tous ceux qui amassaient d'énormes fortunes finissaient par "encaisser les gains". Soit, sous la pression morale de leur communauté, ils finançaient des travaux publics ou religieux, ou encore des fêtes populaires bien arrosées, soit ils se faisaient construire des palais et profitaient de la vie (en général, les deux options étaient panachées). »^{cix}

Enfin, pour donner un dernier exemple de services publics liés à la vie des temples antiques, il faut préciser que certains Dieux et Déeses étaient directement impliqués dans les soins aux populations humaines. Il en va ainsi des divinités associées à l'herboristerie et aux soins médicaux, dont les temples dédiés étaient en quelque sorte les hôpitaux d'antan. C'était le cas, en Mésopotamie, de la Déesse Gula dont les temples abritaient des services de soin reposant notamment sur l'usage de plantes ainsi que les pouvoirs cicatrisants de la salive de chien.^{cx} Autre exemple, en provenance d'une région du monde trop peu explorée dans cet écrit : l'Asie. Il y a un peu moins d'un millénaire, l'empire Khmer érigea l'une des plus belles merveilles archéologiques toujours debout : le temple d'Angkor Vat. Doté de trois religions officielles (l'hindouisme, le bouddhisme mahāyāna et le bouddhisme theravāda), cet immense empire reposait sur une armée puissante, un réseau commercial impressionnant mais aussi des politiques publiques en faveur des populations. Lors de fouilles assez récentes le long des voies de communication qui parcouraient l'empire, les archéologues ont d'abord trouvé les restes de ce qu'il pensait être de simples relais d'étapes. Très vite, ces archéologues se sont aperçus qu'elles étaient en réalité face à de petits centres urbains qu'on suppose s'être formés par agglutination spontanée ; attirés par les possibilités d'échanges et de rencontres autour des voies de communication, des gens ont commencé à s'y rassembler pour y former des communautés auquel l'empire a consacré une attention bienveillante. En effet, une analyse plus fine des meules présentes sur place, ainsi que des herbes utilisées dans des structures s'apparentant à des temples, a conduit les archéologues à une conclusion étonnante : ils étaient en présence d'anciens temples-hôpitaux où l'on dispensait des soins aux personnes malades. Même si les fouilles archéologiques ne sont pas terminées et que l'empire khmer couvrait un territoire vaste comme deux fois la France, c'est - à l'heure actuelle - pas moins de 102 temples-hôpitaux qui ont été localisés le long des voies de communication^{cxii} ! En raison de son caractère systématique, cette présence de temples hospitaliers révèle une logique globale : elle était le fruit d'une « politique », religieuse et sanitaire, décidée au niveau du pouvoir central.

UNE JOURNÉE DES SAPIENS SUR TERRE

Il est temps de prendre un peu de recul pour résumer brièvement notre journée fictive sur Terre (300.000 ans d'existence sapiens défilant en 24 heures).

À l'aube, nous naissons en Afrique déjà bipèdes, déjà empathiques, doués pour l'organisation sociale et dotés d'un langage symbolique incluant un nombre inconnu d'entités imaginaires. Chasseurs-collectrices, nous nous déplaçons en petits groupes nomades vivant au jour le jour, sans faire de stock, dépendantes les unes des autres et partageant les ressources vitales au sein du collectif. S'il existe assurément des différences statutaires, les responsabilités sont partagées, le leadership varie selon les circonstances et tâches à effectuer ; surtout, personne ne peut donner des ordres en se tournant les pouces jour après jour, ni se goinfrer pendant que d'autres crient famine. Enfin, si nous chassons et mangeons d'autres vivants pour obtenir des protéines, nous nous sentons également reliés à eux par des forces omniprésentes - visibles et invisibles, tantôt généreuses, tantôt terrifiantes. D'ailleurs, certaines d'entre elles nous barrent la route du nord, raison pour laquelle nous restons dans notre berceau africain durant toute la matinée de notre unique journée sur Terre.

Profitant d'un court dégel planétaire sur l'heure de midi, nous partons explorer le vaste monde pour une première mondialisation placée sous le signe de la diversité et du cosmopolitisme. Aucun pouvoir central n'est là pour proposer ou imposer ses idées, et c'est au fil des rencontres et des échanges - de mots, d'histoires, de gènes, de personnes et de savoir-faire - que chaque groupe enrichit son patrimoine culturel. Si la vie est belle, elle est loin d'être toujours facile. Constamment, nous sommes suspendues aux humeurs imprévisibles d'un mutant minéral planétaire, susceptible de métamorphoser les paysages pour le meilleur comme pour le pire. Pour des raisons aussi inconnues que mystérieuses, un immense territoire où l'on chasse et pêche depuis des générations peut se transformer brutalement en déluge de feu (éruption volcanique), en désert de glaces ou en une zone aride et sèche restreignant brutalement les ressources là où jadis, de mémoire « humaine », elles étaient si abondantes. Dans cette aventure au long cours, des groupes sapiens finissent certainement par périr mais l'espèce, elle, survit. Qu'elles soient bipèdes ou non, d'autres espèces n'ont pas cette chance et croiser notre route est sans doute, pour elles, l'évènement funeste de trop.

Il est environ 23h00 lorsque la dernière grande glaciation prend fin. Alors que nos pas nous ont mené sur presque tous les continents terrestres (l'Antarctique est trop lointain et pas assez hospitalier pour nous accueillir), la planète décide soudain de faire reculer les Géants de glace vers les pôles pour nous offrir des paysages aux ressources vivantes abondantes. Si le nomadisme perdure, certains groupes de chasseurs-collectrices se lancent dans une nouvelle aventure : la sédentarité. Grâce à des savoir-faire techniques ingénieux, ils capturent et tuent massivement les ressources volatiles à la belle saison, puis emmagasinent la nourriture par divers procédés afin que les stocks constitués leur permettent de tenir toute l'année. Bien avant que l'agriculture ne prenne le relais, ces villages de chasseurs-collectrices sédentarisés grâce aux stocks sont le théâtre d'un phénomène nouveau : les inégalités de richesses y vont de pair avec le droit de donner des ordres et l'obligation d'en recevoir. Une spirale d'oppression en mosaïque, dans le sens où la domestication forcée vise aussi bien des minéraux, des végétaux et des animaux... bipèdes comme non-bipèdes. Pour les élites, c'est la chance de transmettre leur statut (et parfois leur patrimoine matériel) à leurs enfants. Pour les gens en dessous, c'est le risque d'être confiné dans une vie réglée par les désirs d'autrui. Même s'il n'existe pas encore de rois, les premières transmissions intergénérationnelles de pouvoir naissent. Retenons-en au moins cette leçon : la prospérité générale n'élimine pas la pauvreté ; elle contribue plutôt à sa genèse.

Il faut attendre 23h20 pour voir apparaître la première cité urbaine, à Çatal Höyük, en Turquie. On y stockait des richesses, les inégalités existaient certainement mais elles devaient rester limitées car elles n'ont pas laissé de vestiges marquants dans les fouilles archéologiques réalisées sur le site jusqu'ici. Rien ne dit non plus qu'un pouvoir central détenait une quelconque autorité sur les gens.^{cxii} Pour ce qu'on en sait, les premières formes de pouvoir central émergent un peu plus tard en Mésopotamie : la Cité-État d'Uruk voit le jour aux alentours de 23h30. Elle est rapidement suivie par d'autres Cités-États locales devant l'essentiel de leur prospérité à l'agriculture et aux activités productives - et sacrées - des temples qui organisent le travail d'une multitude de personnes. Des personnes animales, humaines et divines n'obéissant nullement aux catégories en tiroirs dans lesquels nous avons l'habitude de ranger nos pensées et les êtres vivants concernés. Si tout est religieux à l'époque, chaque temple ne dispose la plupart du temps que d'un pouvoir local. Leur rôle dans la société est néanmoins vital : ensemble, temples et palais définissent l'imaginaire collectif des sociétés antiques. Un imaginaire où rien n'est possible sans prendre en compte l'omniprésence de forces invisibles. Cette manière de formuler les choses est toutefois terriblement anachronique : pour les gens de l'époque, les forces divines et les Entités Fertiles étaient tangibles et visibles. Les divinités s'incaruaient en effet dans des statues vivant à demeure dans leurs temples ; quant aux Entités Fertiles héritées de temps plus anciens, elles s'incaruaient dans la profusion d'êtres vivants (Vents, Rivières, Collines, Animaux, Végétaux, etc.) dont il était impossible de nier l'existence. Durant dix minutes sur l'horloge fictive, malgré des rivalités parfois intenses, aucun royaume mésopotamien ne prend vraiment l'ascendant sur l'autre. C'est seulement vingt minutes avant minuit, il y a donc environ 4.000 ans, que Sargon d'Akkad (littéralement « Le roi est juste » d'Akkad) se met à gober - par les armes et la diplomatie - une à une les cités environnantes pour former le tout premier empire humain³⁷ de l'histoire.

D'autres suivront. Éblouissant leurs contemporains. Terrorisant leurs ennemis. Éclatants de splendeur. Porteurs de fastes urbains inouïs. Avides d'artisans doués et de marchandises lointaines. Offrant une panoplie invraisemblable d'activités et de statuts à une foule bigarrée de gens cosmopolites. Dressant aussi des falaises infranchissables entre riches et pauvres, entre dirigeantes et dirigés, entre vainqueurs et vaincues - les premiers ayant généralement sur les seconds droit de vie ou de mort. Pour ces grands empires, le commerce au loin est une nécessité absolue, la géopolitique une question stratégique, et tout peut s'échanger : minerais, végétaux, animaux... bipèdes ou non. Pourtant, malgré une soif évidente d'accumulation, ce n'est pas encore du capitalisme. Le rythme des innovations techniques reste lent. L'argent est loin d'être le maître absolu des destinées. La vie continue à dépendre massivement d'un jeu complexe d'obligations et de réciprocités, au sein de réseaux relationnels hiérarchisés. Des réseaux qui incluent aussi bien les humains, les plantes, les végétaux, les minéraux – toutes et tous étant reconnus comme des acteurs à part entière d'un monde fragmenté entre de multiples influences. Par conséquent la soif généralisée de profits, typique du capitalisme contemporain, ne peut passer devant les obligations rituelles dues à une multitude d'Entités Fertiles, de Dieux et de Déesses. L'omniprésence des temples soutient, autant qu'elle rivalise, avec le pouvoir central - qu'il soit royal ou impérial. D'un point de vue institutionnel, le palais surplombe assurément les institutions religieuses dont l'aura est essentiellement locale, mais le maître du palais (plus rarement la maîtresse) ne peut se passer des prêtres. Dans un monde où les puissances ambivalentes sont partout, tourner le dos aux divinités serait pure folie. Par ailleurs, les temples sont des institutions urbaines qui fournissent de l'emploi et offrent une multitude de services de proximité à la population. Comme la

³⁷ Rappelons que les insectes sociaux ont bâti des sociétés complexes et des empires avant même l'apparition de notre espèce, tandis que les microbes ont inventé l'art de cohabiter ensemble dans des structures sociales complexes expansionnistes (comme le sont les espèces invasives) qu'on nomme des holobiontes.

redistribution, certes partielle, des formidables richesses accumulées et stockées par les institutions centrales.

Dans ces régimes inégalitaires antiques, il existe des gens très riches. La plupart doivent leur prospérité à un poste en vue dans une grande institution urbaine. Certains peuvent également s'être enrichis grâce au commerce - de bois, de perles, de denrées rares comme le lapis-lazuli ou d'objets beaucoup plus courants comme les esclaves... Néanmoins, ces riches doivent rester à leur place. Les institutions étatiques peuvent les inviter dans leur giron, mais ils n'y occupent pas une place centrale. Ce ne sont pas eux qui dictent les règles du jeu. Et s'ils le font, c'est en portant les idéaux de leur époque : eux aussi vénèrent des Déesses, des Esprits, des Ancêtres et sont soucieux d'une certaine solidarité en mosaïque avec diverses communautés. Alors que la journée des Sapiens est entamée depuis plus de 23h30, nos ancêtres ont certes parfois commis quelques dégâts mais le monde qu'il lègue aux générations suivantes est riche d'une multitude d'espèces et de formes de vie que l'argent, ce maudit diable, n'a pas encore transformées en *ressources naturelles, matières premières* et autres *moyens de production*.

En conclusion

Finalement, pour que le capitalisme apparaisse, pour que reculent la puissance des Entités Fertiles et l'omniprésence des Forces invisibles, pour qu'une bourgeoisie obnubilée par l'argent et seulement l'argent se façonne, pour que cette même bourgeoisie devienne la partenaire privilégiée de l'État, et pour que cet imaginaire cupide colonise les consciences et gagne ses galons d'étendard collectif, il faudra une révolution. Et même plusieurs révolutions. L'une d'entre elle consistera dans la naissance de pouvoirs centraux (privés et publics) rêvant de colorer le monde entier à leur image. Une image occidentalocentrée, considérant l'humain comme un être intrinsèquement supérieur à la Nature, cherchant à s'imposer par la force démoniaque du colonialisme sur la planète tout entière. Obnubilée par le progrès et désireuse d'effacer les pensées archaïques, cette hystérie coloniale a érigé l'humain (trop souvent mâle et blanc) en nombril du monde, détruisant sur son passage d'innombrables peuples indigènes et leurs pensées mosaïques où l'Autre - la différente, le pas comme nous, l'être à plumes ou à écailles ou à feuilles, etc. - était nécessaire pour se sentir complet et être pleinement nous-mêmes.

Aujourd'hui, cette tragédie criminelle est souvent considérée comme un non-événement. Certes, on peut verser des larmes sur ce qui s'est passé durant les siècles du colonialisme, mais jamais au point de faire une place - dans nos débats publics - aux manières de vivre des peuples animistes, analogistes et totémistes. Pourtant, ces populations ont réussi quelque chose d'étonnant : dans une journée de 24 heures (en réalité longue de 300.000 ans), ils sont parvenus à transmettre le flambeau de la vie *sans trop écraser les autres* pendant les 23 premières heures et cinquante minutes de la journée ! En comparaison, l'émergence impérialiste de l'Occident a commencé à peine dix minutes avant minuit et son enfant, le capitalisme, n'a même pas deux minutes au compteur. Mais que de dégâts planétaires provoqués en un si court laps de temps !

Et nous voici à la croisée des chemins...

En transformant d'immondes rictus discriminatoires en valeurs oppressives éminemment désirables, *l'air du temps* actuel semble vouloir sombrer tête première dans un épouvantable chaos plébiscitant des individus à l'égoïsme de plus en plus détestable.

Heureusement, beaucoup de gens rêvent encore d'une sortie différente, par le haut et les solidarités ! Mais aussi rebelles soient-ils, les mouvements sociaux contestant le désordre établi ne puisent souvent leurs solutions qu'au sein des idéologies occidentales. Dans le prêt-à-penser, édulcoré, dont accoucha jadis le monde colonial.

Ainsi, quel que soit le côté de l'histoire choisi (accepter ou renverser le monde tel qu'il est), tout se passe comme si les dix dernières minutes de l'humanité suffisaient à penser le monde et panser nos plaies.

Pourtant, la journée des *Sapiens* sur Terre a bien duré 24 heures. Et si c'est au cours des dix dernières minutes que beaucoup de choses ont mal tourné, on ne peut que s'étonner du paradoxe suivant : pourquoi ne nous vient jamais l'idée d'aller puiser de l'impertinence rebelle dans les vingt-trois premières heures et cinquante minutes de la journée ? Devenir un être-mosaïque - cherchant son bien-être dans le souci des autres - nous fait-il donc si peur ?

Bibliographie

Abram David, *Comment la terre s'est tue (Pour une écologie des sens)*, Paris, La Découverte Poche, 2024 (1^{ère} édition originale : 1996).

Acot Pascal, *Histoire du climat*, Paris, éditions Perrin (collection *Tempus*), 2009 (1^{ère} édition : 2003).

Agut Damien, Moreno-García Juan Carlos, *L'Égypte des pharaons (De Narmer à Dioclétien 3.150 avant JC – 284 après JC)*, collection Mondes Anciens (sous la direction de Joël Cornette), Paris, éditions Belin, 2016.

Albert Bruce & Kopenawa Davi, *La chute du ciel – Paroles d'un chaman Yanomami*, Paris, Pocket, collection Terre humaine, 2018 (1^{ère} édition : 2010).

Bernard Carmen, *Quetzalcoatl (le serpent à plumes)*, Paris, Éditions du Cerf, 2021 (1^{ère} édition : 2010).

Bernard Carmen, *L'Amérique latine précolombienne (des premiers peuples à Tupac Amaru)*, collection Mondes Anciens (sous la direction de Joël Cornette), Paris, éditions Belin, 2023.

Bottéro Jean, *La plus vieille religion – En Mésopotamie*, Paris, Folio, 2004 (1^{ère} édition : 1998).

Broszimmer Franz, *Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, Marseille, Éditions Agone (collection Éléments), 2010 (édition originale anglaise : 2002).

Brown Dee, *Enterre mon cœur à Wounded Knee (Une histoire américaine 1860-1890)*, Paris, Albin Michel, 2009 (1^{ère} édition originale : 1970).

Charpin Dominique, *La vie méconnue des temples mésopotamiens*, Paris, Les Belles Lettres/Collège de France, 2022 (1^{ère} édition : 2017).

Cirotteau Thomas, Kerner Jennifer & Pincas Éric, *Lady Sapiens*, Paris, collection Proche, 2023 (1^{ère} édition : 2021).

de Waal Frans de, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, Arles, Actes Sud (collection Babel), 2018 (1^{ère} édition 2016).

Descola Philippe, *La nature domestique - Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1994 (1^{re} édition originale : 1986).

Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard NRF, 2010 (1^{ère} édition : 2005).

Glowczewski Barbara, *Rêves en colère (Avec les Aborigènes australiens)*, Paris, Pocket (collection Terre humaine), 2016 (1^{ère} édition : 2004).

Graeber David & Wengrow David, *Au commencement était... (une nouvelle histoire de l'humanité)*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2021 (1^{ère} édition en langue anglaise : 2021).

Graeber David & Sahlins Marshall, *Sur les rois*, Bordeaux, éditions La tempête, 2023.

Grataloup, Christian (avec Charlotte Becquart-Rousset, Léna Hespel, Héloïse Kolebka et Légendes cartographie), *Atlas historique de la Terre et de son usage par les humains*, Paris, éditions Les Arènes & Croque Futur (avec la collaboration de L'Histoire, Sciences et Avenir), 2022.

Harari Yuval Noah, *Sapiens (une brève histoire de l'humanité)*, Paris, Albin Michel, 2015 (1^{ère} édition originale en hébreu : 2011).

James Tim, *Magique Atome - Comment le tableau périodique des éléments peut (presque) tout expliquer*, Malakoff, éditions Dunod, 2022 (1^{ère} édition originale : 2018).

Lafont Bertrand, Tenu Aline, Joannès Francis, Clancier Philippe, *La Mésopotamie - De Gilgamesh à Artaban (3300-120 avant J.C.)*, collection Mondes Anciens (sous la direction de Joël Cornette), Paris, Éditions Belin, 2017.

Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole (technique et langage)*, Paris, Albin Michel, 1989 (1^{ère} édition : 1964).

Picq Pascal, *Premiers hommes*, Paris, Flammarion (collection Champs histoire), 2018 (1^{ère} édition : 2016).

Picq Pascal, *Sapiens face à sapiens (la splendide et tragique histoire de l'humanité)*, Paris, Flammarion seuil (collection Champs histoire), 2021 (1^{ère} édition : 2019).

Picq Pascal, *Le retour de Madame Neandertal (Comment être sapiens ?)*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2020 (1^{ère} édition : 2015).

Poncelet Bruno, *Changer d'histoire : un défi pour demain (tendre aux autres vivants la place qui leur revient)*, étude publiée sur le site du CEPAG, 2021.

Poncelet Bruno, *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé*, étude publiée sur le site du CEPAG, 2024.

Poncelet Bruno, *Petit traité de sociologie animale (retour à la source de nos collectifs humains)*, étude publiée sur le site du CEPAG.

Evans-Pritchard E. E., *Les Nuer*, Paris, Gallimard (collection Tel), 2010 (1^{ère} édition anglaise : 1937).

Sahlins Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard (collection NRF), 1976 (1^{ère} édition anglaise originale : 1974).

Selosse Marc-André, *Jamais seul (Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations)*, Arles, éditions Actes Sud, 2019 (1^{ère} édition : 2017).

Smith Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Gallimard (collection Folio essais), 1990 (1^{ère} édition originale : 1776).

Testart Alain, *Avant l'histoire : l'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2013 (1^{ère} édition : 2012).

Thesiger Wilfred, *Le Désert des Déserts (Avec les Bédouins, derniers nomades d'Arabie du Sud)*, Paris, Pocket, collection Terre humaine, 2025 (1^{ère} édition : 1959).

-
- ⁱ Pascal Picq, *Premiers hommes*, 2018, pp.105-150.
- ⁱⁱ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole (technique et langage)*, 1989.
- ⁱⁱⁱ « D'anciens virus ont joué un rôle dans le développement avancé de nos cerveaux », article publié le 18 février 2024 sur le site en ligne de la RTBF (en collaboration avec l'Agence France-Presse).
- ^{iv} Thomas Ciroteau, Jennifer Kerner & Éric Pincas, *Lady Sapiens*, 2023, pp.154-156 & Pascal Picq, 2021, p.100.
- ^v Thomas Ciroteau, Jennifer Kerner & Éric Pincas, *op. cit.*, 2023, pp.62-63.
- ^{vi} Éric Pincas, Jennifer Kerner & Thomas Ciroteau, *op. cit.*, 2023, pp.135-147.
- ^{vii} Poncelet Bruno, *La nature immuable et malléable à souhait : un mythe dépassé*, étude CEPAG 2024, p.16.
- ^{viii} Poncelet Bruno, *Petit traité de sociologie animale (retour à la source de nos collectifs humains)*, étude CEPAG 2023, pp. 13-20.
- ^{ix} Éric Pincas, Jennifer Kerner & Thomas Ciroteau, *op. cit.*, pp.120-124 & Pascal Picq, *op. cit.*, 2021, pp.50-54.
- ^x « Au commencement était... le geste », article du primatologue Adrien Meguerditchian publié dans la revue *La Recherche*, n°30 du format édition spéciale (Les essentiels), juin-août 2019, pp.23-27.
- ^{xi} Yuval Noah Harari, *Sapiens*, 2015, p.34.
- ^{xii} Frans de Waal, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, 2018, p.143.
- ^{xiii} Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023.
- ^{xiv} Yuval Noah Harari, *op. cit.*, p.51.
- ^{xv} Yuval Noah Harari, *op. cit.*, pp.39-40.
- ^{xvi} Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023.
- ^{xvii} Olivier Julien, *Homo sapiens : les nouvelles origines*, un documentaire produit par Bellota Films & ARTE France, 2020.
- ^{xviii} Pascal Picq, *op. cit.*, 2021, pp.123-166.
- ^{xix} Pascal Picq, *op. cit.*, 2018, pp.329-339.
- ^{xx} Alain Testart, *Avant l'histoire*, 2013, p.208.
- ^{xxi} Christian Grataloup (ouvrage collectif), *Atlas historique de la Terre et de son usage par les humains*, 2022, pp.128-129 & Pascal Acot, *Histoire du climat*, 2009, pp.93-126.
- ^{xxii} Christian Grataloup, *Atlas historique de la Terre et de son usage par les humains*, 2022, pp.128-129.
- ^{xxiii} Pascal Picq, *op. cit.*, 2021, pp.176-186 & Christian Grataloup (ouvrage collectif), *Atlas historique de la Terre et de son usage par les humains*, 2022, pp.128-129.
- ^{xxiv} Pascal Acot, *op. cit.*, p.96.
- ^{xxv} Pascal Acot, *op. cit.*, p.111.
- ^{xxvi} Pascal Picq, *op. cit.*, 2021, pp.129-137.
- ^{xxvii} Laurie K. Miller, Carsten Oblaender et John Terp, *L'apocalypse de Néandertal*, un documentaire produit par Story House/C-Tales Entertainment 2015.
- ^{xxviii} Pascal Picq, *op. cit.*, 2021, pp.154-166 ; Tim Lambert, *Quand Homo sapiens peupla la planète*, épisode 4 « La rencontre avec Neandertal », un documentaire produit par Wall to wall media limited, 2015.
- ^{xxix} Franz Broswimmer, *Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, 2010, pp.48-62.
- ^{xxx} Le documentaire *Le monde perdu des mammoths* (réalisé par Freya Williams & James Franklin) offre un point de vue plus nuancé que Franz Broswimmer, et plutôt bien documenté sur la disparition de cette espèce emblématique.
- ^{xxxi} Wilfred Thesiger, *Le Désert des Déserts (Avec les Bédouins, derniers nomades d'Arabie du Sud)*, 2025, p.185.
- ^{xxxii} *Ibid.*, p.206.
- ^{xxxiii} *Ibid.*, p.207.
- ^{xxxiv} *Ibid.*, pp.207-208.
- ^{xxxv} Éric Pincas, Jennifer Kerner & Thomas Ciroteau, *op. cit.*, 2023, p.129.
- ^{xxxvi} Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, 1976.
- ^{xxxvii} Éric Pincas, Jennifer Kerner & Thomas Ciroteau, *op. cit.*, 2023, p.211.
- ^{xxxviii} Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023, pp.15-16.
- ^{xxxix} Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023, pp.22-23.
- ^{xl} Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, 2010, pp.184-191.
- ^{xli} *Ibid.*, p. 21.
- ^{xlii} *Ibid.*, p. 21.

- xlⁱⁱⁱ Dee Brown, *Enterre mon cœur à Wounded Knee (Une histoire américaine 1860-1890)*, 2009.
- xl^{iv} Cette citation tchouktche recueillie par l'anthropologue Vladimir Germanovich Bogoraz (1865-1936), plus connu en Occident sous le nom de Waldemar Bogoraz, est extraite de Philippe Descola, *op. cit.*, 2010, p. 343.
- xl^v Philippe Descola, *op. cit.*, 2010, pp.203-208.
- xl^{vi} Philippe Descola, *op. cit.*, 2010, pp.208-227.
- xl^{vii} David Abrams, *Comment la terre s'est tue (Pour une écologie des sens)*, 2024, pp.220-221.
- xl^{viii} David Abrams, *op. cit.*, 2024, p.187.
- xl^{ix} Cité in David Abrams, *op. cit.*, 2024, p.190.
- l David Abrams, *op. cit.*, 2024, pp.189-190.
- li Philippe Descola, *La nature domestique - Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, 1994, p.194.
- lii David Abrams, *op. cit.*, 2024, pp.187-188.
- liii David Abrams, *op. cit.*, 2024, p.187.
- liv David Abrams, *op. cit.*, 2024, p.158.
- lv David Abram, *op. cit.*, 2024, pp.162-163.
- lvi Poncelet Bruno, *Changer d'histoire : un défi pour demain (tendre aux autres vivants la place qui leur revient)*, 2021 & Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2024.
- lvii Albert Bruce & Kopenawa Davi, *La chute du ciel – Paroles d'un chaman Yanomami*, 2018, pp. 433-434.
- lviii Albert Bruce & Kopenawa Davi, *op. cit.*, 2018, pp. 208-209.
- lix Knud Rasmussen, Intellectual culture of the Hudson Bay Eskimos, Report on the Fifth Expedition, 1921-1922, vol. VII, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag, 1930, p.56. La citation est extraite d'un article de Marshall Sahlins dans le livre *Sur les Rois*, 2023.
- lx Glowczewski Barbara, *Rêves en colère (Avec les Aborigènes australiens)*, 2016, p.199 & David Abram, *op. cit.*, p.226.
- lxi Philippe Descola, *op. cit.*, 1994, p.318.
- lxii *Ibid.*, p.318.
- lxiii Cité in David Abram, *op. cit.*, 2024, p.191.
- lxiv Philippe Descola, *op. cit.*, 2010.
- lxv Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1990, pp.49-50.
- lxvi David Abram, *op. cit.*, p.230. Intitulée *Rites for Sites or Sites for Rites ? - The dynamics of women's cultural life in the Musgraves*, l'étude d'Helen Payne a été publiée chez Allen & Unwin Limited en 1989.
- lxvii David Abram, *op. cit.*, p.230.
- lxviii David Abram, *op. cit.*, pp.350-351.
- lxix Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023, pp.7-11.
- lxx Sources : Éric Pincas, Jennifer Kerner & Thomas Cirotteau, *op. cit.*, 2023, pp.7-9 & Testart Alain, *op. cit.*, 2012, pp.281-285.
- lxxi Testart Alain, *op. cit.*, pp.345-356.
- lxxii David Graeber & David Wengrow, *Au commencement était... (Une nouvelle histoire de l'humanité)*, 2021, p.316.
- lxxiii Sources : Christian Grataloup, *op. cit.*, 2022, pp.158-161 ; Carmen Bernand, *L'Amérique latine précolombienne*, 2023, p.68 & Alain Testart, *op. cit.*, pp.345-356.
- lxxiv Pascal Acot, *op. cit.*, 2009, pp.111-129.
- lxxv Wilfred Thesiger, *op. cit.*, pp.40-41.
- lxxvi *Ibid.*, p.41.
- lxxvii *Ibid.*, p.14.
- lxxviii E. E. Evans-Pritchard, *Les Nuer*, 2010.
- lxxix Philippe Descola, *Les lances du crépuscule (avec les Indiens Jivaros de haute Amazonie)*, 2016, (1^{ère} édition : 1993).
- lxxx Marc-André Selosse, *Jamais seul (Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations)*, 2019, p.302.
- lxxxi Marc-André Selosse, *op. cit.* p.301.
- lxxxii Marc-André Selosse, *op. cit.* pp.275-314.
- lxxxiii Testart Alain, *op. cit.*, pp.208-209.
- lxxxiv Testart Alain, *op. cit.*, pp.205-209.
- lxxxv Testart Alain, *op. cit.*, pp.205-209 & 406-409.

- lxxxvi Poncelet Bruno, *op. cit.*, 2023, pp.7-11.
- lxxxvii David Graeber & David Wengrow, *op. cit.*, 2021, p.316.
- lxxxviii lxxxviii Cité in David Graeber & David Wengrow, *op. cit.*, 2021, p.235.
- lxxxix Testart Alain, *op. cit.*, pp. 198-214.
- xc E. E.Evans-Pritchard, *op. cit.*, p.35.
- xcI David Graeber & David Wengrow, *op. cit.*, 2021.
- xcii Bertrand Lafont, Aline Tenu, Francis Joannès & Philippe Clancier, *La Mésopotamie - De Gilgamesh à Artaban (3300-120 avant J.C.)*, 2017, pp. 21 & 49-76.
- xciii Bertrand Lafont, Aline Tenu, Francis Joannès & Philippe Clancier, *op. cit.*, 2017, pp. 110-113.
- xciv Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *L'Égypte des pharaons (De Narmer à Dioclétien 3.150 avant JC – 284 après JC)*, 2016, pp.49 & 53-59.
- xcv Bertrand Lafont, Aline Tenu, Francis Joannès et Philippe Clancier, *op. cit.*, 2017, pp.389-399.
- xcvi Stephen Rooke, *Pétra : au Royaume des Femmes*, un documentaire produit par A Tile Films, 2016.
- xcvii Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *op. cit.*, 2016, p.53 & 60-62.
- xcviii Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *op. cit.*, 2016, p.58.
- xcix Marshall Sahlins, *La royauté-étrangère mexicatl*, extrait du livre *Sur les Rois* coécrit avec David Graeber, 2023, pp.309-310.
- c Philippe Descola, *op. cit.*, 2010, p.280.
- ci Carmen Bernand, *Quetzalcoatl (le serpent à plumes)*, 2021, p.49.
- cii Jean Bottéro, *La plus vieille religion – En Mésopotamie*, 2004, pp.108-121 & 198-208.
- ciii Carmen Bernand, *op. cit.*, 2023, pp.181-182.
- civ Bertrand Lafont, Aline Tenu, Francis Joannès & Philippe Clancier, *op. cit.*, 2017, p.135.
- cv Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *op. cit.*, 2016, p.29.
- cvi Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *op. cit.*, 2016, p.28.
- cvi Damien Agut & Juan Carlos Moreno-García, *op. cit.*, 2016, p.29.
- cviii Dominique Charpin, *La vie méconnue des temples mésopotamiens*, 2022.
- cix David Graeber & David Wengrow, *op. cit.*, 2021, p.250.
- cx Dominique Charpin, *op. cit.*, 2022, pp.31-60.
- cxI Sam Mortimore, *Angkor et les mystères de l'empire khmer*, un documentaire produit par Windfall films, 2022.
- cxii David Graeber & David Wengrow, *op. cit.*, 2021, pp. 269-284.